

VALERY ALEFF

SOUS LE SOLEIL DU PURGATOIRE

1

Peut-on se sentir malheureux à cause d'un lavabo fêlé ? Cela dépend des gens qui ont participé, ne serait-ce que de loin, à cet incident. S'il n'y avait que vous-même, le coupable et le spectateur, il n'y a rien à craindre sauf un regret d'avoir à dépenser une somme d'argent qui aurait pu être dépensée autrement — dans un restaurant trois étoiles, par exemple. Dans deux restaurants trois étoiles, dans trois restaurants. Au lieu de quoi vous êtes obligé d'acheter un nouveau lavabo ou de rafistoler le lavabo que vous avez fêlé en laissant tomber un objet trop lourd. Il n'était pas lourd pour vos mains, mais il était trop lourd pour le lavabo qui n'a pas supporté son poids, son impact meurtrier. Le lavabo est blessé ou mort : personne ne garde dans sa salle de bain un lavabo fêlé parce qu'aucune réparation, si adroite soit-elle, ne lui rendrait sa pureté virginale. Même moi, je le remplacerais par un autre lavabo tout en regrettant la perte de plusieurs repas dans un restaurant gastronomique.

Cette fois j'ai cassé un lavabo durant mon séjour chez une amie de mon amie. Elle est aussi mon amie, mais la question n'est pas là. La question se trouve dans la salle de bain où ce lavabo se trouvait au moment où je tenais un objet lourd entre mes mains maladroites. En fait, je n'avais jamais cassé un lavabo avant — même pas chez moi, en l'absence de témoins compatissants ou vengeurs. J'ai mal choisi ma première destruction de l'objet sans lequel aucune salle de bain qui se respecte n'a droit de s'appeler une salle de bain. Un flacon rempli à ras bord d'un savon liquide m'a glissé des mains, et j'ai entendu un bruit auquel je ne m'habituerai jamais, même si je deviens immortel d'une manière ou d'une autre. Je n'aime pas les meurtres, même s'il s'agit d'un être inanimé ; surtout s'il s'agit d'un être inanimé. Les êtres animés savent se défendre. Les autres ne se défendent pas. Ils ne sortent pas leurs griffes ; ils ne poussent même pas de cris. Que font-ils ? Ils attendent patiemment que nous les tuons. Et nous ne ratons aucune occasion de les tuer. En tous cas, je n'ai pas raté cette occasion-là. Un objet lourd, un lavabo sans défense.

Ce n'était pas mon lavabo. Le lavabo que j'ai tué ce jour-là appartenait à une amie de mon amie. Il lui appartient toujours, d'ailleurs, si ce n'est qu'elle n'a aucune envie de préserver cette appartenance. Elle veut se débarrasser de ce lavabo le plus vite possible, et je la comprends très bien. Je lui ai annoncé la nouvelle le jour-même, dans la salle à manger. Nous étions tous sur le point de partir, mais cela ne l'a pas empêchée de monter dans ma chambre pour constater l'ampleur des dégâts. Deux fêlures, trois fêlures — cela faisait presque un triangle. « Le lavabo est ancien, m'a-t-elle dit. C'est la table qui est moderne. » J'aurais dû fêler la table ; une occasion ratée.

— Vous le faites remplacer, et je vous rembourse les frais. Ou plutôt, je trouve un autre lavabo ancien et je vous l'apporte.

— Il faut le monter. Dans cette région, personne ne sait monter des lavabos.

— Je vous amènerai quelqu'un de Paris. »

Que s'est-elle dit après m'avoir quitté sans les deux baisers rituels ?

« Pourquoi ai-je invité cet abruti ? J'ai invité son amie, mais je n'avais nul besoin des amis d'une amie. Donc, je ne l'ai pas invité. Pourquoi est-il venu ? Pourquoi ai-je trimbalé cet abruti à travers la région pour qu'il découvre l'art roman ? Il ne comprend rien à rien, de toute façon. Il dit qu'il comprend quelque chose, mais en réalité il ne comprend rien du tout. Les fromages peut-être, la gastronomie en général. Les églises

romanes, c'est une autre paire de manches. Et il me casse mon joli lavabo, juste avant de me débarrasser de sa présence. Un départ en beauté. Mon lavabo ancien. Je ne trouverai jamais rien de pareil. Ma maison. Les intrus la démolissent. Gérard a cassé une vitre irremplaçable. Je l'ai remplacée par une vitre moderne. Elles ne valent rien, ces vitres modernes. Le lavabo qu'il m'a promis vaudra-t-il quelque chose ? Dans quinze jours, je reçois des amis. Le lavabo va couler. Il faut que je le fixe provisoirement avec du mastic en attendant le lavabo promis. »

Je n'ai pas beaucoup d'amis, et par conséquent je ne fais pas de séjours prolongés dans les datchas où d'autres jouissent de l'air pur et de la nature que j'entrevois à travers mes fenêtres. Ce n'est pas la vraie nature, mais peu importe. Les environs de Paris sont devant mes fenêtres. Bref, je n'ai jamais cassé quoi que ce soit dans les maisons de mes amis. J'ai subi un choc en cassant ce lavabo ancien. Pourquoi ne pas attaquer en justice la maîtresse de maison pour avoir placé cet objet peu maniable sur un lavabo fragile, presque cacochyme ? « Il date des années trente », m'a-t-elle dit. Moi, je date des années quarante. Serais-je ancien ? Cherchez-moi chez les antiquaires.

Parlons plutôt de l'art roman que j'avais l'habitude de dénigrer dans ma jeunesse. Même il y a un an je disais qu'il y avait beaucoup de religion dans l'art roman ; pas suffisamment d'art. C'est la beauté de cet art qui me pénètre aujourd'hui. Peu importe si c'est l'art ou la beauté que je ressens. Toutes les églises romanes que j'ai vues au cours de ce séjour meurtrier étaient des œuvres musicales interprétées par mes doigts, mon cerveau, mon âme. J'ai découvert mon âme au cours de ces visites. Non, je l'avais découverte bien plus tôt. Je doute de son existence parce que je l'ai découverte dans mon enfance, en écoutant le silence. L'âme doit être silencieuse.

Ce lavabo ne quitte pas mon cerveau, comme s'il s'y était installé définitivement avec ses blessures mortelles. Mon cerveau doit être fêlé, lui aussi — juste à l'endroit où s'amorce le souvenir des églises romanes. À cause de cette fêlure elles me sont pour le moment inaccessibles. Quand on fait une bêtise de ce genre, on rejoue la scène à n'en plus finir, dans les moindres détails, en essayant d'effectuer un flashback qui, en principe, doit l'annuler, restituer l'objet, le rendre à la vie. « Je n'aurais pas dû enduire mon bras de cette pommade avant d'aller dans la salle de bains. Rien d'étonnant que le flacon m'ait glissé des doigts. Mais lorsqu'on enduit une partie de son corps avec une pommade, on va ensuite dans la salle de bains pour en enlever les traces de ses doigts. On ne peut pas faire autrement. Ou bien il faut attendre pour que la pommade sèche. Je n'avais pas le temps d'attendre parce que je repartais ce jour-là. Je n'aurais pas dû me blesser le bras. Traumatisme musculaire, tendinite. Je n'aurais pas dû skier ce jour-là. Quand était-ce ? Il y a plus de trois ans. Et ce n'est toujours pas guéri. Ce ne sera jamais guéri, donc je casserai des lavabos partout où j'irai. »

Nous nous efforçons construire un tout, que ce soit notre corps ou la vie tout court, en utilisant des morceaux disparates. Un de ces morceaux risque d'être pourri jusqu'à la moelle ; un de ces morceaux empoisonne l'existence des autres de sorte que l'ensemble a l'air d'une plaie béante. Cela peut être un mauvais souvenir ou une vraie blessure, une blessure physique qui se manifeste quand nous faisons un mouvement maladroit ou quand nous n'arrivons pas à nous endormir. Peu à peu notre vie devient ce souvenir, cette blessure. Certes, le lavabo fêlé n'envahit pas mon existence au point d'être l'unique objet de mon ressentiment ; son incapacité à servir loyalement les hôtes de mon ex-hôte m'indiffère au plus haut point.

Pourtant, il occupera toujours une petite place dans mon cerveau au lieu de céder cette place à une église romane ou un texte de Platon.

2

En décembre dernier j'étais heureux, ce qui ne s'explique pas, vu la conjoncture actuelle. On pourrait dire que, rétrospectivement, je suis malheureux car je sais à présent à quoi mène ce bonheur chimérique. Il ne mène à rien ; pis encore, il nous fait redescendre de l'endroit où nous nous trouvions auparavant. Il fait miroiter des promesses qui ne seront pas tenues. Peut-être la fortune sourit-elle aux audacieux. Mais ce n'est pas la peine d'être audacieux, si la fortune est d'humeur maussade. Et si votre fortune est d'une humeur de chien, cela ne changera pas de sitôt. À vrai dire cela ne changera jamais : la fortune ne change jamais d'humeur. Elle peut vous sourire un jour, à condition que le sourire ait déjà été esquissé sur ses lèvres.

Je sais, je sais. La fortune n'est pas un chien méchant ou gentil qui suit chaque être humain pas à pas. Les yeux bandés, elle se tient debout sur une roue, une corne d'abondance à la main. Pourquoi ne pas en faire une sorte de destin personnel ? D'autant que, à la différence du destin, la fortune sait sourire.

Comment la presse people décrirait-elle mon état, si elle s'intéressait à mon cas ? « Terrible ! Alarmant ! Irréversible ! Poussé par ses amis, très inquiets, il va consulter un médecin dans un grand hôpital parisien. Il s'y rend tranquillement, l'esprit presque serein. Ses fans savent que c'est un battant. » Voici mon démenti. Je ne suis pas allé à l'hôpital. De toute façon, je ne m'y serais pas rendu serein, loin de là. La première partie de mon journal s'intitule *Enfers artificiels*. De quels enfers s'agit-il cette fois ? Des enfers réels. Ou seulement de la grimace d'un vieux clown ? Je ne suis pas le clown de Dieu, hélas. Peut-être celui de la fortune.

Pourquoi m'as-tu souri ? J'ai vu distinctement ton sourire malgré tes yeux bandés. C'était presque un sourire de connivence. « J'ai attendu tes soixante ans pour te récompenser de l'effort que tu as fourni pendant plusieurs décennies d'épreuves. » Non, la fortune n'est pas une journaliste embauchée par un magazine people.

D'abord les Japonais décident de faire un film sur moi, un long film. Je raconte l'histoire de cet échec dans un livre intitulé *Mono-No Aware*. Inutile de revenir là-dessus. Ensuite, un éditeur autrichien à qui j'ai envoyé mon livre sur la musique m'écrit une lettre chaleureuse pour me dire qu'il attendait un texte comme cela depuis des années. Ou depuis plusieurs décennies ; ou depuis des siècles. Mais il précise qu'il ne comprend pas la structure du livre. Je lui rends visite, et il me dit qu'il faut exclure les essais où je ne parle pas directement de la musique. Je réponds que je dois réfléchir. Un mois plus tard, je lui envoie une longue lettre où je dis que mon rêve le plus cher est d'écrire un livre sur la musique où le mot « musique » n'apparaîtrait pas. « J'aimerais parler de la musique sans en parler. Elle est partout, elle est sous-jacente. Elle couve sous les cendres de notre monde ridicule. » Une longue lettre. Dans sa réponse ne figurent que trois lignes. « À votre place, je chercherais un éditeur capable de s'identifier avec vos œuvres. Bien à vous. » Combien de lignes ? Il y a encore « Cher Monsieur », naturellement. La lettre est en anglais, mais il n'est pas difficile de la traduire. Je peux m'offrir ce luxe, d'autant que je n'ai rien d'autre à faire. Une dépression nerveuse se soigne avec les moyens du bord : jardinage, bricolage, rafistolage. Et aussi la presse people.

Ils ont du style, ces messieurs les journalistes ! Je préfère leurs opuscules aux best-sellers actuels et aux écrivains sérieux qui riment avec ennuyeux. À un autre establishment, à l'éditeur autrichien. Les écrivains sérieux d'autrefois avaient de l'humour : Musil, Beckett. Les journalistes qui me délectent ont aussi de

l'humour. Je vois leurs grimaces de clowns lorsque je me plonge dans la lecture de ces magazines alléchants. « Encore une histoire qui finit mal... » Les points de suspension en disent long sur l'histoire en question. « Les dessous d'une terrible rupture... C'est déjà fini ! » Et l'histoire commence enfin. « Elle se regarde dans le miroir. Dans sa loge, elle écoute la clameur de ces fans qui l'attendent et l'acclament déjà. Mais son esprit est ailleurs... » Les points de suspension en disent long sur cet « ailleurs ». « C'est un instant de solitude nouveau pour elle, car depuis le début de l'année, un homme l'accompagnait partout. » Suit une liste de ses ex-amants, interrompue par l'arrivée d'un homme mûr qui décide de se mêler de ses affaires professionnelles au grand dam de ses musiciens. La belle ne se rend pas compte que la tension monte autour d'elle. « Dans ses bras, elle s'oublie. Les deux amoureux ne se quittent plus ne serait-ce qu'une heure, une minute, une seconde. Et quand ils ne s'embrassent pas, ils se confient. » Et quand ils ne font ni l'un ni l'autre, ils téléphonent aux amis pour leur faire part du bonheur qu'ils éprouvent. Et quand ils raccrochent enfin, ils s'embrassent de nouveau avec ardeur, comme si c'était la première fois. Et quand ils s'écroulent de fatigue, leurs doigts continuent de se mouvoir à la recherche d'une caresse discrète.

Il est vrai que leurs ébats amoureux subissent parfois une baisse de régime ; mais les collègues de la chanteuse font de leur mieux pour compenser cet affaissement par leur colère. « C'est nous ou c'est lui... Tu es devenue folle ? » Bref, elle choisit sa carrière et le quitte. Quelques heures plus tard, on aperçoit l'homme délaissé marchant seul dans les rues de Paris. Elle est déjà partie. « Ses fans l'attendent là-bas, à Dunkerque et au Havre. Mais pendant le voyage qui l'emmenait vers la province, alors qu'elle regardait le paysage défiler à travers les vitres, certains affirment l'avoir entendue pleurer. »

Tout au long de l'article, le journaliste se pose la question suivante : « Lui parle-t-elle de ses faiblesses ? » Et il répond inmanquablement : « Nul ne le sait. » Et pourtant, un nombre impressionnant de collaborateurs semble espionner le couple aussi bien dans la capitale qu'en province et même dans les trains. « Certains affirment l'avoir entendue pleurer. » Une phrase sournoise qui me fait rire en vertu de cet espace ô combien infranchissable entre une vraie émotion et son ersatz. Entre les larmes et le rire, il n'y a qu'un pas. Cette description des larmes me fait rire aussi parce que j'imagine les gens qui pleurent en la lisant au coin du feu. En fin de compte, je me joins au rire du journaliste qui connaît son métier et les gens au porte-monnaie desquels son magazine fait appel. Mais avons-nous droit de rire dans ces circonstances ? A-t-il droit de se moquer de l'homme qui rôde dans Paris au bord des larmes, prêt à chanter avec Violette Valéry : « Je suis seule dans le désert nommé Paris » ?

Autrefois, en voyant Dante au teint sombre, les gens se disaient : « Cet homme a visité l'enfer. Le feu l'a brûlé. » Maintenant on n'a d'yeux que pour un acteur qui présente son nouveau flirt à Roland-Garros. Cette diversion dans le stade perturbe un joueur qui perd son match. Heureusement que la musique couve sous les cendres du monde actuel.

Dans la presse people, les malheurs se portent mieux qu'un instant du bonheur. « On lui fait subir une batterie d'exams. Et là, après électrocardiogramme et échographie cardiaque, le verdict est tombé : dépression nerveuse. » Un tel article me guérirait en un rien de temps. Il faut que je l'écrive moi-même. « Le poète risque sa vie. Oui, quitte à prendre des risques avec sa santé, l'incorrigible Valéry a décidé d'aller au bout de son journal. Combien de temps tiendra-t-il ? Aujourd'hui, un terrible compte à rebours vient de

s'engager. On espère que ses amis trouveront les mots pour le convaincre d'être enfin raisonnable, et qu'il suivra les conseils de ses médecins... »

Le lavabo continue à me perturber ; je risque de perdre le match ou la vie. Le départ de cette demeure cossue était sinistre. Pas de baisers, pas d'invitations. Quand à Kyoto une maitresse de maison vous dit : « Revenez le plus vite possible », vous pouvez être sûr qu'elle vous déteste et que les portes de sa maison vous sont fermées pour de bon. Mais nous étions en France, même pas à Tokyo où cette pratique n'a pas cours, paraît-il. *La Sixième symphonie* de Mahler retentissait sur les cendres de notre amitié. Du coup, je me suis souvenu de tous mes malheurs, de tous les mauvais tours que le cruel, impitoyable, aveugle destin m'avait joué depuis cinq mois.

3

Jusqu'ici, j'ai passé sous silence ma rencontre avec un oligarque russe. Gaz, pétrole, je ne sais trop. Nous étions dans un restaurant géorgien où j'avais invité une amie qui apparaît dans la première partie du journal. Elle n'apparaîtra pas dans la troisième, j'en suis sûr. Je dis « la violoncelliste » pour ne pas m'embarlificoter dans les noms. Elle nous séparait, moi et l'oligarque, mais en même temps elle faisait tout pour nous rapprocher. Elle était assise entre nous pour ne pas faillir aux règles qui nous prescrivent cette alternance : femme, homme, femme, homme. À table, je ne suis jamais assis à côté d'un homme, sauf s'il n'y pas assez de femmes dans l'assemblée. À un moment donné, un ami, qui n'était pas mon voisin de table, m'a dit qu'il pouvait me procurer un gourdin car « tu ne pourras pas le rouer de coups autrement ». D'autant que l'oligarque était accompagné de son garde du corps.

— D'accord. Vas me chercher un bâton.

— Tu ne vois pas qu'il te la pique ? »

Je ne voyais rien à part mon assiette où une brochette se prélassait dans l'attente d'une crise de ma gourmandise. La violoncelliste fourbissait ses armes dans un but qui m'échappait complètement : je ne savais pas qu'il s'agissait d'un oligarque, de pétrole, de diamants ou de quelque chose dans le même esprit. Je ne savais même pas qu'elle était à mes côtés. Si, je le savais. Mais mon cerveau est fêlé ; il ne sait qu'une chose à la fois ou deux choses à la fois ou trois choses à la fois. C'était une quatrième chose, cette fois. Je ne suis pas macho parce que j'aime les femmes de tout mon cœur, de tout mon corps — on a déjà fait mille fois ce jeu de mots, je parie. On a aussi parodié la presse people ; Joyce l'a fait dans l'*Ulysses*. Magazines féminins. Cette fois, il s'agit d'un magazine masculin : il est écrit par un homme.

L'oligarque flirte avec la violoncelliste ; moi, je ne flirte avec personne. Je flirte avec moi-même en buvant du cognac géorgien. Comme il est agréable de flirter avec soi-même, surtout si on le fait en français, dans un restaurant, dans une église romane, dans sa maison. Il est plus difficile de flirter avec soi-même dans une demeure où une amie met un objet lourd dans la salle de bain que vous fréquentez le matin, l'après-midi et le soir ; sans parler de la nuit.

L'oligarque flirte avec la violoncelliste, pas avec moi. Evidemment, nous sommes séparés par la violoncelliste, par sa chaise, par son corps. Non, non, non. Il aime les femmes, c'est évident. Il en parle, d'ailleurs. Il dit à son garde du corps : « M'as-tu trouvé une femme pour cette nuit ? » Le garde du corps ne hoche pas la tête. Il ne dit pas « non », comme s'il était japonais. Il ne fait même pas de signe dans ce sens. Il

n'y a pas de sens dans le signe qu'il fait, si ce n'est l'absence : il n'y a rien, il n'y a pas de femmes. Et ma femme — ma petite amie — n'est pas disponible, au moins en apparence. Je suis assis à côté d'elle, et je ne m'intéresse à personne d'autre, mis à part mes amis qui sont assis ici et là. Ils ne m'entendent pas ; je crie pour me faire entendre. Je crie, je crie, je crie, je m'épuise, je m'endors.

Les églises romanes. Quand pourrais-je en parler ? Il faut que je finisse l'histoire de ce salopard. Nous nous sommes rencontrés deux mois après — au conservatoire de Moscou où il y avait un concert. Ma violoncelliste y a participé. Moi aussi, puisque j'ai écouté une partie de ce concert — la dernière partie, un petit bout. Il y avait d'autres bouts, mais je ne les avais pas entendus. Mon sponsor virtuel non plus. Tant mieux pour lui.

À vrai dire, il a perdu un temps précieux en m'attendant dans le vestibule de la salle où le concert se déroulait ce jour-là : je m'étais fait prendre dans des embouteillages inextricables. Ma chère presse people, pour une fois je suis conforme à vos articles. Les embouteillages inextricables. Cette histoire ne pouvait pas avoir une fin heureuse ; on s'est moqué de moi d'une manière vicieuse, mafieuse. Quand on se moque de vous, vous ne vous demandez pas comment. On se moque de vous, un point c'est tout. Ce n'est pas tout, en fait ; pas tout à fait. On peut se moquer de vous encore une fois ; on peut vous ridiculiser. Une histoire sans fin.

L'oligarque ne mange que du poisson frais, pêché en Sibérie où il habite. Il ne mangeait donc rien dans le restaurant où je l'ai rencontré. « Pourquoi ne mangez-vous rien ? lui ai-je demandé.

— Voulez-vous que je mange cette merde ? a-t-il répondu. Je peux vous envoyer du poisson frais par avion, demain matin, si ça vous chante. »

Je l'ai remercié chaleureusement, mais je n'ai rien reçu ni le jour suivant ni la semaine suivante. Le poisson s'est envolé, le bonhomme aussi.

Il continue à flirter avec ma petite amie, ensuite il lui tend sa carte de visite et part. « Ne t'inquiète pas. Je l'appelle demain après-midi », me dit-elle. Si je lui avais répondu : « Espérons qu'il ne trouvera pas une femme d'ici-là », elle se serait fâchée à mort.

Le bonhomme ne s'est pas envolé tout de suite. Pendant quelques temps, il répondait à nos appels téléphoniques et même nous passait des coups de fil lui-même, comme pour nous assurer de sa coopération future. Il parlait surtout à mon amie ; elle voulait qu'il me parle, à moi. Il me parlait parfois pour qu'on se donne rendez-vous. « Etes-vous libre ce soir ? lui demandais-je.

— Oui, après sept heures.

— Puis-je vous appeler vers six heures ?

— Oui, téléphonez-moi. »

Je lui téléphone ; personne. Il ne répond pas à l'appel. Mais il renouvelle sa tentative le jour suivant. « J'étais pris hier soir. Si on se voyait aujourd'hui ? » Même scénario, même résultat. La répétition ne joue un rôle important que dans le domaine musical. Et puis, un jour, nous nous sommes rencontrés au conservatoire. Après le concert, nous sommes allés dans le café le plus proche. Ni lui ni son garde du corps n'ont commandé quoi que ce soit. Seule la compagne de l'oligarque — une femme pas mal, mais aux jambes torses — a profité de la carte tendue par un garçon assez revêche.

« Vous bavardez », a dit l'oligarque en s'adressant à ses compagnons et à mon amie. Nous aussi, nous avons fait un brin de conversation. Il a commencé ainsi :

« Je peux faire quelque chose ?

Je lui ai dit que j'étais mal payé pour les concerts que je donnais en Russie.

— Je n'ai pas besoin de détails, a-t-il dit. Avez-vous un compte en banque ? en Russie ?

— Non.

— Ouvrez un compte. Chaque mois, je vous verserai une somme en roubles. Vous préférez les euros ?

— Les roubles, c'est bien.

— C'est tout. »

4

Nous avons marché ensemble jusqu'à la station de métro la plus proche. Je ne l'ai plus revu. Encore quelques coups de fil, quelques promesses. Ensuite le silence a réclamé ses droits, le silence et le vide dont même la nature a peur. Il est certain que je ne serais pas devenu aussi riche que Madonna. Durant son dernier séjour à Cannes, elle a manqué à tous ses devoirs, paraît-il. Elle a refusé de chanter au dîner de l'Amfar ; et pourtant c'est la tradition. Elle est même partie avant la fin des enchères. Mais elle a vendu l'une de ses guitares et l'interprétation privée de deux titres. Coût de l'opération : 650 000 euros. Elle aura également glissé dans son sac Chanel son rouge à lèvres, un mouchoir marqué de ses lèvres et des bouchons d'oreilles. L'heureux gagnant a déboursé la somme de 300 000 euros. Je ne serais pas devenu aussi riche que Madonna, que son admirateur. Au moins n'aurais-je pas peur du lendemain.

J'ai peu de chance d'avoir un mouchoir de Madonna ou même de simples traces de son rouge à lèvres. Le personnel du Carlton s'est plié à toutes ses exigences en mettant dans sa suite un tapis de course, un rameur et un appareil de simulation de ski de fond. À ma connaissance, elle ne s'est pas fait mal en faisant du ski dans sa suite. Mieux encore, elle n'a pas réglé la note qui s'élevait à 40 000 euros parce que... J'ai oublié. Peu importe ! Moi, je n'aurais pas réglé cette note non plus ; pour d'autres raisons.

5

Je fais tout de travers et dans le mauvais ordre. Je m'adonne au pêché que Dante s'attribuait non sans raison — l'orgueil —, mais je le manifeste quand il est déjà trop tard. J'étais trop poli avec les Japonais et avec l'oligarque qui, par conséquent, se moquaient de moi en toute impunité. Une fois le film terminé, j'ai envoyé au Japon quelques lettres où je parlais du ridicule auquel on m'avait exposé — en termes courroucés. Pourtant le film avait déjà noirci les écrans de nombreux téléviseurs : même les films en couleur peuvent noircir les écrans. À quoi bon se démener après coup ? Je n'ai rien obtenu, inutile de le dire. Pis encore, j'ai gâché mes relations avec une compagnie omnipuissante de sorte que le Japon m'est interdit dorénavant.

L'oligarque m'a conseillé d'ouvrir un compte en banque. « Ça ne vous coûtera que dix roubles », a-t-il précisé. Il avait oublié que je ne suis pas un citoyen soviétique. À la banque on m'a dit que mon passeport devait être traduit en russe chez un notaire. J'ai perdu une demi-journée à la recherche d'un notaire ; j'ai perdu trois heures en allant récupérer le passeport à l'autre bout de Moscou. Tout cela pour des prunes. Les Allemands sont plus magnanimes : « vous le faites pour les chats ». Je ferais tout pour ma chatte, mais rien pour les prunes que je n'aime pas, d'ailleurs. Mon orgueil exhibe une plaie béante. Hélas, on ne peut pas le remplacer, comme un lavabo.

La violoncelliste, elle aussi, fait tout de travers. Elle séduit l'oligarque dans le restaurant géorgien, mais ne donne pas de suite à ces avances. Son stratagème tombe à plat : il ne devient pas mon sponsor. L'humeur hâbleuse des oligarques.

Je n'ai jamais compris les célébrités qui se droguent, se détruisent, s'enfoncent dans une sorte d'angoisse perpétuelle. Que leur manque-t-il ? Ils sont adulés par les foules ; leur orgueil ne souffre jamais — en tous cas, pas de la même façon. On ne se moque pas d'eux ouvertement. Yves Saint Laurent vient de mourir. L'alcool, la cocaïne, les neuroleptiques. À un moment donné, il quitte la vie et n'y revient plus. Est-ce le style de la presse people ? Je ne suis pas encore à la hauteur. Il se laisse aller à ses vices. Quelle fascination pour l'abandon physique ! Il joue au clochard. Il dit qu'il finira comme une vieille dame sur sa caisse de vin. Il s'autodétruit pour alléger ses souffrances.

Tout cela, pourquoi ? Une angoisse avant un défilé de mode ? Peut-on rater un défilé de mode ? Les spécialistes vous diront : « Oui, bien sûr. » Ils ajouteront que le métier de top model est difficile au plus haut point : il faut des années pour apprendre à marcher avec élégance, sans exubérance. Un pianiste étudie pendant une vingtaine d'années. Pour quoi faire ? Pour donner des concerts auxquels une poignée de gens assiste sans comprendre le silence qui se dégage de la musique sous les doigts d'un maître. Le public comprend les grimaces ou ce que l'on appelle un « jeu virtuose » qui se limite à une sorte de tapage acharné.

Et la littérature, les lecteurs ? Un auteur de best-sellers ne peut rater son défilé de modes.

Thomas Mann dit qu'une œuvre littéraire doit toucher la corde sensible du temps. Autrement dit, le temps et l'œuvre doivent être à l'unisson. Seuls les magazines people répondent aux aspirations de notre temps, à ses inspirations. Les grandes idées sont périmées, les grandes questions ne sont plus à l'ordre du jour. Par contre, les petites questions intriguent tout le monde. La littérature d'aujourd'hui ne dépasse pas le domaine des petites réponses. « Madonna est soulagée : elle n'aura pas à rendre le petit David, l'enfant malawien dont elle avait seulement la garde temporaire. » La presse people est humaniste.

Le style de ces journalistes est bien supérieur à celui d'écrivains sérieux ou d'auteurs de best-sellers. Un style du deuxième degré, du troisième degré. Leur espace continue à grandir pendant qu'ils jonglent avec les clichés littéraires et les sentiments des lecteurs. Le ridicule de notre époque se met à nu dans ces écrits sans prétention, sans ambition. Notre temps n'est pas ambitieux non plus, sauf dans le domaine de la finance. La presse people reflète ce domaine avec désinvolture sans pour autant se départir du sérieux qui est toujours de mise lorsqu'on parle argent. « Pour interpréter *99F*, il a demandé 900 000 euros. Mais Loulou n'est pas une cigale. Selon son frère, il gère en bon Français moyen ses 3 050 000 euros et peut voir sans souci venir la vague ! » Cette précision m'épate : « 3 050 000 euros ». Ni 3 000 000 ni 3 100 000.

Je lis ces magazines jusqu'au bout. Serions-nous à l'unisson ? Un best-seller d'aujourd'hui me laisse indifférent : trois pages tout au plus.

6

Je n'étais ni à l'extérieur ni à l'intérieur d'une œuvre. Une église romane n'en est pas une. D'ailleurs, on ne peut ni ne doit la regarder de l'extérieur, même si on la regarde de l'extérieur. On est toujours à l'intérieur d'une église romane : on participe au même rythme, à la même phrase musicale, à la même harmonie. Plus on répète le mot « même », mieux on la décrit. On ne peut pas la décrire : il n'y a rien à

l'extérieur. On ne peut que l'*écrire*. Son élégance ne rime pas avec exubérance, comme cela arrive parfois dans une cathédrale gothique. Elle est votre corps, votre esprit et votre espoir. Elle s'élance vers le ciel sans forcer la note. Ce n'est pas une force tranquille pour autant. Ce n'est pas une force du tout. C'est un état de chose. Elle existe, elle respire.

Quand je prie, j'oublie tous mes malheurs. Non, ce n'est pas si simple que cela. Même sans prier nous oublions nos malheurs à l'intérieur (ou à l'extérieur) de ces églises. La question n'est pas là. Il ne s'agit pas de noyer son chagrin dans l'alcool de la religion. Nous nous trouvons à l'unisson du monde, du cosmos, de l'univers — comme il vous plaira. Quoique nous disions, nous n'éviterons pas les clichés.

Ce n'est pas simplement une note familière que nous entendons dans notre for intérieur ; une note qui nous soutient aux moments difficiles, moralement, physiquement. C'est un rythme qui nous parcourt, un rythme immobile. Voilà le paradoxe ! Un rythme immobile, la musique qui ne bouge pas.

Tout s'efface peu à peu : histoires, paradoxes, Madonna et son rouge à lèvres. Et tout demeure en même temps car il n'y a qu'un temps, un seul. Nous acceptons tout sans l'accepter. Nous ne faisons aucun effort ; nulle force ne nous pousse, sauf celle de la lumière. Dans une cathédrale gothique, la lumière était la première préoccupation des bâtisseurs. Les auteurs des églises romanes n'avaient pas besoin de penser à la lumière : ils la voyaient, ils l'entendaient.

Ce qui s'efface aussi, c'est la différence. Toutes les religions ne sont qu'une échelle grâce à laquelle nous montons au même point lumineux. Au lieu de me pencher une fois encore sur le point que Dante voit dans le *Paradis*, je me remémore le récit qui se trouve dans le Talmud. Les jours de Hanoukka. Huit jours où l'on ne célèbre aucune cérémonie de deuil, où l'on ne pratique pas le jeûne. En pénétrant dans le Temple, les Grecs rendent impures toutes les huiles. Après la victoire des Hasmonéens, on ne trouve au Temple qu'un seul petit flacon d'huile pure portant le sceau du grand prêtre. La quantité d'huile doit suffire au maintien de la lumière pendant un jour. Un miracle se produit : l'huile du flacon suffit pour huit jours.

7

Je vis à Versailles. Je n'ai ni femme ni enfant. Je ne suis ni chair ni poisson. Non, je suis chair et poisson. Et vierge. Je suis poète, pianiste, écrivain, acteur. Je ne suis pas couturier. Je le regrette amèrement. Je ne suis pas Yves Saint Laurent. Je ne suis pas Federer non plus. J'aurais pu devenir joueur de tennis, si ma mère ne m'avait mis sur la piste de la musique à l'âge de six ans. Mon professeur de piano m'a interdit de jouer au tennis quand j'avais dix ans. Mes bras, mes doigts. Je n'ai donc joué que deux matchs. Je les ai perdus. Et pourtant j'avais d'excellentes réactions. Dans mon enfance j'étais un gardien de but.

Je ne serais jamais devenu un grand couturier, ni même un petit couturier : je ne sais pas dessiner. Je n'aime pas les vêtements, d'une façon générale. Je ne sais pas ce que j'aime à part les églises romanes.

À notre époque il faut être soit un sportif, soit un couturier ou un top model. Je n'aurais pas pu devenir un top model. Il y a encore des chanteurs. J'ai une belle voix de baryton. Elle n'est peut-être pas si belle que ça, mais pour avoir du succès dans le domaine de la chanson on n'a pas besoin d'une belle voix. Une voix rauque suffit largement.

Je suis devenu poète et pianiste classique. Il n'y a rien de pire que ces deux professions — au moment où nous vivons. Evidemment, je parle de professions, de métiers ; le viol d'un enfant est bien pire. Être

pianiste n'a pas de sens, pourtant. Les gens ne savent pas écouter le silence. Ils écoutent n'importe quoi, sauf le silence. C'est le silence qu'il faut écouter — pas seulement dans les monastères. Je pense de plus en plus aux monastères, mais j'en parlerai une autre fois. Ce n'est que partie remise.

Pourquoi ne pas en parler tout de suite ? Il n'y a pas d'autres solutions, à première vue. Quand on dit « premier », on pense qu'il y a « deuxième » et même « troisième ». Et s'il n'y a qu'une seule vue, une seule harmonie ? l'harmonie cosmique ?

Je n'arrive pas à me débarrasser du cosmos qui m'empêche de vivre sur cette terre, en France, dans mon appartement. Le tact cosmique m'empêche de dormir. Miaulement de ma chatte. Elle m'empêche de dormir aussi souvent que le tact cosmique, l'harmonie cosmique, les dissonances cosmiques. Je l'ai mise dehors pour qu'elle laisse place à mon sommeil. Rien n'y fait ; il faut qu'elle le perturbe. À présent elle est assise sur le rebord de la fenêtre, prête à sauter dans le jardin une fois de plus. Elle ne retournera pas dans le jardin, je le sens. Elle m'embêtera jusqu'à ce que je cède à ses avances et que je la caresse pendant une demi-heure au moins. Qu'est-ce que le bonheur ? Être un grand couturier ou avoir une superbe chatte ? Ma chatte est un top model. On n'a qu'à la regarder dans ce jardin où elle se pavane à la recherche d'une souris. Elle en a tué cinq jusqu'ici. Qu'elle en attrape encore une avant mon départ pour la Russie.

Je pars pour Moscou après-demain. À la dernière minute, on m'a demandé d'être membre du jury du Concours Richter qui se distingue des autres concours par une clause assez particulière : on peut y participer même si l'on a cent ans. Il n'y a pas de limite d'âge de ce côté-là. De l'autre côté, en revanche, il y a une règle stricte : les teenagers sont exclus. Vingt-trois ans. Si vous ne les avez pas, vous êtes exclu. Vingt-trois ans est un âge vénérable, en ce qui concerne notre métier maudit.

J'ai accepté l'invitation. J'aurais pu m'y inscrire en tant que candidat. Un concours de plus. Un tournoi de tennis.

8

Ce n'est pas ce concours qui m'aidera à me débarrasser de mon destin. Il y a des concours de beauté. Pourquoi ne pas organiser un concours pour couronner la beauté d'un destin ? Pas d'applaudissements, s'il vous plaît. Un calcul mathématique. Votre destin est le meilleur. J'ai dit à une femme qui m'organise des concerts à Saint-Pétersbourg : « Rostropovitch n'était pas l'homme le plus heureux de la planète parce qu'il n'a pas lu Shakespeare dans l'original.

— Moi non plus, je ne lis pas Shakespeare dans l'original, m'a-t-elle répondu. »

Le bonheur est un espace conquis. Il ne faut pas confondre l'espace avec le temps, comme disait Bergson. Vous pouvez conquérir le temps, votre époque, mais si votre espace reste étriqué, vous ne serez jamais heureux. Pas entièrement, pas inconsciemment. Votre conscience peut vous dire ce qu'elle veut ; votre inconscient vous accompagnera jusqu'à l'au-delà. Les suites de Bach pour violoncelle ne sont pas aussi grandes que le monde, même si le monde peut paraître plus petit que les suites de Bach pour violoncelle. Parfois.

Cela ne veut pas dire que je sois heureux. Certes, j'ai lu Shakespeare, Dante et Proust en version originale — à la différence de Rostropovitch et d'autres musiciens de renom. J'ai écrit beaucoup d'œuvres qui me hissent au rang de créateur, d'un égal de Dieu. Ce ne sont pas les rangs qui comptent ; c'est le plaisir.

Les jours que j'ai passés en écrivant un livre, une comédie, un poème. Le plaisir, le désir de persévérer. C'est ce que j'ai fait. Il n'y a rien d'autre dans le monde à l'exception de ma chatte et d'une bouteille de vin que je pourrais boire cet après-midi.

Cette bouteille ne changera rien. Un sommeil précaire, tout au plus. Une décision durable s'impose. Un monastère. On n'y entre pas aussi facilement que l'on croit. Même si l'on croit en Dieu ; ou aux monastères.

Certes, les monastères sont des lieux d'accueil. (Il y a beaucoup de certitudes dans notre monde. Certes. Tant mieux.) Les personnes qui y font retraite sont très nombreuses. Leurs professions et leurs aspirations sont variées. Un espace d'écoute et de sérénité — c'est ce qu'elles recherchent.

Je cherche un espace musical ou poétique, ce qui revient au même.

Je ne cherche rien ; je ne suis pas un chercheur. Un coup de fil à une femme avec qui je pourrais vivre toute ma vie peut basculer dans une autre dimension, un autre monde où je me retrouverai seul une fois de plus. Autant rester dans ce monde-ci.

9

Il y a des guérisseurs, paraît-il. On vous guérit des cancers et aussi de la mauvaise fortune, du fâcheux destin. Ils aident leur prochain parce qu'ils sont gentils. Gentils guérisseurs. Ils mettent toutes leurs forces intérieures à disposition de ceux qui veulent guérir et pas mourir, comme Françoise Sagan ou Yves Saint-Laurent. L'autodestruction n'est pas leur tasse de thé. Les gentils guérisseurs les aident à surmonter les moments pénibles de leur existence. Face aux manifestations du mal, les gentils guérisseurs refusent l'échec (et mat) même pour les cas les plus graves. Ils mâtent l'orgueil du mal.

Insufflez-moi votre puissance vitale. Elle me manque, cette puissance, cette arrogance. Libérez mes énergies. J'ai toute sorte de problèmes : trahison, infidélité, méchanceté, solitude, situation financière difficile, jalousie, violence, malveillance. Les êtres que j'aime se détachent de moi. Il vaut mieux n'aimer personne. Je l'ai compris il y a longtemps. Je n'aime plus personne, mais les êtres humains continuent à se détacher de moi. C'est pourquoi je vis avec une chatte. Cette chatte aussi se détache de moi, parfois, quand elle chasse des souris. Hier, elle en a rapporté une pour la déposer au pied de mon lit. Ne la guérissez pas de ce vice : j'aime les souris qu'elle me rapporte.

J'ai d'autres problèmes. Le manque de chance, par exemple. C'est la chance qui me manque le plus. Je suis victime du mauvais œil du destin. Vous qui êtes des grands spécialistes des sciences occultes et des phénomènes paranormaux, pourriez-vous me venir en aide, s'il vous plaît ? Aidez-moi à reprendre espoir. Remettez-moi sur le chemin de la chance. Je crois que je n'ai jamais emprunté ce chemin. Peu importe ! Remettez-moi sur ce chemin quand-même. Remettez-moi sur le chemin du succès dans les domaines de l'argent, de l'amour et du travail. Vos fantastiques capacités sont universellement reconnues. Les grands de ce monde vous demandent conseil par téléphone avant de prendre une décision importante. Je suis un petit de ce monde, mais je suis prêt à me déplacer pour être guéri définitivement. Mes affaires périclitent, je suis perclus de rhumatismes, ma chatte se détourne de moi, l'amour me fuit.

Ou faut-il aller chercher secours auprès des psychanalystes ? Je rêve assez pour leur fournir un matériau sur lequel ils auront envie et tout le loisir d'exercer leur talent. Hélas, mes rêves sont clairs,

aisément déchiffrables, de sorte que je n'ai pas besoin de dépenser mon argent dans les cabinets des psychanalystes, sur leurs divans proverbiaux.

Un rêve. Mon corps gît inanimé sur le sol de la cuisine. Quelques minutes plus tôt, pourtant, tout semblait aller pour le mieux. Je m'apprêtais à me rendre à un bal caritatif. Une merveilleuse soirée en perspective tourne au cauchemar. En me voyant à terre, ma mère se précipite pour me réveiller. J'ouvre les yeux, reprends mes esprits en un rien de temps et je demande à ma mère de ne pas appeler de médecin. « Un petit coup de fatigue, lui dis-je. Dans quelques instants, tout ira mieux dans le meilleur des mondes. » Mais rien ne va mieux, malgré le temps qui continue à passer, comme si de rien n'était. Je suis toujours par terre, et le temps s'écoule, comme si j'étais en train de m'habiller pour aller à ce bal. J'émetts le souhait d'aller me coucher pour reprendre mes esprits définitivement. Ainsi débute le drame ; dans la nuit, je refais un malaise. Il est si violent que je tombe du lit et, cette fois, je ne me réveille plus.

10

Ne serais-je pas heureux chez les moines, sans mes livres et ce piano que je ne touche presque plus ? Je le vois et cela suffit pour me rendre malheureux. À quoi bon jouer pour soi-même ? Pourtant, c'est la meilleure façon de faire de la musique. On joue pour soi-même. Même si l'on joue pour les autres, on doit jouer pour soi-même, comme pour prendre soin de soi. Il n'y a rien d'autre à faire sur cette terre : il faut prendre soin de soi. C'est en prenant soin de soi que l'on prend soin des autres. Un invalide ne peut aider personne ; il n'ira pas à un bal de bienfaisance.

D'après les moines, il faut chercher la tristesse — ou plutôt sa source — en soi-même et non chez les autres. On est triste parce qu'on est triste. En fuyant la société on ne retrouve ni la joie ni la promesse d'un épanouissement intérieur. Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? La promesse d'un épanouissement intérieur. Une défloraison intérieure et extérieure. Une défoliation permanente. Voici ce qui reste de l'arbre de la vie : le monde d'aujourd'hui.

Les moines aiment discourir sur la vertu de la patience qui seule aide à contrecarrer les élans néfastes de la mélancolie. Mais pourquoi faut-il contrecarrer ses desseins ? La mélancolie. Ne nous fait-elle pas ressentir le monde avec acuité, au milieu de ses décombres ? J'en ai déjà parlé ; j'ai déjà écrit *L'Hymne à la mélancolie*. Le moment qui passe, la télévision que je regarde dans une chambre d'hôtel dénuée de tout attrait. Je viens de prendre mon bain, mais je garde sur moi le peignoir que j'ai trouvé sur le lit. Je suis sorti du bain pour regarder la télévision. Un film sur Lermontov. « Les choses sans importance, a-t-il dit, sont celle dont on se souvient. » Effectivement, je ne me souviens de rien d'autre. Ce n'est pas la peine de lire Heidegger ou Derrida. Je ne me souviens même pas de ce que j'ai écrit hier ou avant-hier ; d'autant que je n'ai rien écrit ni hier ni avant-hier. Je ne me souviens même pas de ce que j'ai écrit ce matin. Et pourtant c'est sans importance. Mais ces mots-ci demeurent dans ma mémoire sans que je ne les retienne le moins du monde : « Faites-moi grâce de ces détails. J'ai trop de choses à faire. Ma tête éclate. » J'étais en train de raconter à cet homme un épisode cocasse de ma vie. Pourquoi m'en souviens-je ? Parce que j'étais offensé ? Pas du tout. Je n'y ai pas fait attention, si ce n'est que je n'ai plus jamais adressé la parole à cet homme. Je me souviens aussi de mon silence. Un beau souvenir.

D'après les Pères de l'Eglise, il y a deux sortes de tristesse : celle qui nous rappelle le décalage entre le

divin et nous-mêmes et celle que l'on caractérise comme « aigre, impatiente, dure, pleine de rancune et d'inutiles chagrins ». La première est sans cesse vivifiée par l'action de l'Esprit ; la deuxième se voit renforcée par l'action nuisible de notre corps. C'est lui qui s'impatiente et nourrit nos chagrins. Même si notre cerveau nous laisse en paix, notre corps réclame de nouvelles victimes : femmes, enfants, animaux, etc. Nous faisons souffrir les femmes ; nous terrorisons les enfants et jouons avec les animaux. Ce n'est pas notre cerveau qui joue avec les animaux en tirant les chats par la queue, en lançant des objets que nos chiens nous rapportent. Nos meilleurs amis. Un animateur de télévision mettait sa chienne sur un sofa où elle se prélassait pendant les émissions. Elle ne se prélassait pas, à vrai dire ; elle avait l'air assez tendu. Elle était victime du corps de son maître. Ou est-ce son cerveau qui le voulait ? sa soif de gloire ? Les téléspectateurs ont dû trouver cela attendrissant, émouvant, voir humain. Heureusement que, grâce à la magie de la télévision et des émissions enregistrées, ils auront l'occasion de revoir cette charmante petite créature après sa mort.

Un spectacle à la télévision. Un homme fume dans un appartement encombré de meubles. On n'y voit même pas le plancher. Une pièce à la Ionesco ? Pas tout à fait. Il se fraie chemin vers son rasoir. Le rasoir n'est pas loin, mais le chemin qui y mène a beaucoup de points communs avec une course d'obstacles à cause des meubles que le héros enjambe avec maladresse.

Je ne pense plus à mes soucis. Je prends soin de moi-même en regardant la télévision, en lisant un magazine people, en acceptant d'être membre d'un jury qui doit écouter trente-cinq pianistes durant presque deux semaines. Un concours de pianistes, rien de plus assommant. J'y trouverai peut-être la distraction voulue, attendue, désirée avec ardeur. Quand on joue mal à longueur de journée, mes pensées vagabondent à qui mieux mieux. Et il faut éviter à tout prix qu'elles restent clouées sur place car les places où elles se fixent sont dangereuses, périlleuses. Il vaut mieux qu'elles fassent des sauts périlleux.

Et puis, il faut aller jusqu'à un cloître ; on ne peut rester dans une chambre d'hôtel à regarder la télévision. Les moines ne vous rendront visite ni à votre domicile ni dans une chambre d'hôtel. Et sans moines, sans leur assistance spirituelle, il n'y a pas de salut. Il n'y a même pas de petit salut — rejet d'une dépression nerveuse. Evidemment, les monastères sont des lieux d'accueil ; on vous y attend les bras ouverts. On y reçoit à n'importe quelle heure du jour et même de la nuit. La prière n'est pas l'unique occupation de ceux qui sont prêts à vous écouter. Il se peut que la prière devienne leur unique occupation à l'issue de votre rencontre : ils seront obligés de prier pour vous. Qu'ils prient pour moi ; je ne m'y oppose pas. Au contraire, je serais capable de leur demander de prier pour moi au lieu de fabriquer ce qui leur permet de vivre sans recueillir des aumônes : bougies, peaux de mouton, poteries, chevalets de bois, statues en résine, faïences, batiks et émaux d'art, vannerie, jouets pour enfants, marionnettes, cithares et psaltérions, cartes postales, affiches, produits d'entretien et de jardinage, produits d'hygiène et de beauté, vêtements, chaussures et maroquinerie... Mais pour cela, il faut s'y rendre ; il faut se rendre sur place. Il ne suffit pas de leur passer un coup de fil. D'ailleurs, je me demande s'ils ont des téléphones. Ils ont sans doute des e-mails ; moi, je n'en ai pas.

Hier, je me promenais dans les rues de Moscou. Un homme m'accoste pour me dire ceci : « Je vous prie de m'excuser. Quel jour sommes-nous ? Samedi ?

— Oui, nous sommes samedi », ai-je répondu.

Je pense qu'une telle rencontre ne cède en rien à une discussion entre les murs d'un monastère. D'habitude, on vous demande son chemin, de l'argent ou l'heure. Ce genre de décalage me procure un sentiment de bonheur. Comme c'est facile d'être heureux ! Pour cela, il suffit de se promener dans les rues de Moscou par un après-midi pluvieux.

Écouter de la musique à n'en plus finir. Faire en sorte que la vie devienne un fond musical sur lequel se profilent des silhouettes sans importance. Je pensais que je m'ennuierais à mort. Je ne m'ennuis pas ; j'écoute et je n'écoute pas. Écouter et ne pas écouter ; voir et ne pas voir ; vivre et ne pas vivre. Être un humain et une chose à la fois.

J'assiste à la première séance du Concours Richter. C'est un Chinois qui joue. J'ai un préjugé contre les Chinois et les Asiatiques en général — dans le domaine de la musique. Ils fabriquent quelque chose ; ils ne savent pas quoi. Nous ne le savons pas non plus. Est-ce un magnétoscope, un ordinateur, une voiture ? Pourquoi ne peignent-ils pas des paysages, comme d'habitude ? Ils ont les habitudes millénaires.

Ce Chinois est pur et cette pureté m'enchanté : il ne salit pas la musique. Il n'y a rien d'autre dans son jeu, mais cela me suffit pour écrire quelques mots sur une qualité que l'on rencontre assez peu dans le monde actuel. On salit tout et partout. C'est surtout l'écologie culturelle qui nous manque. Il faut interdire toute sorte d'industrie dans ce domaine. Ne polluez pas la musique, la littérature !

Il me semble que ce Chinois sait écouter le silence. Qu'il l'écoute sans jouer du piano ! Il peut rester là sans rien faire — sur scène ou ailleurs. Et si je lui adresse quelques mots, il faut qu'il me réponde en chinois. Il ne faut même pas qu'il me réponde. Qu'il dise n'importe quoi en chinois !

Je reviens souvent à ces Américains qui ne lisent qu'en écoutant de la musique. Ils sont 80%. Moi, c'est à l'écriture — dans tous les sens du terme — que je me consacre lorsque j'écoute les candidats de ce concours. (Je n'ose pas apporter mon ordinateur dans cette salle.) J'écris pour ne pas les écouter. Je les écoute quand-même. Ce qui en ressort est plutôt terrifiant. Ce journal est un reflet de notre époque. On la comprend mieux quand on devient un témoin direct de la façon dont les pianistes d'aujourd'hui maltraitent le passé. Le Coréen ferait mieux de balayer les rues : la poussière d'aujourd'hui lui convient parfaitement. On est obligé de l'écouter ; on n'a pas le droit de l'arrêter. On peut arrêter si peu de choses aujourd'hui. Et si l'on les arrête, cela ne changera rien. Il vaut mieux de ne rien arrêter par crainte de couper quelque chose de positif.

Le Coréen lève sa jambe à chaque fois qu'il plaque un accord, comme s'il piétinait la *Sonate en fa-mineur* de Brahms. Ne lui suffit-il pas de la piétiner avec ses doigts ? Les mauvais pianistes incitent à appliquer le verbe « piétiner » aux doigts. La nouvelle génération est en marche vers l'avenir. Parfois ces jeunes marchent la tête en bas. Les rayons du soleil éclairent partiellement et parcimonieusement les murs de la Grande salle du Conservatoire. Le symbole de l'avenir radieux. La musique perce aussi, malgré tout, comme si elle ne prêtait pas attention à ses destructeurs.

Ce Coréen s'arrêtera dans un quart d'heure environ. Encore un quart d'heure, et cela recommencera de plus belle. Encore deux candidats. Une pause-déjeuner.

J'essaie de me rappeler quelque chose pour ne pas écouter un nouveau Coréen qui habite aux États-Unis. Une conversation que j'ai eue avec un ami à propos des dents. « Je dois aller chez un dentiste, lui ai-je

dit.

— Mes dents sont en ordre », a-t-il répondu. Puis, sa joue droite s'est mise à grandir : avec sa langue il vérifiait si vraiment tout était pour le mieux. Je me rappelle sa grimace, comme si c'était hier. Quel jour sommes-nous ?

C'est un Russe qui joue à présent. Le pauvre, il a déjà eu quatre trous de mémoire. Et pourtant, au début de son programme, il a bien joué une sonate de Scarlatti. C'est ce qu'il y a avait de mieux aujourd'hui. Les trous de mémoire se succèdent. Nous en sommes au septième. Il s'arrête, il reprend, il saute. Inutile de continuer, mais le jury n'a pas le droit de l'arrêter. Lui, il a le droit de s'arrêter et de quitter la scène, après avoir dit au public et au jury : « Désolé, je ne suis pas en forme ce soir. À bientôt, j'espère. » Il ne le fait pas. Tant bien que mal, il reprend la pièce qu'il abandonne un instant plus tard. Il n'abandonne pas. Quelle perte de temps pour tout le monde ! J'aurais pu manger plusieurs tranches d'esturgeon et boire un verre de vodka. Il est pénible d'écouter des trous de mémoire. Mais je serais soulagé, s'il oubliait le scherzo de Chopin qu'il est en train de parcourir de ses doigts et de ses pieds. Pourquoi n'oublie-t-il pas toute la pièce ? Trop tard : il l'a commencée, il la terminera coûte que coûte. Il continue à le jouer par amour pour la musique. Il n'a rien à perdre, rien à gagner. Les sons qu'il vient de produire sont assez beaux. Sa dernière cigarette. Un membre du jury met ses lunettes de soleil et s'endort paisiblement. La musique a-t-elle gagné une fois encore ?

Il n'est pas sans talent. Je voulais même le consoler dans sa loge. « Il est déjà parti », m'a dit un homme qui se tenait devant la loge. Après tout, il sait partir très vite. Mais il faut savoir quand on doit partir. Si l'on part très tôt, on risque de rater une occasion de se faire consoler. D'autre part, si l'on n'est pas parti à temps, il vaut mieux rester aussi longtemps que possible. Le tout est de savoir quand on doit partir, en admettant que l'on soit déjà là. Le tout est de savoir où l'on se trouve et de quel jour de la semaine il s'agit : l'heure n'est pas si importante.

« Il n'est pas de ce monde », dit-on en Russie à propos de quelqu'un qui vous pose des questions bizarres — surtout dans la rue. Si vous sortez d'un immeuble, vous devez au moins savoir à quoi vous en tenir ; à quoi vous vous exposez dehors, privé d'abri. En sortant de l'hôtel ce matin, je savais à quel danger j'exposais mon cerveau et même mon corps : les cellules grises ne sont pas seules à se désagréger en présence de mauvais pianistes. Mais un miracle s'est produit : à cinq heures du soir j'ai entendu un bon pianiste. Je pensais qu'il n'y avait plus de bons pianistes au monde. Non, ce n'est qu'une espèce en voie de disparition. Si étrange que cela paraisse, je n'ai pas envie de décrire ce pianiste pour la bonne raison que l'on doit l'écouter et ne pas en entendre parler.

Par contre, la pianiste qui l'a suivi mérite une brève description. Cette vieille demoiselle n'a pas dévoilé son âge. Où sont les barrages qui se dressent sur le chemin de celui qui veut participer à un concours international ? N'écoute-t-on pas les CD des candidats avant de leur permettre de s'installer au piano dans la Grande salle du Conservatoire ? Qui a joué à sa place ? Une nouvelle version de *La Belle et la bête* ? Mais je m'amuse, j'en éprouve du plaisir. Elle se produit après un très bon pianiste. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Ces deux plaisirs se valent. Elle termine un impromptu de Schubert. Quelqu'un applaudit — brièvement. Deux secondes, pas plus. Elle se tourne vers la salle, sourit et s'incline. Combien d'années a-t-elle attendu cette reconnaissance ? Elle se souviendra de cet applaudissement sur son lit de mort. Elle a participé et gagné. Les paroles que nous prononçons avant de mourir comptent plus pour notre éternité que

tous nos beaux discours. Quel sera sa dernière parole ? « Moscou ». Ou « Richter ». Le même sourire éclairera son visage. Nous l'avons rendue heureuse en l'écoutant jusqu'au bout. Je n'ai pas vécu cette journée pour rien. Une bonne action de plus ; peut-être la seule bonne action de ma vie.

Non, mon habitude d'obéir aux règles de bonne conduite exerce une pression sur ma volonté. Elle l'a fait une fois de plus : j'aurais quitté la salle, si je n'avais pas été obligé d'écouter cette vieille demoiselle avec les autres membres du jury. Eux, ils n'ont pas bougé ; moi non plus. Histoire d'observer les convenances ; et le règlement. À qui appartient cette bonne action ? aux organisateurs ? C'est eux qui nous ont privés de la cloche qui seule peut mettre fin aux outrages musicaux. Il y a des moments musicaux ; il y a des outrages musicaux, les derniers durant beaucoup plus que les premiers.

12

Encore une médiocrité. Il ne m'enchanté ni ne m'amuse. Je préfère rire sous cape. Je consacre trop de temps à ce concours au lieu de m'adonner aux souvenirs ; c'est la seule chose que je puisse faire dans cette salle. Il ne m'est pas permis de puiser dans la sagesse des moines : je ne connais pas leurs préceptes par cœur.

Encore une histoire liée aux rues de ma ville natale. Il se passe toujours quelque chose à Moscou, même s'il n'y se passe rien de grave, d'irréparable. Un teenager me demande dans quelle direction il faut marcher.

« Pour aller où ?

— Jusqu'à ma ville natale.

— Quelle est votre ville natale ?

— Tula.

— Mais c'est à deux cents kilomètres de Moscou !

— Ce ne fait rien. J'aime marcher.

— Pourquoi ne pas prendre un train ?

— Je n'ai pas d'argent pour prendre le métro.

— À bon !

— Pourriez-vous me donner quelques kopecks pour que je puisse m'acheter un concombre ? »

Je lui explique comment aller jusqu'à Tula et sors vingt roubles de mon portefeuille.

A-t-il joué de la comédie ? Sans doute. Mais c'est une belle comédie russe. De plus, je m'en souviens, ce qui me permet de ne pas écouter la *Deuxième Sonate* de Prokofiev.

Un autre candidat. Je n'aimerais pas être à sa place. Dans mes cauchemars, je fais souvent des concours internationaux. Je n'ai gagné qu'une fois. Dans la réalité, pourtant, j'ai gagné deux concours internationaux. Souvent la réalité est plus généreuse que les rêves. Cela m'incite à me réveiller de temps en temps.

Souvent on me signale que je dois donner un récital dont je connais à peine le programme. En tous cas, je ne le connais pas par cœur. « Donnez-moi un peu de temps, dis-je à l'organisateur. Dans une semaine, je pourrai jouer ce programme. » Non, il faut que je le joue maintenant. Une raison de plus pour se réveiller de temps à autre.

Ce matin, je me suis réveillé à huit heures et demie. Huit heures de sommeil. Si je pouvais dormir comme ça tous les jours, je vivrais jusqu'à cent ans. Je ne serais pas obligé de boire du vin pour dormir, ni pour me rendormir : j'ai la mauvaise habitude de me réveiller vers quatre heures du matin. C'est la poésie qui nuit à ma santé. J'écris des poèmes vers cinq heures du matin, et je n'arrive plus à me rendormir. J'écris jusqu'à neuf heures, dix heures.

Je dors bien partout, sauf chez moi ou dans les chambres où je me sens chez moi. Une fois de plus, il faut partir. Pour aller où ? Dans cet hôtel, par exemple. Le Courtyard Marriott situé près du Conservatoire de Moscou. Grâce à ce concours, j'y passerai presque deux semaines. Quelques jours de sommeil paisible. Pourquoi ne pas rester dans cet hôtel toute ma vie ? Je peux vendre mon appartement versaillais pour m'installer en Russie. Et mes bouquins ? Je les répartirai entre mes amis. Et mes bouteilles ? Mes amis les boiront : ils boivent du vin aussi. Dans un monastère, je n'en aurais pas besoin. À Moscou, ce serait différent. À Moscou, je n'aimerais pas m'enfermer dans un monastère : j'ai une vague connaissance des moines russes. Cette quantité d'information me suffit largement pour renoncer une fois pour toutes à passer ma vie en leur compagnie.

Peut-être pourrais-je dormir mieux, si j'allais dans les églises romaines tous les jours et pas une fois tous les dix ans. Ces églises ne sont pas séparées du monde ; elles l'organisent à leur mode. À Conques, les maisons qui voisaient avec la cathédrale semblent prier à genoux. Il n'y rien d'extraordinaire à cela, dira-t-on : ces maisons sont un écho humain de la cathédrale. Et la nature environnante ? Elle n'a aucune obligation de prier. Pourquoi le fait-elle ? Parce qu'elle ne peut pas faire autrement. Je me sens inférieur à n'importe quel arbuste lorsque je me trouve à côté d'un tel monument. Il sait prier. Je sais discourir sur la religion et même sur Dieu, mais je ne sais pas prier. Je sais jouer du piano et notez mes impressions en français, en anglais et en russe. À quoi cela me sert-il ? A reconnaître que je ne sais prier ni en français ni en anglais ni en russe. *I don't know how to pray. Ne znayu kak molits'a*. Cela s'entend quand je joue du piano, même si je m'attaque à une œuvre de Bach.

13

Peut-on apprendre l'art de prier ? Il ne s'agit pas d'un art, j'imagine. Il faut sortir du domaine de l'art ; une fois encore, il faut partir. Pour aller où ? à Conques ? Peut-on apprendre le non-art de la prière à la maison ou dans un hôtel de luxe ? Par principe, aucun gourou n'irait au Courtyard Marriott. Moi-même, je ne m'y installerais pas, si j'étais un gourou. Je n'en suis pas un, donc je peux vivre jusqu'à ma mort dans un hôtel de luxe. Le Courtyard Marriott ou l'Europe à Pétersbourg : j'y dors bien aussi. J'irai voir mon gourou tous les mois. Entre-temps, je lirai des bouquins ; ou j'écouterai de la musique. Cette mélodie est une prière. Beethoven, *Sonate en la bémol majeur*, op. 110, troisième mouvement. C'est un Russe qui joue cette sonate. Il ne joue pas ; néanmoins, j'entends une prière. Je ne sais pas prier, mais je sais écouter les prières.

Je sais aussi lire à propos de la prière. Lecture spirituelle, *lectia divina*. J'entretiens un lien assez étroit avec le livre de la Parole de Dieu. « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole venue de la bouche du Très-Haut. » Et ce qui vient de la bouche du Très-Haut se trouve aussi dans les livres consacrés à la vie monastique. Je lis tous ces livres pieux à haute voix afin d'établir un dialogue avec Dieu et de me mettre en rapport avec Lui grâce à l'assimilation de la Parole (ou des paroles). Je pars une fois encore pour

approfondir une perception extérieure du texte au bénéfice de ce qu'on appelle la « lecture du cœur ». Est-ce suffisant pour atteindre Dieu, pour prier comme il convient ? Non. À un moment donné, l'âme abandonne la partie et accepte de recevoir d'un autre ce qu'elle ne réussira pas à obtenir par ses propres forces. En d'autres termes, elle aspire à rencontrer un gourou ou effectuer une prière. En ce qui me concerne, l'un ne va pas sans l'autre. Sans un gourou, je n'arrive pas à prier.

Je sais qu'une prière contient des versets bibliques — des psaumes, entre autres. À la prière succède la contemplation : « la perception intérieure des mystères divins cachés dans les choses et dans les causes ». Mais s'il n'y a pas de prière, il n'y aura pas de contemplation.

Quelle joie quand on m'a dit :

« Nous irons à la maison du Seigneur ! »

Maintenant, notre marche prend fin

Devant tes portes, Jérusalem !

Je chante ces paroles, mais rien ne se passe. Je ne bouge pas. Je ne suis pas devant les portes de Jérusalem. J'ai beau marcher deux heures par jour, je suis toujours où j'étais hier et il y a trois ans. Il faut que je marche avec les autres, sinon ma démarche n'aboutira à rien. Je ne sais même pas s'il s'agit d'une démarche ; il n'y a ni marche ni démarche. Il y a une bouche qui s'ouvre et prononce des mots. Il y a des doigts qui jouent sur des claviers variés.

15

Un autre Américain se présente. Deux membres du jury sont absents. Commencer sans eux ? C'est illégal, paraît-il : le pianiste pourrait contester la décision du jury. Il faut qu'il soit au deuxième éliminatoire, automatiquement. Mais l'automatisme ne marche pas : il joue très mal. Il fait tout ce que lui passe par la tête. Je n'aimerais pas être dans sa tête quand il joue les *Fantaisies op. 116* de Brahms. J'aimerais être loin du piano qu'il touche de ses doigts profanes. Je suis à quelques mètres du Yamaha sur lequel il joue en ce moment. Un amoureux des échecs se met en tête de tuer soixante-quatre personnes. C'est plutôt un amoureux de l'échiquier ; moi, je suis amoureux de la musique. Combien de pianistes faudrait-il tuer durant ce concours ? Une douzaine, au bas mot. Hélas, cette tuerie ne sauverait pas la musique.

La Bible condamne la colère, mais ce sentiment n'est pas celui de la révolte : il renferme un dynamisme qui nous pousse à rétablir l'harmonie dans le monde. Je justifie mes impulsions meurtrières en invoquant la sainte colère liée aux actions des prophètes qui sont capables de tuer des enfants, si ces derniers portent atteinte à leur dignité. Et n'oublions pas la colère de Dieu que les psaumes mettent en valeur ; sa colère qui résulte dans la mort de tous ses ennemies.

Cet après-midi, on ne nous a pas donné grand-chose à manger. « C'est un manque de respect », a dit un membre du jury. Heureux celui qui se met dans tous ses états à cause d'un manque de respect. Même les humiliations me laissent indifférent : j'en ai l'habitude. Je n'ai donc pas réagi à ce manque de respect. Si l'on ne m'avait rien donné à manger, je n'aurais pas réagi non plus. Je n'aurais manifesté aucun déplaisir, si l'on m'avait interdit l'accès au restaurant. Je serais allé dans un magasin pour m'acheter une dizaine de pirojki.

Une demoiselle russe joue l'*Humoresque* de Schumann. J'ai envie de la regarder et de la décrire. En faisant les deux à la fois, je risque de perdre sur tous les fronts. De superbes bras dénudés. Le haut de son dos est aussi dénudé, mais je ne le vois pas. Il faudra que je me rattrape au moment où elle quittera la scène. Heureusement qu'elle est dernière ce soir : chemin faisant, je la verrai dans les coulisses.

Son jeu est charmant, gracieux. La grâce incarnée. Que peut-on désirer de plus ? Un grand pianiste ; un métaphysicien de piano. Mais il y a des petits pianistes qui sont en mesure de nous délecter, à condition de ne pas salir la musique.

Elle n'articule pas bien. Faut-il entendre « je t'aime » distinctement ? Il suffit d'entendre « je t' » ou « t'ai ». C'est l'aveu qui compte et le sentiment d'amour. Son aveu dure une heure. Elle est sincère, fragile, touchante, belle. Rien d'autre n'est requis dans le cadre d'un foyer conjugal.

Encore une femme. Une Finnoise. Une Valkyrie. Pourquoi joue-t-elle la sonate *Après une lecture de Dante* ? Francesca n'était pas une Valkyrie. La première femme ressemble plus à Francesca. Il lui manque un mari. Des amants, elle en a un peut-être.

Le plus vieux candidat. Soixante-douze ans. Espère-t-il faire carrière, sur le tard ? Reconnaissance. C'est toujours la même chanson. Applaudissements, *aplausa*, *aplodismenti*. Si éphémères soient-ils. Il a l'air d'un vieillard. Quatre-vingt-cinq ans ; quatre-vingt-dix ans. Un faux passeport. Malgré tout, il y a de la noblesse dans son jeu. Un vieil aristocrate qui croule sous son propre poids. Sa canne ne l'aide pas. Une paire de béquilles ne feront pas son affaire non plus. Seul un cercueil serait en mesure de soutenir son corps, son âme. En ce moment, son cercueil est le piano sur lequel il joue. Ce Steinway ne le soutient pas.

Les autres membres du jury lisent le programme ou dorment ; je continue à veiller. Il continue à jouer. Nous sommes sur la même longueur d'ondes. J'écirai tant qu'il vivra.

Cette nuit, j'ai mal dormi. Un journal doit être écrit de la façon suivante : « J'ai bien dormi. J'ai mal dormi. Je n'ai dormi que cinq heures. Je n'ai dormi que trois heures. Je me suis rendormi vers six heures. Je n'arrive pas à m'endormir. Deux heures, sept heures, trois heures. » À quoi se rapportent ces heures ? Le journal doit l'expliquer. C'est tout. Il n'y rien d'autre dans la vie. Dormir ou ne pas dormir. Le problème de la foi est ainsi résolu. On prie pour que le sommeil vienne.

O, sommeil ! Viens, mon chéri !

Je t'attends avec impatience.

Je te chéris par-dessus tout.

Je sais que tu existes.

Je crois que tu viendras bientôt :

Dans dix minutes, dans une heure.

Vient ! Je me sens tellement seul.

Ne me laisse pas seul, ô sommeil !

Pourquoi m'as-tu abandonné ?

Ne veux-tu pas une petite caresse ?

Ne veux-tu pas te blottir contre moi ?

Ne veux-tu pas m'embrasser ?

*Ne veux-tu pas entrer en moi ?
 Mon corps te protégera
 Contre le bruit et la lumière,
 Contre les hommes et les femmes.
 Repose-toi bien en moi.
 Dors bien, mon chéri !*

Mais si le sommeil dort, moi, je ne dormirai pas. Il ne faut pas qu'il dorme. Réveille-toi, flémard ! Tu as beaucoup à faire. Il ne faut pas rechigner à l'ouvrage.

De temps à autre, il faut que je règle mes comptes avec le sommeil ; sinon, je ne dormirai jamais. Ou bien vaut-il mieux le laisser tranquille ? Que se passerait-il dans ce cas ? Me laisserait-il tranquille à son tour ? Dormirais-je enfin ? Peut-on dormir en l'absence de sommeil ? Il me tourmente, mais je suis prêt à souffrir, pourvu qu'il ne me quitte pas. Ne me quitte pas, ne me quitte pas !

14

Un autre pianiste vient de finir son programme. J'ai écrit ma prière au sommeil pendant qu'il jouait la marche funèbre de Chopin. Ai-je enterré mon sommeil définitivement ? J'aurais dû faire cette prière à un moment plus propice à notre entente cordiale. Une sonate de Beethoven. Laquelle ? Celle qu'un pianiste estonien est en train de massacrer. *La Sonate en sol majeur*, op. 31 N°1. J'aurais dû attendre un petit peu. Que je suis impatient ! Je fais tout au mauvais moment. Même si je priais Dieu, je le ferais de travers. Peut-on adresser une prière à Dieu à n'importe quel moment ? à tout moment ? n'importe quand ? Oui, n'importe quand, mais pas n'importe comment. Avec le sommeil, c'est le contraire. On peut le prier n'importe comment, mais pas n'importe quand. Maintenant, ce serait inopportun : je ne suis pas censé m'endormir en plein concours. Certains le font ; moi, je ne le ferai pas. Hier, une de mes collègues a quitté la salle, outragée par ce Brahms octogénaire. (Ce vieillard ressemblait à Brahms.) Moi, je ne le ferai pas, quoi qu'il arrive. Même si tous les pianistes se mettent à danser sur les cordes des pianos, je resterai dans la salle.

Il y a cinq pianos sur scène. Combien de personnes y a-t-il dans la salle ? « Si on les comptait », disais-je à mon collègue israélien. Un, deux, trois, quatre, cinq. Il y avait onze personnes dans la Grande salle du Conservatoire de Moscou. La Grande salle du Conservatoire est devenue plus petite que la Petite salle du Conservatoire de Moscou. Elle est devenue plus petite que n'importe quelle petite salle de Moscou. Dans les années soixante, dans les années soixante-dix le concours Tchaïkovski ne quittait pas les écrans de la télévision. Aujourd'hui, on ne montre que des extraits que l'on réunit dans le *Journal du concours Tchaïkovski*. Le concours Richter est presque inexistant car la télévision l'ignore. Et ce que la télévision ignore n'existe pas. Je fais donc partie d'un jury qui existe à peine. Nous sommes quatorze. En réalité, nous sommes peut-être quatre ou trois. Il se peut que je sois un zombie. C'est peut-être mieux ainsi. Ce n'est plus la peine ni prier ni jouer du piano. Un zombie existe au-delà de tout cela. Pas dans l'au-delà mais en dehors des prières et des arts. Un zombie somnole tout le temps. Cela me suffira peut-être. Une somnolence à la place de sommeil.

Mais tous les candidats existent bel et bien : on les écoute pendant dix heures. Tous les jours. La

plupart d'entre eux sont des zombies ; ils jouent quand-même. Les zombies jouent-ils du piano ? Ils ne font que cela, peut-être. Que d'autre ont-ils à faire ? Admirer les églises romanes ? Certainement pas. Ecrire un journal ?

Le problème d'identité commence à me taper sur le système. Peu importe qui je suis. Je suis un être humain, sinon on ne m'aurait pas invité à ce concours. Aucun rat n'a jamais fait partie du jury d'un concours international.

Si je pouvais me débarrasser de ce thème, ce serait un pas en avant. Pourquoi ne pas faire un pas en arrière, deux pas en arrière ? On peut aussi aller à droite ou à gauche. Les églises romanes ne privilégient ni l'horizontale ni la verticale. Les deux obéissent au principe de complémentarité. Mes contemporains favorisent la verticale ; ils grimpent. Encore un de mes thèmes. J'irais peut-être mieux, si je me débarrassais de tous mes thèmes. Les thèmes, les mélodies, barrent la route au contrepoint. La musique du XVe siècle s'accorde mieux avec les églises romanes, avec l'état auquel j'aspire. Dans une église romane règne le contrepoint. L'architecture avait trois siècles d'avance sur la musique.

15

Encore un souvenir. Pourquoi ? Quelqu'un joue du piano ; un jeune homme. Je me souviens aussi d'un jeune homme, de mon ami. J'ai parlé de lui à propos des dents qu'il avait tâchées avec sa langue pour savoir si tout était en ordre. Cette fois-là, il s'inquiétait pour son estomac. Quelques jours plus tard, je quittais la Russie pour toujours. Nous étions sur le point de visiter un monument historique situé à deux cent kilomètres de Moscou. « J'ai mal au ventre, a-t-il dit. Je rentre à la maison.

— Tu m'abandonnes ? ai-je dit.

— J'ai mal au ventre. »

Nous sortons et nous voyons un bus qui longe une allée d'arbres. Soudain, mon ami se met à courir pour rattraper le bus. Il court une centaine de mètres et s'arrête. Peut-on courir si vite quand on a mal au ventre ? une trahison de plus ? Cette histoire, je l'ai déjà racontée quelque part. Quand on écoute de la musique, on succombe au péché de la répétition ; c'est un péché mignon. Cela, je l'ai aussi dit quelque part. Mais je n'ai jamais pris part au concours Richter, ni comme candidat, ni comme membre du jury. Cette expérience est plus précieuse que mes pensées, mes vieux doutes, mes tourments usés jusqu'à la corde. Même si l'on joue mal, je dois me réjouir ; surtout si l'on joue mal car je suis habitué aux grands pianistes. Mes microsillons, eux aussi, sont usés jusqu'à la corde. Et il ne faut pas oublier que j'ai étudié avec Gilels. Ravel, *L'Alborada des grazioso*. Richter l'a jouée d'une façon géniale. Ce Chinois la joue comme un Chinois, mais c'est une nouvelle expérience. Le stylo avec lequel j'écris est une nouvelle expérience par rapport à mon ordinateur.

Avec ce stylo, je devrais écrire quelque chose de nouveau. C'est une vieille chanson que j'écris. Heureusement qu'il y a ces pianistes dont les sons interviennent dans ma narration. Ces notes sont fausses, certes, mais elles rajeunissent mon sang. Une paysanne ou une danseuse qui devient la femme d'un vieux prince.

Il y aura du nouveau, si j'écris un vrai journal. Les notes que j'entends sont peut-être fausses, mais au moins appartiennent-elles à un vrai journal. Le 18 juin 2008. Aujourd'hui, nous avons déjeuné dans un autre

restaurant. Cuisine géorgienne. Nous avons mangé abondamment ; dehors, il pluvait. Une nouvelle expérience par rapport au soleil d'hier. La violoncelliste m'avait accompagné jusqu'au restaurant, un parapluie à la main. Je ne peux rien porter, même pas un parapluie. Il vaut mieux écrire les choses dans un ordre chronologique, sinon, en marchant à reculons, on risque de retomber dans les vieilles chansons. Je sors de la salle, retrouve la violoncelliste et nous allons à l'hôtel. Je constate qu'à cause de la pluie l'air s'est refroidi considérablement. Une fois dans la chambre, j'enlève ma chemise et mets un chandail. Nous sortons et, en sentant les gouttes sur mon front, la violoncelliste me pose la question suivante : « Veux-tu que je prenne le parapluie ?

- Il est grand, ton parapluie ?
- Assez petit.
- Alors, à l'hôtel on nous prêtera un parapluie. »

Ensuite, je me souviens que nous avons affaire à un hôtel russe, et je me ravise. Nous retournons dans la chambre et la violoncelliste prend son parapluie. En effet, il est assez petit. Peu importe. Nous allons au restaurant. Chemin faisant, je lui pose la question suivante :

- « Tu déjeunes avec nous ?
- Non, je préfère rentrer à la maison.
- Tu sais, certains membres du jury mangent de leur côté. Il y a toujours quelques chaises vides.
- Je suis timide.
- Tu ne seras obligée de parler à personne.
- Non, je rentre. »

Les membres du jury prennent leurs repas ensemble, mais trois ou quatre personnes préfèrent se balader aux environs de la place Rouge. J'étais par conséquent plutôt surpris en voyant que toutes les chaises autour de la table étaient prises.

Le 19 juin. J'ai bien dormi, cette fois. Dans la baignoire, je me suis dit que je parlerais très peu au cours de la journée. Il est impossible de se réfugier dans le mutisme quand on fait partie d'un concours international, mais on peut limiter le nombre de mots au minimum. « Bonjours », « merci », « au revoir », « à tout à l'heure ». Et si l'on dit « à bientôt », il ne faut pas ajouter « j'espère ». Il faut parler à propos. Saint Benoit préconisait cette forme de communication. Pas de bavardages, pas de remplissages. Le silence se meuble parfois d'un bruit assourdi. On y distingue quelques mots. Il faut les éliminer.

Du coup, je ne peux plus écrire. Quel est le minimum de mots désignés pour décrire mon petit déjeuner ? Dois-je répéter mot à mot une discussion que j'ai eue avec mon collègue israélien ? Il est tellement sympathique que je me suis permis d'augmenter ma ration de mots. Nous parlions du concours, entre autres. Ce concours est unique non seulement grâce aux vieillards qui peuvent y participer, mais aussi parce que l'on s'y exprime sans entraves. Les participants n'y font pas face à un schéma rigide qui leur impose des œuvres qu'ils n'ont pas envie de jouer : un prélude et fugue de Bach, quatre études, etc. Hier, une jeune femme a joué les *Variations Goldberg*, ce qui est impensable dans le cadre d'un autre concours.

Me suis-je exprimé ? Ai-je exprimé ma pensée ? Oui. Ce n'est pas la peine de m'appesantir sur le sujet ; aucun sujet n'a besoin de pesanteur. Que tous les sujets flottent dans l'air, faisant fi de la force de gravitation ! Moins de mots nous utiliserons, mieux ce sera. D'ailleurs, saint Benoit condamne le mutisme

dans la vie commune. Pourtant, il y a des exceptions à la règle. Il est permis de se fâcher contre son prochain et même de le punir. Comment ? Il n'est permis ni de le gifler ni de le tuer au cours d'un duel. Il est permis de ne pas lui adresser la parole pendant quelques jours, voire quelques mois. Que fera-t-il sans nos paroles, sans notre soutien moral ? Qu'il fasse ce qu'il veut ! Il est puni et par conséquent ne doit pas compter sur notre compassion. Mais je n'avais ni l'envie ni le droit de punir mon collègue israélien ; au contraire, je voulais le récompenser pour sa gentillesse et son intelligence.

16

J'aimerais qu'il y ait au moins trois pages blanches. Je peux me tromper ; je me trompe souvent. Chaque révélation est plus ou moins personnelle ; elle vous est adressée personnellement. J'ai eu cette révélation cet après-midi. Je viens de l'avoir. Ce pianiste russe m'a empêché de continuer à écrire le journal ; le seul reproche que je puisse lui faire. Un miracle s'est produit. Les miracles prouvent l'existence d'autres mondes. Alors, je suis prêt à vivre dans celui-ci jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Je pensais que je n'entendrais plus jamais un grand pianiste. Plus d'émotions dans une salle de concert. J'ai failli avoir un infarctus. Je n'ai aucune idée comment un infarctus se manifeste, mais à la fin de son programme j'avais l'impression que le froid envahissait la moitié gauche de ma poitrine. Ou un tiers. Cela suffit largement. Est-ce par cette voie que les autres mondes pénètrent dans le nôtre ? par la voie du cœur ? Qu'ils pénètrent dans le mien tant qu'ils veulent.

Je me suis donc trompé sur toute la ligne. Il y a encore de grands pianistes dans ce monde. Il y a peut-être de grands écrivains aussi, mais nous ne les connaissons pas. Le marché ne les tolère pas — c'est tout simple. On nous prend pour des idiots indignes de vrais miracles. (Les faux miracles, il y en a des centaines.) À la longue, nous devenons des idiots car nous ne voyons que les idioties ; nous nous habituons aux idioties. Ou bien on nous sert les produits de l'establishment, ce qui est aussi idiot. C'est cela, l'art contemporain, nous dit-on. C'est comme cela qu'il faut jouer Beethoven ; pas d'excès. Ne racontez surtout pas votre propre histoire. C'est comme cela qu'il faut écrire des romans.

Les pianistes qui participent à ce concours sont des outsiders. Nul autre concours ne supporterait leur présence au-delà de la première éliminatoire. La démocratie n'aime pas les hommes libres ; elle préfère les conformistes. Il faut être conforme aux règles de l'establishment — aux règles du marché, en d'autres termes. Ce ne sont pas les règles du jeu : on ne joue pas avec le feu du marché. Il y a un schéma rigide qui n'admet pas d'exception. Et s'il n'y a pas d'exceptions, il n'y a pas de jeu. Et s'il n'y a pas de jeu, il n'y a pas d'art, il n'y a pas de vie ; du moins, dans ce monde-ci.

Ce Russe d'où sort-il ? Il me fait penser à Bob Byrnes qui est sorti de la brousse pour sauter une fois aux Jeux Olympiques de Mexico. Il a battu le record du monde d'un demi-mètre ; il est reparti dans sa brousse. C'est ainsi qu'un ami russe a décrit son exploit : « Il est sorti de sa brousse. Il est retourné dans sa brousse. » Personne n'avait jamais entendu parler de lui auparavant. Ce n'est peut-être pas vrai. En ce qui concerne le Russe, je n'avais pas entendu parler de lui avant son apparition sur la scène de la Grande salle.

Dans un magasin qui n'est pas loin de l'hôtel, j'achète tous les soirs une bière qui s'appelle « la bière vivante ». J'avais l'impression que c'était Mozart lui-même qui jouait ; Mozart sortant de la courte tragédie de Pouchkine. (Oublions le film *Amadeus*.) Un compositeur génial qui s'amuse en écoutant un violoniste

ambulant écorcher sa musique. Salieri pense que Mozart n'est pas digne de lui. Mozart était digne de lui cet après-midi. Ce Russe donnait vie à chaque note. Et puis, je me suis rendu compte qu'elles vivaient sans aucune aide extérieure. Elles vivaient parce qu'ils ne pouvaient pas ne pas vivre. « La vie vivante. » Cette expression de Dostoïevski m'est venue bien plus tard ; au moment où il jouait, je ne pensais à rien. Je ne pensais même pas aux larmes qui coulaient le long de mes joues. Du moins n'ai-je rien fait pour les dissimuler, si bien que mes collègues ont dû les apercevoir. Par contre, le public n'était pas au courant de mon émoi : il n'y avait pas assez de gens dans la salle. Quand une médiocrité fait étalage de son incompétence, la salle est pleine à craquer. La réclame est aussi omnipuissante que la médiocrité.

17

La trahison de ma chatte me blesse autant que celle d'un humain. Et pourtant, je sais qu'une chatte ne peut trahir.

Elle me quitte à la recherche d'un endroit plus confortable. Elle n'arrive pas à dormir toujours dans mes pieds ou autour de mon cou. En été, il fait trop chaud dans mon lit et dans la salle de bain où je m'installe dans la baignoire chaque matin. Le bain que je prends est plutôt tiède, mais la chatte ne vient pas. En hiver, par contre, elle saute sur le rebord de la baignoire et risque même de tomber dans l'eau où elle trempe parfois sa longue queue. Je ne sais pas si je préfère les animaux aux humains, mais je n'ai jamais décrit les habitudes d'un humain avec une telle minutie. Cela ne veut pas dire que les humains ne le méritent pas. Je n'ai simplement aucun désir de m'en occuper outre mesure. Ils ne s'occupent pas de moi. Pourquoi devrais-je m'occuper d'eux ? Ils ne me lèchent pas ; ils ne se blottissent pas contre moi. Et quand ils le font, je change de position. Ce n'est pas totalement désagréable ; néanmoins, je préfère changer de position.

Depuis que j'ai cette chatte, je divise le monde en deux : les animaux et les humains. Avant il n'y avait que l'humanité sur terre et peut-être même dans le cosmos. À présent, je vois la différence entre les humains et les animaux. Je range les plantes et les minéraux du côté des humains ; les animaux sont à part. La plupart du temps, ils sont imprévisibles — même les chiens. Quant à ma chatte, elle vit dans un monde où je n'ai pas accès. Tandis qu'elle me connaît très bien. Je suis sûr qu'elle connaît déjà ce texte. Mieux encore, elle n'ignore pas ce que j'écrirai dans quelques jours. Les animaux ne sont pas des automates ; Descartes les a confondus avec les humains. Les humains sont devenus des automates à l'ère démocratique : ils se prosternent devant des idoles telles que l'audimat, la jeunesse. Tout le monde se prosterne de la même manière.

La terre entière est recouverte de corps qui s'alignent dans les villes, dans les montagnes. Ils ne se lèvent que pour se prosterner une fois encore, d'un commun accord. C'est comme s'ils entendaient une voix : « Prosternez-vous ! » Ils sont obéissants — mille fois plus obéissants que ma chatte. Même si j'avais un chien, il serait moins obéissant que les humains. La voix continue à parler : « Levez-vous ! Si vous restez par terre, personne ne comprendra que vous accomplissez un acte d'obéissance. On pensera que vous dormez. Levez-vous, donc, pour montrer que vous ne dormez pas. Puis, agenouillez-vous, prosternez-vous. Il ne suffit pas de rester à genoux ! » (Cela n'a rien à voir avec Orwell.) ?????

Parfois, les humains se couchent les uns sur les autres ; ils s'entassent comme pour ériger un monument à leur idole. Les animaux ne font jamais cela.

Ma chatte est imprévisible. Certes, elle vient dans la cuisine quand j'agite un paquet de croquettes ; elle répond à l'appel. Mais je fais de même quand j'ai faim. Personne n'agite un paquet de croquettes ; c'est mon estomac qui m'informe que c'est le moment de repas. C'est comme si j'entendais le son des croquettes. Cela revient au même. Et si je n'avais pas de victuailles à portée de la main, je serais à l'écoute de n'importe quel son prometteur. Il suffirait de laisser tomber une boîte de conserves pour que je me dirige à quatre pattes vers la source du son. La différence entre les humains et les animaux ne réside pas dans le domaine de la nourriture ; elle est ailleurs. Par exemple, un animal ne peut nous décevoir. Et moi, je déçois souvent ma chatte.

18

Aujourd'hui, c'est ma journée de déceptions. Je pensais que nous avions déjà cinq personnes en finale. Le premier de ces élus a si mal joué ce matin que mes amis risquent de me prendre pour un fou. Je me demande s'il n'avait pas bu dans l'intervalle entre le premier et le deuxième éliminatoire. Était-il ivre mort hier soir ? Il est devenu une bûche, même pas un bûcheron. Quelqu'un a posé cette bûche sur le clavier du Steinway, qui s'est mis à sursauter. Après son passage sur scène, il ne restait plus que quatre personnes en final. Le deuxième élu a fait son apparition un quart d'heure plus tard. Il est en train de jouer. Je continue mon journal ; cela veut dire qu'il joue mal.

Je ne veux pas relire *Les Illusions perdues* : je perds trop d'illusions tous les jours. À quoi bon perdre les illusions des autres ? Les miennes sont assez nombreuses pour satisfaire n'importe quel collectionneur. Il y a peut-être des masochistes qui collectionnent ce genre de choses. Il y a des mélomanes qui collectionnent des fausses notes : ils ne parlent que de cela.

Le premier pianiste a fait ses adieux au public. Il sort, on le rappelle. Il entre en scène, lève la main et la déplace horizontalement, comme pour signaler au public qu'il ne faut plus applaudir. Puis, il commence à l'agiter en direction du public ; le signe qui ne trompe pas. Adieu, mes amis ! Je crois qu'en cette vie je ne vous reverrais plus jamais.

Les églises romanes ne nous disent jamais adieu. Ils nous disent « oui » et « non ». Le mouvement vertical, le mouvement horizontal. Le temps, l'éternité. À quoi les moines disent-ils « non » ? À la vanité, à la recherche du bonheur extérieur. Ils disent « oui » à la paix intérieure, à la méditation. Ils disent « non » au temps et « oui » à l'éternité. Moi, je ne dis rien. Que le temps s'écoule, que l'éternité s'installe. Qu'elle s'installe où elle veut : dans ma chambre, dans ma tête. Je ne remarquerai peut-être pas sa présence. Tant mieux. L'éternité doit s'insinuer partout sans qu'on la remarque. Qu'elle accompagne le temps ! Qu'ils forment un contrepoint !

Quelle journée catastrophique ! Tout le monde joue mal. Dans le restaurant où nous mangeons à présent le garçon a cassé plusieurs assiettes. Y aurait-il quelque chose dans l'atmosphère ? ou dans nos corps ? Nous aurait-on injecté un poison dans les veines ? Nous les écoutons mal, peut-être. Ils jouent bien, mais nous les écoutons mal. Tout le public est empoisonné ; dans les couloirs les gens disaient que les candidats jouaient mal.

Espérons qu'ils jouent bien. Je suis prêt à tolérer un poison dans mes veines à condition que ce soit un cauchemar. Ils jouent bien ; c'est nous qui sommes malades.

Pour venir à bout de tous les maux, les Pères de l'Eglise conseillent de se libérer des biens de ce monde pour ne pas éprouver de tristesse, pour ne pas être frustré. Le sentiment de tristesse ne me gêne pas : de temps à autre, cela fait du bien d'être triste. Même dans un désert ensoleillé il y a une ombre quand un chameau passe. Rembrandt met l'accent sur l'ombre au détriment de la lumière. Pourtant, c'est le noir qui fait ressortir la lumière dans ses tableaux. En d'autres termes — ce sont les termes de Leibniz — sans l'ombre il n'y a pas de lumière. Nous vivons dans le meilleur des mondes possibles. En y renonçant, nous passons dans un monde qui n'est pas aussi parfait. Par conséquent, les moines vivent dans un monde imparfait ; ils renoncent au bien. Même ce concours n'est pas une zone d'ombre : c'est un jeu d'ombre et de lumière. L'ombre intensifie la lumière et vice versa.

Il faut vivre de manière que votre vie devienne une loi. C'est en ces termes que j'ai parlé à un candidat qui ne participe pas au deuxième éliminatoire. « Quand vous jouez, on a l'impression que cela peut être autrement. Vous nous offrirez une autre version dans un quart d'heure.

- Non, je n'ai pas d'autres versions à vous offrir.
- On a cette impression. Ce que vous faites est aléatoire.
- L'art est aléatoire.
- Il faut que ce soit une loi kantienne. Pas une loi morale. Une loi musicale.
- Ce serait une loi pour un petit nombre.
- Nous jouons pour un petit nombre.
- Et les autres achètent les billets. Eux, ils penseront que c'est aléatoire.
- Qu'ils pensent ce qu'ils veulent.
- Pour eux, la loi se limite à une mauvaise tradition.
- Il faut que même le grand nombre sente la force de votre loi, la force de la loi. »

Il y a un autre point de vue ; je ne me rappelle pas à qui il appartient. « Quand un pianiste joue, il faut que l'on sente les mondes virtuels, les versions inexplorées. » Il en va de même pour les autres musiciens, pour la vie en générale. Même dans la vie quotidienne, il faut sentir la marge de la vie ; les marges, plutôt. Il faut sentir les autres mondes. Je les sens ; ma vie n'est pas une loi. Et je ne veux pas qu'elle en devienne une. Ne vivez pas ma vie. Qu'elle soit une exception à la loi !

Je vivrais parfois votre vie, exceptionnellement. Hier, j'ai regardé un match de foot à la télévision. L'équipe russe jouait contre les Hollandais. Les Russes ont gagné ; on se demande comment. Encore un miracle ? Encore une exception à la règle ? Ce serait facile à vivre, s'il n'y avait que des exceptions à la règle, si les exceptions étaient la loi. Dans la physique, il n'y a pas de lois, disent les scientifiques. On ne peut pas vivre sans loi. Que l'absence des lois devienne la loi ! Cela n'a rien à voir avec l'anarchie. Je parle d'une structure qui prévoit et même approuve l'absence de loi. Quelles lois régissent-elles les églises romanes ? Les lois architecturales, rien d'autre. La foi n'y intervient pas. La foi fait partie des lois architecturales. C'est une loi comme une autre.

Quand on marche, on ne pense pas aux lois de la gravité ni aux lois de Dieu. Qu'on croie en Dieu ou non, on peut marcher dans la rue à condition que le corps de celui qui marche soit en état de marche. Si ce

n'est pas le cas, il faut s'adresser à un médecin ou faire une prière. Alors, la foi est susceptible de nous aider. Mais il vaut mieux ne pas penser aux lois quand on marche ; je préfère penser à autre chose. Quand on écoute de la musique, il vaut mieux ne pas regarder la partition. C'est comme si la musique émergeait d'un vide. La vie, elle aussi, émerge d'un vide et y retourne. Il ne faut pas regarder la partition de la vie. Il ne faut pas analyser ses consonances et dissonances. On les écoute, on les vit. À quoi bon savoir d'où elles viennent, comment elles s'inscrivent dans l'Œuvre ? Pourquoi écrire ce mot avec une majuscule ? De toute façon, la Création est écrite avec des lettres majuscules.

Domage que je ne sois pas footballeur. Chaque footballeur sait quel est le but de l'existence : il faut marquer les buts. Chaque footballeur sait dans quelle direction il est censé courir. Chaque footballeur sait où sont ses amis, où sont ses ennemis. Pas de psychologie, pas de parapsychologie.

Courez, shootez ! Tout le monde vous admire, tout le monde vous adore. Ce n'est pas la peine de respirer l'air du temps pour savoir ce qu'il contient. Il suffit de respirer l'air de l'espace. Certains pensent que le destin d'un livre est imprévisible. Le destin d'un footballeur est prévisible : s'il marque des buts, ses honoraires augmentent. Le nombre des femmes faisant la queue devant sa chambre d'hôtel augmente aussi. Combien de femmes me quitteront-elles quand j'aurai terminé ce journal ?

À quoi bon savoir ce qu'il faut faire, dans quel sens il faut courir ? Je préfère marcher, de toute façon ; marcher ou rester couché dans mon lit ou plutôt dans les lits des autres où je dors mieux. Je préfère ne pas marquer des buts. Pourquoi regretter de ne pas être devenu footballeur dans ma jeunesse ? J'aurais pu continuer sur ma lancée toute ma vie en devenant entraîneur ou membre de l'UEFA. Non, ce n'est pas pour moi. Je change d'avis toutes les cinq minutes. Cela ne veut pas dire que je suis une girouette : je ne retourne pas ma veste. L'espace de mes cogitations est si grand que les contradictions y cohabitent en toute liberté ; les contradictions ou les mondes. Dans un monde je suis pianiste, dans un autre écrivain, dans un troisième footballeur. Dans un monde je cours, dans un autre je marche, dans un troisième je dors. Et dans le monde des concours j'écoute les pianistes. Si je ne me trouvais que dans ce monde-ci, je serais déjà mort d'ennui. Je vis toujours, et cela prouve que j'habite dans plusieurs mondes à la fois. Quels sont les autres mondes ? Je n'en sais rien. Le concours n'occupe qu'une petite place dans l'espace vital dont je dispose cette semaine. Et l'espace d'où le concours est exclu a peur du vide. Les mondes y grouillent ; ou juste les particules de ces mondes.

20

Le monde des souvenirs ; une particule de ce monde. La chute que j'ai faite dans mon enfance. Une espèce de montagne russe. Non, une pente en bois sur laquelle s'amusaient les enfants. Un hiver russe, la pente était recouverte de glace. Les enfants glissaient de haut en bas soit debout, soit assis. Cette fois-là, j'ai décidé de me tenir debout — jusqu'au bout. La fin de ma course a coïncidé avec la fin de la pente. Ma première commotion cérébrale. Je n'ai jamais recommencé cet acte de bravade. Mon courage s'est définitivement réfugié dans ma tête. Je dis au monde ce que je pense de lui. Je le dis à certains de ses habitants. Mais je n'arriverai jamais à me tenir debout sur une pente recouverte de glace. Je n'y arriverai pas car je ne ferai aucune tentative pour y arriver. Il vaut mieux peut-être glisser le long d'une pente des heures durant, sans se soucier du monde. Après tout, le monde peut être réduit à une petite pente recouverte de

glace.

Cette pente où je suis tombé est plus importante que le monde. La sonate de Schubert qui résonne dans la Grande salle du Conservatoire est plus importante que le monde. Elle fait partie du monde et de son histoire, mais elle est plus importante qu'eux. Une partie est plus importante que le tout. J'aurais dû laisser tomber le tout pour ne m'occuper que d'une partie. Une mazurka de Chopin est plus importante que le monde. Ou un tableau de Giovanni Bellini.

Une femme est sortie en courant. Une quinte de toux ? Est-elle sur le point d'accoucher ? Je ne l'ai pas vue ; j'ai entendu ses pas. Un homme n'aurait pas pu courir comme cela. Un fait divers, même pas. Un fait divertissant, plutôt. Un divertissement au milieu de la *Sonate en si bémol* de Schubert (DV 960). Faut-il dire « oui » à ce divertissement malencontreux ? Un personnage de Dostoïevski disait « oui » à tout : aux larmes d'un enfant, à la mort d'un enfant. Tout était bien ; tout était bienvenu. Je ne suis pas aussi complaisant que lui. Pourtant je dis « oui » à ces pas sur le tapis. Pendant cette exécution – cette torture – de la sonate tout sera pardonné et même justifié par la musique. Et si je sautais sur la table pour y danser en donnant des coups de pieds aux bouteilles d'eau minérale ? Ce geste surprenant serait anobli par la musique. Et si je poussais un long cri destiné à couvrir la musique, à l'étouffer dans l'œuf ? Si personne n'entendait plus la musique, même pas le pianiste lui-même ? En ce cas, la sonate de Schubert ferait partie de mon cri. Et cette partie serait plus importante que le tout.

La musique parle d'elle-même. Elle chuchote, elle me murmure quelque chose à l'oreille. Je la comprends ; elle continue à chuchoter. « Je sais ce que tu me diras. Ce n'est pas la peine de continuer. » Elle ne m'écoute pas. Elle continue à se confesser. J'écoute ses confidences.

C'est un aveugle qui remplace le destructeur de Schubert. Très souvent les actions humanitaires vont trop loin. Nous caressons un nain jusqu'à ce qu'il s'écroule sous les poids de nos caresses et notre argent. « On le juge sur le plan humain, pas sur le plan musical », dit un membre du jury. Mais ce n'est pas un concours d'invalides. Les autres pianistes jouissent d'une santé à toute épreuve, si l'on ne tient pas compte des dépressions nerveuses. Cet aveugle se trouve dans une autre catégorie, dans un autre monde. Laissez ce monde tranquille. Un récital serait de mise. Pourquoi obliger ce pauvre malheureux à se mesurer avec les mastodontes ? Pourquoi un boiteux devrait-il participer à un marathon ?

J'aurais pu parler de ce pianiste au moment où il jouait dans la Grande salle pour la première fois. Je ne l'ai pas fait par souci des convenances et aussi par timidité : je n'aborde pas les sujets graves à la légère. Aurait-on dû accepter sa candidature ? On en a fait la figure de proue de ce concours. Chez nous, il y a même des aveugles. Le bal démocratique bat son plein. C'est plutôt un cirque, mais les gens ne rient pas ; ils pleurent. Plusieurs membres du jury ont pleuré lors de sa prestation, surtout les femmes. Je n'ai jamais pensé qu'il pourrait franchir la barrière entre la première et la deuxième éliminatoires. C'est une course pour bien-portants. À la première éliminatoire, il était aux abords du cirque ; dans la deuxième, il s'est trouvé en pleine arène. Pourquoi l'exposer au ridicule ? Ces humanistes n'ont pas de cœur ; ou leur cœur est mal placé. Notre association de bienfaisance.

L'aveugle jouait sa propre œuvre qui n'en finissait pas. Il délirait et j'avais l'impression qu'il en était conscient. S'agissait-il d'un homme qui se croyait supérieur aux autres parce qu'il était infirme ? Non. Pauvre malheureux. Il s'est laissé entraîner dans une aventure commerciale. « Nos portes sont ouvertes à

tous, surtout aux vieillards et aux handicapés ! »

21

L'épithète « kafkaïen » se rapporte surtout aux situations macabres ; pourtant, la plupart des gens associent Kafka aux labyrinthes bureaucratiques. Pour ma part, je ne trouve pas que la bureaucratie soit le sujet littéraire par excellence. Dans la vie courante, les bureaucrates causent des ennuis ou amusent ceux qui les affrontent. « Vous n'avez pas été engagé, dit un personnage de Kafka. Vous avez été engagé », dit-il quelques minutes plus tard. Ordres et contre-ordres. On s'y habitue très vite. Les procès sont mystérieux ; les châteaux lointains. D'accord, d'accord. Mais je m'amuse bien plus quand je cherche une banque à Moscou. Pas n'importe quelle banque — BNP-PARISBAS. Il y a quelques années, il n'y avait pas de BNP-PARISBAS à Moscou. Un chef d'orchestre m'a dit hier qu'il n'y en avait toujours pas. « Mais il y a une banque affiliée à la BNP-PARISBAS, a-t-il ajouté. Elle s'appelle Raiffeisein. Vous pouvez y retirer de l'argent sans payer de commission. »

À l'hôtel, je me renseigne où se trouve la banque Raiffeisein la plus proche. On me donne l'adresse. J'y vais ce matin ; je fais la queue. L'employée me dit que sa banque n'a rien à voir avec la BNP-PARISBAS. « Ne pourriez-vous pas vous renseigner une fois encore ? » lui dis-je. Elle s'éloigne et revient deux minutes plus tard pour dire : « Non. »

Je rentre à l'hôtel. Par acquis de conscience, je demande à la réception s'il y a une banque BNP-PARISBAS à Moscou.

« Bien sûr, me répond-on.

— Est-elle loin d'ici ?

— Non, trois minutes à pieds. Quatre minutes à pieds. Presque tous nos clients y vont. »

On me donne l'adresse ; j'y vais, moi aussi. Comme d'habitude, je me perds car les numéros des maisons ne correspondent à rien. Une vingtaine de minutes se sont écoulées depuis ma séparation d'avec la réceptionniste. Tout d'un coup, je vois l'enseigne « BNP-PARISBAS ». Je pousse la porte et j'entre dans la banque : cela m'a l'air d'une banque, malgré l'absence de guichets. Je m'adresse à la réceptionniste :

— Votre banque est un filial de la BNP-PARISBAS ?

— Nous avons des contacts par correspondance, me dit-elle.

— Puis-je retirer de l'argent par correspondance ?

— Nous n'avons pas de distributeurs. Mais vous pouvez téléphoner.

— À qui ?

— À la banque où il y a un distributeur.

— Où est cette banque ?

— À quelques mètres d'ici. Vous pourriez y aller.

— Cette banque est-elle affiliée à la BNP-PARISBAS ?

— Bien sûr. »

Je sors de la BNP-PARISBAS, tourne à droite et ouvre la première porte. Avant de l'ouvrir, je lis l'enseigne qui la surplombe : « Banque spéciale de Moscou ». Je m'approche d'un employé et lui pose la question suivante : « Etes-vous lié à la BNP-PARISBAS ? d'une manière ou d'une autre ?

— Non. »

Je sors, tourne à gauche et ouvre la première porte. « La banque d'à côté n'est pas un filial de la BNP-PARISBAS, dis-je à la même réceptionniste.

— Je pensais que vous aviez besoin d'argent, répond-elle.

— Je ne veux pas payer une commission exorbitante.

— Ah bon ? Nous avons une filiale où vous pourriez retirer de l'argent.

— Où est-il ?

— Assez loin. Voulez-vous que je vous donne leur numéro de téléphone ? »

Elle me dicte le numéro et je me dirige vers le téléphone accroché au mur le plus proche. Je fais le numéro et j'entends la voix d'une femme. Je lui demande si je peux retirer de l'argent dans leur banque sans payer une commission exorbitante. « Vous pouvez retirer de l'argent chez nous, répond-elle.

— Et la commission ? Vous êtes affiliée à la BNP-PARISBAS ?

— Notre banque s'appelle BNP-PARISBAS.

— J'ai un compte chez vous.

— Attendez un instant. Je vous passe un spécialiste. »

Une minute plus tard, j'entends la voix d'un homme.

« Vous n'avez pas de compte chez nous, me dit-il.

— J'ai un compte à la BNP-PARISBAS. C'est le nom de votre banque.

— Mais nous n'avons pas de clients.

— Comment ça ?

— Nous n'avons pas d'accès à leurs comptes. Vous n'êtes donc pas notre client.

— Vous voulez dire que je payerai la même commission qu'ailleurs ?

— Attendez un instant. Je vous passe un spécialiste. »

Le spécialiste décroche deux minutes plus tard. « De quelle commission parlez-vous ? me demande-t-il.

— De la commission que je payerai si j'ai recours à vos services.

— Nous ne prenons pas de commission. C'est votre banque qui prendra la commission.

— C'est vous qui êtes ma banque.

— Nous n'avons pas de clients parce que nous n'avons pas d'accès à leurs comptes.

— Si je viens chez vous, je payerai la même commission que partout ailleurs ?

— Oui. Voulez-vous que je vous donne notre adresse ? »

Je n'ai pas trouvé la banque. Si Kafka avait terminé son dernier roman, l'arpenteur K. serait parvenu à sa destination ; en tous cas, c'est ce que laisse entendre Max Brod. Aurait-il trouvé Dieu par la même occasion ? Le château décrit par Kafka ressemble plus à une banque qu'à l'Olympe. Dieu n'est pas toujours disponible lorsqu'une conversation roule sur les œuvres de Kafka.

Ma recherche de la banque était kafkaïenne, mais je n'éprouve aucun plaisir en la décrivant. Par contre, je m'amusais énormément lorsque je parlais à tous ces gens. Ce serait amusant de se trouver à l'intérieur du *Procès*, mais je suis à l'extérieur ; et je n'ai pas envie de relire le roman. Kafka n'aurait pas dû écrire le dernier chapitre. Ce genre de procès dure éternellement. Pourquoi ne pas s'amuser jusqu'au jour du

Jugement ?

Ma recherche d'argent a son origine dans une discussion précédée par une autre discussion. Nous avons eu plusieurs discussions ayant pour thème l'argent. Sans résultat : je n'ai reçu aucune avance. Ce n'était pas dans le contrat, paraît-il. Mais il était question d'un transfert, au lieu de quoi on nous proposait une carte électronique. Je n'ai pas participé à la discussion. À quelques exceptions près, tous les membres du jury étaient là. Ils posaient des questions à un homme obèse qui se demandait pourquoi il était assis dans le hall de notre hôtel. « Je perds mon temps », disait-il à haute voix. Nous perdions notre temps, nous aussi.

« D'où vient cette carte ?

- D'une banque où vous pouvez retirer de l'argent.
- Nous vivons à l'étranger.
- Cette carte est valable à l'étranger.
- Votre banque est inconnue à l'étranger.
- Dans votre pays ? Peut-être.
- Je vis dans mon pays. Je n'ai aucune envie de vivre à Moscou.
- Personne ne vous interdit de vivre dans votre pays. Personne ne vous oblige de vivre en Russie.
- Pour vivre dans mon pays, j'ai besoin d'argent.
- Nous avons tous besoin d'argent, où que nous vivions. Moscou est une ville très chère.
- Mais je ne vis pas à Moscou. Je vis à Paris.
- Tant mieux pour vous.
- Vous voulez dire 'tant pis'. À Paris, je ne pourrais pas retirer de l'argent avec votre carte.
- Vous pouvez toujours essayer. Si ça ne marche pas prenez un vol pour Moscou.
- Quoi ?
- Vous êtes toujours bienvenu.
- Moi, j'habite Londres. Je vous demande de verser la somme que vous me devez sur mon compte.
- Vous voulez payer les impôts chez vous et aussi dans notre pays ? Personne ne vous en empêche.
- Je veux que vous versiez cette somme sur mon compte. Personne ne vous en empêche non plus.
- Si, notre législation ne nous le permet pas.
- C'est dans le contrat.
- Je n'ai pas vu votre contrat.
- Ce n'est pas la première fois que je viens en Russie. On m'a toujours donné une enveloppe.
- La nouvelle législation s'y oppose.
- La dernière fois, à Pétersbourg...
- Les pétersbourgeois ne savent pas ce qu'ils font. Je n'aimerais pas me retrouver derrière les barreaux.

22

Il ne faut pas penser au lendemain ni à la journée d'hier. Je pense à quelques instants que j'ai vécus avant-hier. La violoncelliste m'a dit : « Quand j'avais dix-huit ans, je pensais que mourir à quarante-cinq ans ne serait pas désagréable. À cette époque-là, je n'employais pas les mots 'tragédie' ou 'catastrophe'.

‘Agréable’ ou ‘désagréable’. Maintenant, j’ai peur. Ce serait tragique de mourir à quarante-cinq ans. Une vraie catastrophe. » Ce n’est pas ainsi qu’elle parlait de la mort. Je me rappelle surtout le ton de sa voix.

Une femme que j’ai vue dans un passage souterrain cet après-midi. Sur sa poitrine pendait une pancarte : « Aidez-moi. Ma mère est morte. » De quoi avait-elle besoin ? d’un soutien moral ? d’argent ? D’argent, bien sûr. J’aime croire qu’elle avait besoin de parler à quelqu’un. En ce cas, elle aurait dû écrire sur sa pancarte : « Ma mère vient de mourir. Ecoutez l’histoire de sa mort ! » Il y a une dizaine de possibilités. « Ma mère vient de mourir. Ecoutez l’histoire de mes souffrances ! » « Ma mère est morte. Parlez-moi de votre mère ! » « Croyez-vous que l’âme soit immortelle ? » « Serons-nous ressuscités avec nos corps ? »

Il y a quelques heures, je parlais avec une cantatrice. « L’amour nous apparaît à l’extérieur, peu à peu. Il s’agit de notre corps, de notre cerveau. L’amour n’est autre qu’une reconnaissance. » Une paraphrase de Platon. Mais j’ai éprouvé du plaisir en l’écoutant. Le plaisir est aussi imprévisible qu’un chat.

Elle a raison. Un amoureux aime l’amour. Celui qui aime est capable d’aimer plusieurs personnes. L’amour est généreux. La haine est généreuse aussi. On peut haïr tout le monde, l’humanité entière. Pas l’histoire de l’humanité ; juste une période de cette histoire. On exclut de cette période une centaine de personnes, ce qui permet de haïr les autres encore plus. Encore plus de véhémence. Ou suffit-il de les mépriser, les autres ? Il suffit peut-être de les mépriser. Je ne suis pas misanthrope.

Il ne faut pas haïr ceux qui haïssent notre époque. Ce sont des élus. Peu importe s’ils habitent le Paradis après leur mort : ils sont déjà bénis par le Seigneur. Ils ne piétinent pas nos idéaux. Ils n’y ajoutent peut-être rien, mais au moins ils ne les piétinent pas.

C’est de l’atavisme, dira-t-on. Non. Mon passé soviétique ne resurgit pas lorsque je parle d’idéaux. Dante en parlait aussi. Il parlait surtout d’amour, cela va sans dire. Moi aussi, je parle surtout d’amour. Pas dans ce journal, peut-être. Un amour commence ; un amour se termine. Aujourd’hui, un de mes amours a pris fin, définitivement. Point final ; plus de points de suspension. Elle m’a raccroché au nez. Plus de rafistolages. Je dormais bien après nos rencontres ; elle me chantait une berceuse sans la chanter. Je me regarde dans un miroir accroché à un mur de ma chambre d’hôtel. Elle n’est pas à mes côtés, ni dans ce miroir ni ailleurs. Plus de coups de fil. Je suis trop orgueilleux pour lui pardonner cette insolence. Une cellule de moine. Y aura-t-il un téléphone ? Je t’appellerai de ma cellule. Plus d’orgueil. Rien que des coups de téléphone. J’aurai de quoi m’occuper dans un monastère de choix.

23

La presse people me manque. Pas seulement les accidents et les ruptures. J’aimerais lire à propos de stars malheureuses. Les succédanés russes d’*Ici Paris* ne me satisfont pas. Ils racontent la vie des stars sans ironie, sans exclamation. Ils réduisent l’espace littéraire en limitant le récit aux faits. Et les faits ne parlent pas toujours d’eux-mêmes. Il faut que quelqu’un en parle.

Une chanteuse est malheureuse. Son mari la maltraite ; elle le quitte. Elle trouve un amant qui lui dit un jour : « Ma voiture est en panne. Pourrais-tu me prêter ta voiture ? » Elle lui tend les clés de sa voiture, il les prend et disparaît. On les retrouve un an plus tard, lui et la voiture. Elle n’en a plus besoin. Entre-temps, elle s’est mariée de nouveau. Son mari l’aime et ne la maltraite pas ; elle ne le quitte donc pas. C’est lui qui

la quitte : on l'assassine. Elle pleure. Elle a peur de sortir dans les rues car elle pense que les assassins ne la laisseront pas tranquille. Pour des questions d'argent, naturellement. Elle se réfugie chez sa mère qui meurt. Elle ne peut plus vivre dans l'appartement où sa mère a expiré — par crainte des fantômes. Elle ne veut pas rencontrer le fantôme de sa mère qui risque de lui faire des reproches. Elle ouvre la porte et tombe sur les assassins de son mari. Ils la poussent vers une voiture qui les attend près de l'immeuble où elle a passé quatre mois. Ils l'emmènent dans une forêt où ils lui demandent de l'argent. Elle leur dit qu'elle n'a pas d'argent. Peu à peu, ils se rendent compte qu'elle dit la vérité. Ils la ramènent chez elle, dans l'appartement où elle a vécu avec son mari. Elle n'a pas peur de son fantôme : il n'a rien à lui reprocher. Sa carrière bat de l'aile. Un homme apparaît un jour dans les coulisses, dans sa loge. Un américain. Coup de foudre réciproque. Ils partent pour les États-Unis d'Amérique. Elle donne naissance à une fille. Mal du pays, nostalgie des émigrés. Elle rentre chez elle, en Russie, dans l'appartement où elle a vécu avec son mari. Son nouveau mari l'attend patiemment aux États-Unis. Il perd patience et prend un vol pour Moscou. Dans un passage souterrain, il est attaqué par trois adolescents. Pour des questions d'argent, naturellement. La pointe d'un couteau touche son ventre. Il se départ de son calme, mais accède aux désirs des adolescents. À quelques mètres de la scène du crime, sa femme roule le landau où dort leur fille. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent ; elle installe le landau à l'intérieur de l'ascenseur. Avant que les portes ne se referment, un homme fait son apparition. Il pousse le landau. Préoccupé par son propre confort, il traite la fille et sa mère sans ménagement. La mère lui signale qu'il s'agit de sa fille. « Vous l'avez réveillée », dit-elle. L'homme commence à l'accabler d'injures atroces. Du coup, elle se rend compte que sa nostalgie n'a pas de sens ; l'amour qu'elle porte à sa patrie est absurde. « Aux États-Unis, personne ne m'agonira d'injures », se dit-elle. Le lendemain, elle regagne son pays d'adoption, accompagnée par son mari. « Je n'ai pas de projets artistiques », dit-elle à un journaliste russe qui l'interroge dans son ranch. J'aimerais avoir trois filles et quatre garçons.

— N'avez-vous pas la nostalgie de la scène ? dit le journaliste.

— Non. Si mes enfants me demandent un jour de chanter pour eux, je le ferai avec plaisir.

— Et s'ils vous demandent de chanter pour le monde entier ?

— Je ne le ferai pas.

— Pourquoi ? Votre famille compte plus pour vous que la gloire ?

— Oui. Il n'y rien de plus important dans la vie que les enfants. »

« Son regard est emprunt de nostalgie », écrit le journaliste dans son carnet.

Je n'ai pas d'enfants ; je n'en aurai jamais. Ma vie ne ressemble pas à celle que je viens de décrire. Pourtant c'est une vie humaine où, pour être heureux, il ne suffit pas de manger deux boîtes de Sheba par jour. Les moines ne font-ils pas la même chose ? Ils mangent deux boîtes de Sheba par jour ; ils sont heureux. Certains d'entre eux ne mangent qu'une boîte de Sheba par jour. Ils sont heureux quand-même. Cette chanteuse voulait manger dix boîtes de Sheba par jour, vingt boîtes de Sheba par jour. Tout dépend de la quantité de Sheba qu'un humain veut manger. Quatre boîtes suffiraient-ils pour me rendre heureux ? Les Pères de l'Eglise dénoncent avec vigueur la poursuite du Sheba : « Malgré toute sa précarité, nous nous cramponnons à la prospérité ici-bas avec une telle frénésie, et nous nous laissons abuser par ces joies trompeuses au point de ne plus pouvoir rien imaginer de plus fort ni de plus grand que les biens temporels. » Dieu est plus grand que les biens d'ici-bas, mais nous n'arrivons pas à l'imaginer. Il vaut mieux ne pas

l'imaginer, d'ailleurs. Il vaut mieux dire « non » à toute image qui se rapporte à Dieu car rien ne se rapporte à Lui, excepté le tout. Les Anglo-saxons ne tolèrent pas ce genre de phrases ; c'est à cause de cela que j'ai écrit mon journal en français.

24

Si vous n'avez pas de voiture, personne ne vous la volera. Si vous n'avez pas d'enfants, personne ne vous sauvera, excepté Dieu à qui vous pourriez vous adresser par l'intermédiaire des moines. Pour cela il faut aller dans un monastère. La grande activité pastorale des monastères reste l'accueil des hôtes. « Bonjour, Monsieur. Comment allez-vous ?

- Je vais très mal, merci.
- Que puis-je faire pour vous ?
- Vous pouvez me guérir.
- De quelle maladie souffrez-vous ?
- D'une maladie spirituelle.
- Vous cramponnez-vous à la prospérité ici-bas ?
- C'est cela. Je me cramponne aux biens temporels, terrestres.
- Je vois.
- Je veux me cramponner aux biens éternels, célestes.
- Voulez-vous être mis en présence du Créateur de toutes choses ?
- Pardon ?
- Saint Benoît demande que l'on commence par prier ensemble.
- Je ne sais pas prier.
- Il ne faut rien entreprendre sans prier.
- Peut-on jouer la *Sonate en si mineur* de Liszt sans prier ?
- Non.
- Peut-on acheter une boîte de Sheba sans s'adresser au Seigneur ?
- Non.
- Je n'ai rien mangé aujourd'hui. Ma chatte est la reine de Sheba.
- C'est dans la prière que les fils d'un même père se reconnaissent frères. »

Je prie, je prie, je prie. Seigneur, Seigneur, Seigneur. Je ne fais rien d'autre. Il y a encore des travaux manuels et l'ouverture du cœur à mon père spirituel. Ma chatte n'est pas là. Plus de concours ; même pas un concours de beauté à la télévision. Centralisation économique, centralisation psychologique, centralisation spirituelle. Mais « la sagesse doit varier », disait Leibniz. Nous serions pauvres, si nous multiplions « uniquement la même chose ». Pauvres d'esprit, pauvres de corps. À quoi bon manger du foie gras tous les jours ? À quoi bon boire un Haut Brion tous les soirs ? On ne peut pas écouter du Mozart vingt-quatre heures sur vingt-quatre : il y a Bruckner dans les parages. Il ne faut pas limiter ses lectures à Leibniz ; il y a Spinoza sur la même étagère. À côté de créatures raisonnables, il y a les créatures non raisonnables : animaux, plantes, corps inanimés. Je dirais plutôt qu'il y a les créatures déraisonnables et les créatures non raisonnables. Non, c'est moi qui suis déraisonnable ; les autres sont raisonnables. « Allons, soyez

raisonnable, n'exigez pas l'impossible. » Moi, j'exige toujours l'impossible.

Dans un monastère, il n'y ni étendue ni même durée. Les Laudes, les Vêpres ; Primes, Tierce, Sexte, None. Courtes ou longues, les prières abolissent la durée. L'étendue est détruite par les murs. Quoique distinctes, les pensées des moines ne sont pas divines. La confusion qui règne dans mon esprit n'est pas étrangère au monde, même à celui où Leibniz et Héraclite ont vécu. La vie de ces deux philosophes ne me déplaît pas. Les bénédictins ne leur sont pas supérieurs. Est-ce une question de supériorité ? Est-ce une question d'infériorité ? La chose en question est la paix de l'âme ; et la paix du corps. De ce point de vue, les moines sont supérieurs à Leibniz.

J'ai l'intention d'aller à Iasnaïa Poliana. Il y a quelques jours, une pianiste turque m'a fait découvrir la maison où le corps et l'esprit de Dostoïevski avaient vu le jour. Tel père, tel fils. Rien d'étonnant que Raskolnikov ne soit pas arrivé à élargir le champ de ses visions qui butaient toujours sur la vieille femme, sa future victime. J'aurais dû dire : telle enfance, telle œuvre. L'enfance, l'âge d'or de chaque homme. Même les héros de Dickens (et de Dostoïevski) ont une enfance heureuse en comparaison de la vieillesse, de n'importe quelle vieillesse. Même une vieillesse heureuse est malheureuse, si l'on prend en considération l'importance de l'enfance, son intensité. Chaque minute compte, et pourtant on ne compte pas les minutes. L'enfance de Dostoïevski était heureuse, malgré l'espace étriqué où il jouait et lisait les œuvres pieuses : outre la Bible, il y avait beaucoup de livres centrés sur Dieu dans la bibliothèque de son père. Le plafond bas de sa chambre — si tant est qu'il eût une chambre à lui — contribuait à sa future vision du monde où un étudiant mijote un mauvais coup car ses pensées n'ont pas un espace vital à leur disposition. Elles ne réussissent pas à percer les murs pour atteindre la vie — la fameuse « vie vivante » — où les vieilles femmes peuvent dormir sur leurs deux oreilles ; où les haches peuvent dormir tranquilles, elles aussi, au lieu d'assassiner les vieilles femmes. Dostoïevski effectue une anti-sublimation : il convertit l'appartement de son père en *kamorka* de Raskolnikov.

Aujourd'hui, j'irai au musée de Tolstoï, sa « maison-musée », *dom-mouzeï* : un prélude à la fugue d'Iasnaïa Poliana. Dostoïevski réduit l'espace à la dimension d'un meurtre, d'une idée fixe. Cette idée peut embrasser d'un coup d'œil le monde entier, mais il s'agit toujours d'un coup d'œil, d'une idée. La plupart du temps, ses héros n'embrassent pas le monde ; ils le percent. De quel instrument se servent-ils pour percer le monde ? D'une idée fixe, d'un projet grandiose ou bien d'un revolver : un coup de revolver suffit parfois pour percer le monde. Un héros de Tolstoï embrasse le monde, tendrement, de tout son cœur ; un héros de Dostoïevski se jette aux pieds du monde, mais il ne l'embrasse pas.

25

Je suis dans le train qui emporte mon corps en direction d'Iasnaïa Poliana ; mon esprit ou ce que j'appelle « ma personnalité » y est déjà. Mon corps n'est pas celui de Tolstoï — loin s'en faut. Son corps est mort tandis que le mien continue à prospérer dans la vallée de la misère. Tolstoï mesurait un mètre quatre-vingt-trois ; moi, ou plutôt mon corps, ne mesure qu'un mètre soixante-dix-huit. Quelles que soient mes aspirations, je ne peux prétendre à l'enveloppe matérielle où se cachaient le cerveau et l'âme de Tolstoï. Son cerveau, en revanche, m'appartient en partie, et je revendique cette partie dès que je me penche sur ses œuvres, ses idées. Son cerveau tout entier m'appartient quand je partage ses idées et admire ses écrits. Il en

va de même pour son âme. Mon âme, où se trouve-t-elle au moment où mon esprit se livre à l'étourdissante extase ? Coïncide-t-elle avec l'âme de Tolstoï ? Est-ce une question de simple superposition ? Mon âme s'évanouit-elle au moment de l'extase ? Se fortifie-t-elle au contact vivifiant de son prédécesseur ? Je ne suis pas sûr que l'âme de Tolstoï précède la mienne dans le calendrier de la Création. Du point de vue chronologique, toutes les âmes sont égales : elles sont immortelles et aussi éternelles.

Dans un rêve récent, je dis à un inconnu : je suis Tolstoï. Mieux encore, j'écris son nom sur un bout de carton que mon admirateur japonais me tend dans ma loge. « Alors, vous êtes un grand écrivain ? me demande-t-il.

— Oui, je suis Tolstoï. J'ai écrit *Anna Karénine*, entre autres.

— J'aime beaucoup vos romans et vos contes, dit le Japonais.

— Moi, je préfère mes œuvres religieuses. »

Le Japonais s'étonne que je n'apprécie pas davantage mes écrits purement littéraires. Je lui dis que la littérature est impure, tout l'art est impur. « Je suis en train d'écrire un journal, lui dis-je.

— Ah bon ? Vous me mettez dans votre journal ?

— Je vous le promets. »

Combien de promesses n'ai-je pas tenues ces derniers temps ? Rien de plus facile que de faire des promesses ; il est un peu plus difficile de ne pas les tenir car les remords surviennent et tiennent en échec toute tentative d'apaisement intérieur. Quand je promets quelque chose, j'ai l'impression que ce n'est pas moi qui effectue cette manœuvre destinée à adoucir la vie de mon prochain ; un autre agit à ma place. « L'expression 'je promets' (ou plus exactement 'je te promets') a ce sens spécifique de la promesse, que n'a pas l'expression 'il promet', qui garde le sens d'un constatif, ou, si l'on préfère, d'une description », écrit Paul Ricœur. Je décris donc quelqu'un qui fait des promesses, sachant par avance qu'il ne les tiendra pas. Non, je ne suis pas cynique à ce point. Je ne sais pas avec certitude si je tiendrai mes promesses ou non. En réalité, je pense que je les tiendrai coûte que coûte. Mais presque simultanément je me lance à la recherche d'une échappatoire qui m'offrira une occasion en or de me défaire de tout ce que j'ai promis. Tout cela m'ôte une partie du bonheur que j'éprouve lorsque personne ne m'arrache une quelconque promesse. Il faut être seul : les gens — les femmes surtout — ont une propension innée à vous arracher des promesses.

Dans mes rêves, au contraire, je ne fais pas de promesses à la légère, comme si j'avais peur de la vengeance qu'une créature onirique est capable d'exercer sur le dormeur. La promesse que j'ai faite à mon admirateur japonais n'appartient pas à la catégorie des promesses en l'air que je prodigue en d'autres circonstances — dans la vie réelle. Pour une fois, j'ai tenu ma promesse. Elle n'était pas seule dans la catégorie des promesses tenues : je n'ai pas non plus manqué à la promesse que je m'étais faite il y a des années, à la fin du vingtième siècle. Le train me portait vers l'accomplissement d'un vœu quasi monastique — Iasnaïa Poliana. « Que ce nom est cher aux Russes et qu'il est familier aux gens du monde entier ! » Une phrase digne de la presse people. « Nombre de ses œuvres immortelles ont été composées et écrites à Iasnaïa Poliana. » Une phrase digne d'un guide touristique ; c'est moins intéressant. Comment un magazine people aurait décrit le grand départ de Tolstoï, sa fuite d'Iasnaïa Poliana ?

« Le grand écrivain russe était atteint d'une maladie incurable. Cette maladie altérait son quotidien à chaque instant, mais personne n'en savait rien. Même ses proches n'étaient pas au courant. Il n'avait pas

envie de se faire plaindre, et pour ne pas vendre la mèche par un geste ou un mot, il était toujours sur ses gardes. Mieux encore, il minimisait l'impact de cette maladie sur sa vie au cours de ses monologues intérieurs. Dans la nuit du 28 octobre 1910, il sentit l'approche de la mort qu'il se sentait incapable de cacher à quiconque. Même ceux qui ne le connaissaient pas du tout allaient connaître la vérité en voyant son cadavre. Il décida donc de partir pour épargner à sa famille le spectacle de son agonie, la tragédie de son trépas. Tolstoï n'était pas homme à pleurer sur son sort. » Et patati ! et patata ! Il est plus facile d'écrire *Anna Karénine* que d'imiter le style people.

26

C'est sa tombe qui m'a frappé le plus. Pas son bureau, pas sa bibliothèque : la mienne n'est pas moins grande. Quant à son bureau, le mien est plus ancien ; il date du XVI^e siècle. Ni sa bibliothèque ni son bureau n'ont tenu leur promesse. Même « la chambre sous les voûtes » n'a pas produit une forte impression sur moi. Seule sa tombe est à la mesure de sa grandeur. On dirait que c'est une tombe abandonnée, une fosse commune. L'herbe qui y pousse est en forme de cercueil ; c'est ainsi que l'on reconnaît sa tombe. Cela pourrait être la tombe de quelqu'un d'autre — celle d'un soldat inconnu, par exemple. En un sens, Tolstoï était un soldat ; un soldat du Christ, un soldat de la liberté. Mais c'était un soldat mondialement connu.

Était-il un soldat du Christ ? Pourquoi n'y a-t-il pas de croix sur sa tombe ? Pourquoi n'y a-t-il rien sur sa tombe ? Pas de pierre tombale, pas d'inscription. Une tombe anonyme, bien que tous les chemins y mènent. Partout dans le parc on voit des panneaux « La tombe de Tolstoï », comme si l'on risquait de ne pas s'y rendre. On suit les flèches et l'on tombe sur l'ultime panneau : « zone de silence ». Pourquoi ne peut-on pas parler dans cet espace ? On parle dans sa maison, on bavarde près de son bureau. Pourquoi ne peut-on pas parler dans le parc, le long d'un chemin qui mène à la tombe de Tolstoï ? Ce chemin ne mène nulle part ; il n'y a pas de tombe proprement dite. Il y a un cercueil fleuri. Non, il n'est pas recouvert de fleurs. Pas de couronnes, pas d'inscriptions. Zone de silence, la seule indication. Et la terre en forme de cercueil, l'herbe en forme de cercueil. Ma description me rappelle un écrivain que je n'aime pas, une femme-écrivain. Comment Tolstoï aurait-il décrit sa propre tombe ?

Presque rien ne protège cette tombe contre les hooligans et les profanateurs de tous bords. Comme si c'était un arbre sur lequel, à l'aide d'un canif, on peut écrire une obscénité. Après tout, il préférait les arbres aux hommes, à en juger d'après son récit *Les trois morts*. Quelle belle mort, quelle belle tombe !

Les cendres d'Yves Saint-Laurent ont été disséminées la semaine dernière par ses proches dans les jardins botaniques de Majorelle, à Marrakech. Est-ce une belle tombe ?

Que fera-t-on de mon cadavre ? Dommage que je ne sois pas un arbre.

27

« Pour Dieu, je suis l'autre. En moi Il trouve ce qui sera à tout jamais identique à Lui [...] On connaît Dieu en soi-même, nulle part ailleurs. » J'aurais pu écrire *Anna Karénine*, mais ces paroles me sont étrangères. Je trouve Dieu dans la cantate de Bach que je suis en train d'écouter ; je ne Le trouve pas en moi. Je ne trouve rien en moi excepté les désirs ridicules auxquels je prête attention pour la bonne raison que je n'arrive pas à m'en débarrasser. Si je leur donnais libre cours, je passerais d'une boîte de nuit à une autre

jusqu'à cinq heures du matin. Pour tenir, il faut du carburant : alcool et drogue. À un moment donné, j'aurais le choix : faire semblant d'exister à travers l'alcool ou me cacher, comme les animaux qui souffrent. Pas mal, mon style people !

Dostoïevski écrit soit dans un monde bidimensionnel, soit dans la quatrième dimension. Tolstoï ne quitte jamais les trois dimensions où nous vivons la plupart du temps. Mais il les étend indéfiniment dans le sens horizontal, dans le sens vertical. Il réduit le monde à une dimension lorsqu'il s'attaque à la religion, à la morale. Il dit que le monde ne correspond pas à l'image qui se forme dans notre esprit. Seule notre âme est accessible à nos sens, à notre cerveau. Et l'âme n'est qu'un point dénué de largeur, de hauteur. Ce point n'a ni longueur ni volume. C'est ainsi qu'un homme imbibé d'alcool peut guérir — en se concentrant sur un point. Peu importe où ce point est situé : à l'intérieur, à l'extérieur. Il tiendra en échec les désirs grâce à son manque d'étendue. Toutes les sensations participent de l'étendue ; aucune ne pousse ses racines dans un point sans étendue. Il en va de même pour les désirs car il n'y a pas de désirs sans sensations. Si vous ne sentez rien, vous ne désirez rien non plus. Vous ne sentez pas le bouquet d'un vin. À quoi bon le boire ? L'ivresse provoquée par la prise de cocaïne ne vous dit rien ; vous renoncez donc à la cocaïne. Vous ne sentez pas la beauté du monde ; vous ne rêvez donc plus de l'immortalité. Libéré de toutes vos addictions, vous êtes aujourd'hui un homme nouveau. Force et santé. Vous ne repartirez jamais dans l'engrenage.

Où peut-on trouver un point, le point ? Partout et nulle part. Occupons-nous de notre santé : rien d'autre ne nous intéresse. Que le reste aille au diable !

À Moscou, une Tsigane m'a dit que je vivrais jusqu'à quatre-vingt-treize ans. Les Tsiganes se trompent rarement ; mais elles sous-estiment le progrès pharmaceutique.

28

Parfois, j'ai envie de tout casser. Non, concentrons-nous sur un point, une vitrine. J'arrache un pavé et je casse cette vitrine en mille morceaux. On m'embarque. Peu importe. Au commissariat j'insulte copieusement le personnel et simule une crise cardiaque. À la sortie, un journaliste me guette. « Plus que cet acte irréfléchi et déraisonnable, tout à fait exceptionnel, écrit-il, on retiendra d'abord ce visage en pleurs d'un homme qui n'a sans doute pas livré tous ses secrets. » C'est vrai : je n'ai pas livré tous mes secrets. Mais ce journal n'est pas encore terminé ; encore une centaine de pages. J'aurai assez d'espace pour me confesser.

« Le seul salut, écrit Tolstoï, c'est de porter hors de soi son *moi*, d'aimer un autre. Alors, au lieu d'une, il y a deux mises, davantage de chances. » Il se peut que je porte mon « moi » vers la violoncelliste lorsque je l'observe. Je l'observe, sans plus : il n'y a pas d'amour dans mon regard, dans ce mouvement vers elle qui lui offre une miette de mon « moi ». Je me concentre sur un des éléments de sa personnalité — sa jalousie. Le point où sa jalousie réside n'empiète pas sur son corps qui donnerait naissance à plusieurs désirs, si j'en tenais compte. Donc, je me débarrasse de son corps pour m'adonner sans encombre à la béatitude esquissée dans le texte de Tolstoï. Comme je l'ai dit plus haut, à Moscou je logeais cette fois-ci à l'hôtel Courtyard Marriott où une autre femme m'a rendu visite. Pas la peine de la décrire : elle n'apparaîtra plus dans ce journal. Je ne décris même pas les femmes qui surgissent dans mes œuvres avec une obstination perverse.

Vers minuit, cette autre femme — une cantatrice de renom — enfle un peignoir avant de me rejoindre au lit. Elle y laisse un vestige de son rouge à lèvres. Le jour suivant, la violoncelliste découvre ce vestige et

me fustige farouchement. Je lui dis qu'il s'agit de ma pâte dentifrice. « Tu mens, me répond-elle. J'ai déjà mis ta pâte dentifrice sur ce peignoir.

— C'est un peignoir.

— Ce n'est pas la même couleur, Monsieur le Professeur. »

Amusant, charmant. Une sorte de prière. Un point, une toute petite tache. Je serais tachiste, si je me concentrais sur les détails de ce genre. Le monde n'est qu'une collection de taches. Choisissez-en une et méditez sur elle.

29

Dieu n'est-Il pas un point, un centre qui est partout ? Je serais centriste, si je méditais sur ce point. En tout cas, Il est plus important que le vestige d'un rouge à lèvres. Je n'en suis pas sûr. Dieu est peut-être cette tache sur le peignoir accroché dans la baignoire.

« Si nous cherchons Dieu, nous trouvons la félicité, si nous cherchons la vraie félicité, nous trouvons Dieu. » Je cherche la vraie félicité ; je ne la trouve pas. Même une fausse félicité m'est inaccessible. Supposons que je trouve une fausse félicité. Serait-elle identique à Dieu ? Pas du tout. À un faux dieu peut-être ; à un dieu païen. Faut-il chercher une quelconque félicité ? *It will come about in due course* ; dans une langue étrangère, dans un monde parallèle. En temps voulu. Soyons patients ; soyons concentrés. Un point, une tache. Une baignoire, un peignoir, une autre femme. Ou un restaurant, un plat. « Salade de truffes blanches d'été. Salpicon de homard enrobé de corail ; gelée de fenouil au citron, un trait d'huile d'olive douce *Manni*. » Ou un autre plat : « Toast de thon blanc germond ; salicornes ou chrysanthème, pointe de vinaigre blanc balsamique. Crème prise de maïs, pop corn au paprika. Rouelles croustillantes d'oignons doux des Cévennes, confiture de tomate au romarin. » Pierre Gagnaire. Que ferais-je sans lui, à Paris ?

Je voulais citer Origène ; je ne retrouve pas le bouquin où je suis tombé sur son texte, un extrait de son sermon. Il parle de l'inexistence. Cette vie n'existe pas malgré notre existence. Nous existons bel et bien parce que nous écrivons quelque chose. Mais la vie n'existe pas. Il y a une autre vie qui existe. Pourquoi existe-t-elle ? Parce qu'elle écrit quelque chose. L'histoire du Paradis ou l'absence de cette histoire : il n'y a pas d'histoire dans l'éternité. Dans notre monde non plus il n'y a pas d'histoire, et cet état de choses qui m'agace — notre civilisation — frise l'éternité. C'est un paradis pour certains. Pas pour moi, pas pour moi. Un purgatoire. C'est de cela que parle Origène. Une période de transition. Nous espérons le pardon, le Paradis. Nous espérons quelque chose.

30

Je n'espère rien. On associe les enfants au Paradis. S'ils meurent jeunes, ils y vont directement, sans transition, sans séjourner au purgatoire. À condition qu'ils soient baptisés. Même aujourd'hui, ce mythe tient le haut du pavé ; et pourtant nous savons que les enfants peuvent être méchants. Ils sont même capables de tuer leurs parents — à l'âge de dix ans, à l'âge de neuf ans. Alors, on se rabat sur les enfants malades. Je m'engage sur un terrain dangereux, et j'en suis conscient. Moi-même, j'étais un enfant ; je sais de quoi je parle. Un enfant méchant, terrible. Saint Augustin m'avait précédé dans cette voie. Je ne sais pas si j'étais malade ou non. Cet enfant est malade ; il inspire de la compassion. Est-il un symbole de sagesse pour

autant ?

J'ai connu une femme à Saint-Pétersbourg. Elle s'occupe d'enfants saints d'esprit et de corps. C'est son seul enfant malade. (Lui aussi, il est peut-être saint de corps ; et d'esprit.) Il ne parle pas, mais il sent tout ce que je n'arrive pas à ressentir. J'imagine que j'étais un enfant en pleine santé car je n'écoute pas la musique comme il le fait. Dans la lettre que j'ai reçue, cette jeune femme parle de la sensibilité de son patient. Indirectement, elle parle aussi de sa sensibilité, à elle. De nouveau, il faut que je commence par le commencement. Seule la vie de tous les jours commence ses histoires par le début. Dans un monastère, loin de la vie de tous les jours (ou de la vie quotidienne), on commence par la fin. Même les histoires commencent par la fin, par la morale. La fin est le Paradis, j'imagine ; la fin des fins.

Le début, c'est quoi ? en l'occurrence ? Un récital raccourci que j'ai donné dans une résidence qui avait appartenu au Grand Duc Vladimir, ou Constantin, ou Nicolas, ou Alexandre. Elle était dans l'assistance. Je ne suis pas tombé amoureux d'elle, contrairement à mes habitudes : j'affectionne les coups de foudre. Cette fois, cela n'a pas marché. Et quand cela ne marche pas du premier coup — de la première seconde — cela ne marche jamais. Pas avec la femme en question, en tous cas. Je la rencontre deux mois après en compagnie d'une autre femme qui ne sera jamais ma douce amante : elle est mariée avec un ami. C'est assommant tout ça. Les histoires d'amour sont assommantes, à moins que vous n'y participiez directement. Et je n'ai pas envie de participer à cette histoire d'amour qui n'en est pas une, de surcroît. Oublions-là et passons à l'enfant. Dans la lettre que cette femme m'a envoyée un enfant malade se mue en enfant prodige. Selon elle, il comprend la musique mieux que nous tous parce qu'il ne pense pas. Il n'y a pas de pensées dans sa tête, et les pensées — même celles qui s'orientent vers la musique — obscurcissent son côté lumineux. « Et la musique est lumineuse », écrit-elle. En d'autres termes, les pensées s'interposent entre nous et notre corps. Il n'y a rien que des sensations à l'intérieur de cet enfant, et ces sensations interceptent la musique, comme si elle était une lettre d'amour ; ou un message, pour parler philosophiquement. « Vous pensez en présence de la musique, j'en suis certaine », ajoute-t-elle. On me demande souvent à quoi je pense quand je joue du piano. « À rien. Je n'ai ni la force ni le temps de penser. »

Laure Manaudou — la meilleure nageuse de l'histoire du sport français — s'est mise à perdre à cause de ses pensées : elle voulait comprendre pourquoi elle nageait. Au lieu d'appliquer les consignes de son entraîneur sans réfléchir, sans les mettre en doute, elle s'adonnait à la méditation — en compagnie de ses nombreux copains. Résultat : pas de médailles. Vaut-il mieux méditer ou gagner les Jeux Olympiques ? Vaut-il mieux être un robot en or ou une femme simple, amoureuse ?

Au moins, ces sportifs ne sont pas le fruit d'une quelconque imagination. Ils gagnent bel et bien ; ou ils perdent. Ce n'est pas un sponsor qui les met sur le piédestal. Ce n'est pas leur corps profané qui est la cause de leur notoriété mondiale. Il n'en va pas de même pour les artistes de tous bords.

32

Soljenitsyne est mort. « Ses livres ont ébranlé les fondements du communisme et mis l'Occident face à ses contradictions. » Ni l'un ni l'autre. Les fondements du communisme sont victimes d'une pénurie globale, d'une crise économique sans précédent. L'Union Soviétique aurait continué à soutenir financièrement les partis frères dans le monde entier, si elle avait été en mesure de le faire. C'est toujours une question d'argent.

Et l'Occident n'a pas prêté une oreille attentive à ce que Soljenitsyne disait à Harvard et ailleurs pour la même raison, pour le même argent. L'argent est toujours le même. À l'époque soviétique, je pensais que le rouble ne valait rien et que le dollar était tout puissant. Mais l'immobilier à Moscou est hors de prix aujourd'hui. Et ce sont des roubles anciens pour la plupart. L'argent — quel que soit sa valeur intrinsèque — joue gagnant.

« Un bazar commercial », disait-il à propos de l'Occident. « L'irréparable dilapidation des valeurs spirituelles », « la décadence de la culture ». C'est ainsi que ce russe tonnait contre son temps. Jean d'Ormesson prétend qu'un Russe traditionnel ne peut pas faire autrement. Je le fais aussi, donc je suis un Russe traditionnel avec une barbe et un regard perçant. Il crevait l'écran, dit-on. Tant de gens crèvent l'écran. Ils ne sont pas des Russes traditionnels pour autant. Ce ne sont pas des génies non plus. Ils crèvent l'écran, c'est tout. Ils ont une présence. Mais que disent-ils ? que font-ils ? Rien qui vaille — d'après le Russe traditionnel que je suis probablement. Ils ont de l'absence.

« La Russie, c'est moi », disait-il. Donc, je ne suis pas russe pour la bonne raison que je ne suis pas Alexandre Soljenitsyne. Mon ordinateur connaît son nom. Les jeunes russes aussi ; mais ils ne le lisent pas. À quoi bon connaître un nom si on ne sait pas ce qui se cache derrière lui, en lui ? Les jeunes ont oublié le goulag ; moi, je ne l'ai pas oublié. Je me rappelle le jour où je rentrais de Bruxelles. D'habitude, les musiciens soviétiques n'étaient pas fouillés à la frontière. Cette fois-là, en arrivant, j'ai vu un nombre impressionnant de valises ouvertes. Le linge sale s'empilait sur les comptoirs des douaniers — comme si on s'appêtait à laver le linge sale en public. C'est ce que l'on faisait d'ailleurs. Il y avait des étrangers parmi les gens qui faisaient la queue ; ils observaient les agissements des douaniers avec consternation. Il y avait des livres parmi les piles de linge sale. Les douaniers lisaient ces livres. Ils ne se contentaient pas de les feuilleter. Ils pensaient que le texte de *L'Archipel du Goulag* était imprimé entre les lignes. Ce livre historique venait de sortir en russe à Paris. « Je ne connais pas le russe », ai-je dit à un douanier en russe, sans accent. Il aurait pu m'arrêter pour cette insulte, mais il avait d'autres chats à fouetter. À son tour, mon linge sale s'étalait sur un comptoir. Du coup, je me suis souvenu d'une nuit particulièrement chaude et d'une culotte que j'avais gardée en souvenir. Le douanier a rendu hommage à cette culotte étrangère en la tripotant à n'en plus finir. Je me suis dit qu'il fallait la cacher avant que ma petite amie russe ne la découvre.

Le deuxième épisode lié à *L'Archipel du Goulag* se déroule à Anvers où je donne un récital. Les agents de K.G.B. sont partout. Pendant l'entracte, un homme pénètre dans ma loge et sans me saluer, sans me serrer la main, dépose un paquet sur une table. « C'est la Bible moderne », dit-il. Je comprends de quoi il s'agit, mais je ne le remercie pas : il se peut qu'il soit un agent de K.G.B., lui aussi. « Ne la montrez à personne. Cachez-la. » J'ai peut-être déjà raconté cette histoire — dans un autre ouvrage, dans une autre région. Que cette répétition infidèle soit un hommage au grand homme. J'ai rendu le livre aux communistes belges chez qui je logeais pendant ma tournée.

Ce livre n'a pas changé ma vie qui déjà tournait le dos à l'Union Soviétique, au communisme en général. J'étais bouleversé mais pas étonné. En souvenir de toutes ces émotions, j'ai composé un poème en anglais. Voici son résumé français (un hommage sérieux mérite au moins deux langues) :

J'ai donné ce concert à Salzburg

*en ta mémoire, sans le savoir : tu es mort
la veille et je ne lis pas de journaux
le jour du concert. Donc,
j'ai joué une sonate de Schubert — DV 959 —,
son deuxième mouvement, pour toi.
Un requiem. Je le jouerai encore ; une prière
consciente, cette fois. Les prières inconscientes
sont plus fortes.*

Cela ne veut pas dire que je t'aime. Je te rends hommage, c'est différent. On peut rendre hommage à son ennemi, à condition que cet ennemi soit digne d'un hommage.

Même *Paris Match* te rend hommage ; six pages pleines de photos. Sur la couverture, une autre photo : une femme qui m'a paru éblouissante au premier abord. « L'été du bonheur pour Ch. Au bal de la Croix-Rouge, le prince A. la met au premier plan. Mais pourquoi ne l'épouse-t-il pas ? » Bonne question, comme disent les Français, les Anglais et les Russes. Il va de soi que les mariages princiers ne sont plus à l'ordre du jour ; les mariages morganatiques fleurissent, en revanche. Pourtant, un monarque pourrait vouloir renouer avec le passé glorieux où une hiérarchie incontestable organisait la vie de la société. Une lubie, sans doute. Mais toutes les lubies sont permises. Pourquoi pas ? Pour ces journalistes la question se pose malgré tout. Et aucune de réponses ne voit le problème sous l'angle princier ou morganatique. (Ou monarchique.) La réponse se trouve peut-être dans l'agenda politique du prince, dit-on.

33

J'ai mal au bas de l'estomac. Ce n'est peut-être plus l'estomac proprement dit. Une appendicite ? Dans ma jeunesse, je voulais que l'on m'enlève l'appendice parce qu'une douleur me hantait, me persécutait — au même endroit. Ou à un autre endroit ? Comment se souvenir d'une douleur que l'on a eue il y a trente ans ? Comment localiser un tel souvenir ? Je pensais que j'avais l'appendicite ; c'est le seul indice dont je dispose. À présent, je pense aussi que j'ai l'appendicite. Mais je suis différent ; j'ai beaucoup lu entre-temps. Les lectures n'influent pas sur les douleurs. Si. *La Mort d'Ivan Ilitch* diagnostique un cancer. Je ne suis pas tombé d'une échelle. Je descends, certes ; mais je ne tombe pas. Comment savoir si je tombe ou non ? D'accord, je tombe métaphoriquement, pas littéralement. Pourtant les métaphores appartiennent au domaine littéraire. Une nuit, je suis tombé du lit. Cela suffit-il pour avoir un quelconque cancer ? Je ne me rappelle pas comment je suis tombé : je dormais à ce moment-là. Je ne me rappelle pas le processus, la manière dont je suis tombé du lit. J'ai pu me déchirer quelque chose à l'intérieur — les entrailles, par exemple. Ou bien un rein s'est envolé ; ou le foie. Cet organe vole à présent à l'intérieur de mon corps. Il vaut mieux que je vole, moi ; tout mon corps. Ou mon âme, à la rigueur.

Mes os étaient différents ; mes vieux os sentent les douleurs différemment. Ou mes muscles, mes vieux nerfs. Même si c'était la même douleur, je la ressentirais autrement, aujourd'hui. Et cela ne change rien au fait qu'à l'époque je connaissais déjà *La Mort d'Ivan Ilitch* — à l'époque de la première douleur. Ou plus exactement, à l'époque de l'apparition de la première douleur. La première douleur de ce genre.

Domage que je ne sache pas à quel genre appartient cette douleur. Est-ce une douleur musculaire ? Alors, il n'y a rien à craindre, les muscles étant ce qu'ils sont. Lorsque je tâte la douleur, j'ai l'impression qu'elle n'est pas très profonde. C'est comme si je pouvais la prendre dans la main. Je n'aimerais pas la tenir dans la main. Si j'avais l'occasion de l'agripper, de l'attraper, je la jetterais tout de suite dans le vide-ordures. Les douleurs ne sont pas censées attirer une armée de cafards qui aiment voyager d'un vide-ordure à un autre. Et les organes cancéreux ? Les cafards mangent-ils des produits cancérogènes ?

Quand je tâte ma douleur, j'ai l'impression qu'elle est superficielle. (Pourvu que mes douleurs soient superficielles !) Pourquoi persiste-t-elle, alors ? Tout ce qui est superficiel ne dure pas. C'est le contraire : tout ce qui est superficiel persiste et signe. C'est le reste qui ne dure pas : les profondeurs, les abîmes. Quoi qu'il en soit, ma douleur n'est pas profonde ; à ce qu'il me semble. Et celle d'Ivan Ilitch était si profonde, si enfoncée dans son corps, qu'il en est mort. Il n'est pas arrivé à la retirer de son corps, malgré tous ses efforts. Donc, elle peut rester où elle est, ma douleur : ce n'est pas la peine de la retirer, de la jeter dans le vide-ordures ou même dans une poubelle. Il ne faut pas qu'elle me dérange trop souvent — c'est tout ce que je lui demande. De temps à autre, une fois par jour. Je la ressens quand je me penche ; ou au cours d'une promenade. Quand je reste immobile, je la ressens aussi. Parfois. Et alors elle se répand partout, en se faufilant entre le cœur et les poumons, en se glissant le long des intestins. Je me sens rassuré : ce doit être de l'aérophagie. Il ne s'agit pas de métastases, pas encore. C'est trop tôt pour les métastases. D'habitude, elles font leur apparition un an après, deux ans après. Après quoi ? Après tout, j'ai eu cette douleur dans ma jeunesse. Les métastases ont eu suffisamment de temps pour conquérir tout mon corps et même les corps de mes nombreux voisins.

En lisant ce texte, un médecin aurait déjà compris de quelle maladie je souffre. Heureusement que personne ne lira mon journal. La notoriété n'est pas toujours désirable. Mais il aurait pu me guérir, ce médecin virtuel. Il m'aurait trouvé grâce à mon éditeur ; il m'aurait écrit. Je serais déjà guéri. Non, pas encore, pas encore. Il faut d'abord finir cette partie du journal et ensuite trouver un éditeur. Si j'en avais un, je pourrais voir mon journal chez les libraires d'ici sept ou huit mois. (Mon médecin virtuel aussi.) Je peux tenir jusqu'à l'été prochain — j'en suis certain.

33

Soljenitsyne a été guéri. Je ne sais pas si on l'a charcuté ou non, mais sa peau était jeune à l'époque où il souffrait d'un cancer. Son cœur était jeune, lui aussi. Les Russes disent à propos d'un homme qui n'a pas d'âge : « Il a un cœur jeune. » De ce point de vue, Soljenitsyne avait le cœur jeune même au seuil de la mort, malgré le fait qu'il est mort d'une crise cardiaque. Alors, peu importe si on a le cœur jeune ou vieux. C'est l'âge d'autres organes qui compte : les poumons, la rate, la prostate... Même une femme bouillonnante d'énergie n'a pas la rate jeune, si elle a quatre-vingts ans. On a beau courir à droite et à gauche et passer pour un champion d'aérobic ; la rate ne rajeunit pas. Seul le cœur peut rajeunir — quand on s'amourache de quelqu'un.

Nikita Struve parle de la luminosité qui émanait de Soljenitsyne au seuil de la mort. C'était un saint peut-être. Ma vieille peau n'émet aucun rayon. Elle pourrait émettre des rayons X, vu le nombre de check-up auxquels on m'a soumis dans cet hôpital soviétique. On aurait mieux fait de me guérir de ma douleur. La

luminosité de mon corps, je peux m'en passer. Chaque âme est lumineuse, j'imagine ; même celle des méchants. Origène le pensait. En tous cas, je pense qu'il le pensait.

« Soljenitsyne pense être en possession de la Vérité et voit la faute où qu'il regarde. Il se prend pour un messenger de Dieu », disaient les Américains. Il se prenait pour un saint, peut-être. Croyait-il qu'on allait le canoniser ? Moi aussi, je vois la faute où que je regarde, mais je sais que l'on ne me canonisera jamais. Cela ne me fait ni chaud ni froid. Je suis déjà au purgatoire ; et je serai au purgatoire après la mort, ne serait-ce que pour y rencontrer Dante.

Y-t-il l'enfer sur terre ? Hitler, les camps de la mort. Les derniers cercles de l'enfer. Et le Goulag ? Comment juger ces horreurs de l'extérieur ?

34

Soljenitsyne avait été guéri d'un cancer dans un hôpital minable, loin de Moscou. Moi, je suis en Occident. Je peux aller où je veux : en Israël, aux Etats-Unis, en Suisse. Je peux rester en France et me faire soigner à l'Hôpital américain. J'écoute ma douleur : je suis un musicien, après tout. J'écoute la musique de ma douleur. Ce n'est pas une note, loin de là. Une sonate pour piano. Elle se déplace ; elle joue sur mes organes internes. Elle joue comme un pianiste : je reconnais ma collègue. Elle a un grand clavier à sa disposition. Tantôt, elle fait des gammes ; tantôt elle joue une de dernières sonates de Beethoven. À la fin de sa vie, il aimait écarter les mains des pianistes ; une main jouait tout en haut, l'autre tout en bas. Je ne sens rien au milieu de mon corps, comme si la partie centrale était déjà morte. Par contre, à droite et à gauche la douleur se déchaîne. Rencontre-t-elle une quelconque résistance ? Tu me fais mal. Je ne résiste plus. Laisse-moi tranquille. Que veux-tu prouver ? Mon armée est en déroute. Je ne résiste plus. J'abandonne la partie gauche et la partie droite de mon corps. Seule la partie centrale me reste fidèle parce qu'elle est déjà morte. Les morts sont plus fidèles que les vivants.

Je n'irai pas très loin avec ce genre de maximes. J'en ai assez de mon requiem. Parlons plutôt du *Requiem* de Mozart ou de Mozart tout court.

Durant mon séjour à Salzburg, j'ai visité la maison de Mozart — pour la première et la dernière fois. Je n'espérais pas voir son berceau, ses livres. Atmosphère, atmosphère. À présent, je comprends ceux — la violoncelliste, en particulier — qui s'imprègnent de tout ce qui entoure le spectre de leur idole. La violoncelliste qui était venue à Salzburg de sa propre initiative, regardait par ces fenêtres, en s'exclamant : « Il a vu ces maisons, ces rues. » Moi aussi, je regardais par ses fenêtres. Je scrutais les rues avoisinantes, en essayant de faire abstraction des passants, de leurs cris. Entendait-il les mêmes cris ? Non, la musique des rues était différente à son époque. L'intérieur de sa maison était différent. Il ne tuait pas les oiseaux bleus qui survolent la chambre où il a vu le jour. À quoi riment ces oiseaux ? me demandais-je. La réponse était accrochée à un mur. (Cette fois, il y avait une réponse.) « La musique de Mozart s'est envolée de cette chambre pour visiter les quatre coins du globe, disait le texte. De plus, elle donne des ailes à ceux qui écoutent sa musique. » Combien d'euros l'auteur de cette installation enfantine a-t-il reçus ? Est-ce enfantin parce que Mozart était espiègle, farceur ? Tout le monde croit qu'il ressemblait à ce saltimbanque qui tient son rôle dans le film *Amadeus*. Mozart était rigoureux — tout le monde oublie cette nuance. Il était capricieux sans doute, à en juger par ses lettres. (Oublions le film.) Mais si vous n'êtes pas rigoureux, vous

ne pouvez écrire *Jupiter* ou le *Requiem*. Pour écrire ces œuvres, vous devez être Jupiter vous-même ; et vous devez être mélancolique. À côté de vos crises de mauvaise humeur, il doit y avoir des humeurs suicidaires.

Dans une autre pièce, tout est tête en bas : objets, gravures. On nous explique que Mozart voyait le monde à l'envers. Mettait-il sa culotte à l'envers, lui aussi ?

35

« Hommage à un géant de l'histoire. » « Ses livres ont ébranlé les fondements du communisme et mis l'Occident face à ses contradictions. » Je préfère les livres qui ébranlent les fondements du cerveau : c'est plus difficile. Il n'est pas facile d'être un géant de l'histoire, mais le travail effectué sur le cerveau humain me paraît plus durable, plus important. Tôt ou tard, les régimes totalitaires tombent car n'importe qui peut comprendre et même répertorier leurs défauts, voire leurs crimes. Si l'on vient chercher votre voisin au milieu de la nuit, vous vous dites que ce sera votre tour demain ou après-demain. Et vous ne voulez pas aller en prison, sans parler des camps de concentration. Vous n'avez rien fait. Vous n'êtes pas un criminel. Votre voisin l'est peut-être, mais vous ne l'êtes pas : vous le savez pertinemment. Et même si vous aviez un crime sur la conscience, vous ne voudriez pas que quelqu'un d'autre en sache quelque chose — surtout pas la police d'Etat. La conscience n'est pas un camp de concentration ; on peut l'endormir, on peut la tuer. On ne peut pas tuer un camp de concentration ; c'est lui qui vous tue.

Il faut beaucoup de courage pour répertorier les crimes dont vous êtes témoin direct ou indirect — par écrit, à l'intérieur du pays où ces crimes sont perpétrés. On n'a pas besoin d'être un grand écrivain pour s'acquitter de cette tâche. Il faut être véhément, c'est tout : impétueux, fougueux, déchaîné, violent. Il faut être brûlant, enflammé, embrasé, flamboyant. Il faut être agressif, combatif, offensif, provocateur, querelleur, batailleur, tapageur. Soljenitsyne portait une vingtaine de synonymes dans son âme. Pourtant, en dehors de ces synonymes, son vocabulaire était plutôt restreint.

A-t-il ébranlé les fondements de notre cerveau ? *L'Homme qui a changé ma vie*, par André Glucksmann. Le philosophe salue celui qui « a transformé la face du monde pour avoir couronné à nouveau la liberté, enjeu numéro un de la condition humaine ». Je ne pense pas que la liberté soit un enjeu numéro un — pas ce genre de liberté, en tous cas. Même un homme sans talent peut s'en occuper. N'importe qui peut lire une liste de prisonniers à la télévision, tout en scandant : « Il faut les libérer, il faut les libérer. » Pour cela nous n'avons besoin ni de Soljenitsyne ni de Michel Foucault. Mais que faire de cette liberté ? Que font les gens dans les pays soi-disant libres ? Comment fonctionne leur cerveau ? C'est de son fonctionnement qu'il faut s'occuper avant tout et de toute urgence. La liberté de l'esprit, c'est ce qui compte. Et l'esprit d'un homme peut être plus libre — plus spacieux — dans un pays totalitaire que celui de son confrère qui profite des bienfaits de la démocratie. Dans son discours de Harvard, Soljenitsyne mettait en parallèle l'affaiblissement des caractères en Occident et leur affermissement à l'Est, où « complexe, mortelle, une vie écrasante a forgé des caractères plus forts, plus profonds et plus intéressants que la vie occidentale au bien-être réglementé. » « Plus intéressants » — c'est cela qui m'intéresse au premier chef. Les gens dont la vie est presque toujours en danger sont plus forts et plus profonds car la présence de la mort crée une perspective sans laquelle, la plupart du temps, la vie se limite à un compte en banque. Sont-ils plus intéressants pour autant, ces gens forts et profonds ? Sans doute. Ils se voient dans l'obligation de conquérir leur liberté

qu'aucun régime, si démocratique soit-il, n'offre automatiquement.

Je radote. « Il a tout au plus quarante ans; c'est s'y prendre un peu tôt pour baisser et radoter » (Sainte-Beuve). J'ai soixante ans. C'est le moment d'amorcer la descente. L'espace de la liberté. Plus d'espace mental vous avez à votre disposition, plus libre vous êtes. Il ne suffit pas de pouvoir voyager dans le monde entier ; il faut voyager à l'intérieur de soi-même. Je n'ai jamais défini la liberté en ces termes. Je suis plus libre à présent qu'il y a quelques instants.

« Soljenitsyne fit tomber les murs dans les têtes », poursuit Glucksmann. Quels murs ? les murs de Berlin ? Et les murs qui séparent un phénomène d'un autre, une feuille d'une autre ? Il est plus difficile de construire un arbre que de faire tomber le mur de Berlin.

Une nouvelle perspective, un nouvel angle de vision, un déplacement qui contribue à la croissance de l'espace. Une métaphore peut s'avérer plus importante qu'une révolution, quelle que soit sa couleur.

Emprisonné par les siens, attaqué par les Occidentaux, homme solitaire, martyr. Était-il saint ? « *Der letzte Prophet* » (*Neue Zürcher Zeitung*). Le dernier prophète. Peu importe s'il était saint ou non. D'après Arnold Toynbee, les prophètes et les saints sont un grade au-dessus des écrivains.

36

Les feuilles s'envolent. Pas les feuilles des arbres : nous sommes au mois d'août. Les pages des journaux que j'ai mises autours de moi. Elles jonchent le sol du jardin ; elles s'envolent quand le vent s'insurge contre mon inspiration, mes labeurs littéraires. Sait-il que tout cela est vain ? À l'époque de Julien l'Apostat, un moine qui s'adonnait à la peinture, disait à son supérieur : « Avec votre permission, j'aimerais me reposer maintenant. » Il voulait dire par là que sa passion pour la peinture prenait le dessus. Pour lui, ce n'était pas du travail. Du repos, rien que du repos. Pareillement, je me repose en écrivant ce journal. Je ne sais même pas si c'est un journal. Je ne sais jamais ce que je suis en train d'écrire. Tout ce que je fais est indéfinissable, inclassable. Comme Julien l'Apostat, je préfère le passé au présent et à l'avenir. Ce qui n'est plus ne peut être défini. Être et ne pas être — telle est ma question et ma réponse. J'accueille avec le même enthousiasme les dieux d'Olympe et le Galiléen. Ce n'est pas l'enthousiasme (ou même l'amour) qui détermine la frontière entre ces adversaires éternels. C'est l'absurde. Le mur qui les sépare ne sera jamais abattu. Julien a réussi cet exploit, pourtant. Pas pour longtemps. Cette réussite n'a pas duré ; les feuilles d'automne — il préférerait l'automne au printemps — sont tombées assez vite. Il disait que sa mort serait un triomphe. Il était le martyr de sa propre cause.

Je n'ai pas peur de la page blanche ; je ne suis pas un martyr. Je désire la page blanche. Je la convoite, je la vise, je brûle d'impatience. À l'instar de Khlebnikov, j'écirais mes poèmes sur les feuilles de ce jardin, si je n'avais pas d'ordinateur à ma disposition ; un ordinateur portable que j'emmène partout. Ce désir de la page blanche me pousse même à devenir un chroniqueur de mon temps puisque chacun reflète son temps à sa manière ; on ne peut pas ne pas le refléter. Nos reflets respectifs s'entremêlent en se posant sur l'écran blanc. Cela ne me répugne plus de lire les journaux — pour la bonne cause. Même sans cet écran blanc je lirais les journaux, je crois ; autre signe de sénilité. Et je préfère un livre d'histoire à un roman. Il n'y a plus d'histoire dans les journaux ; il n'y a que des histoires.

Der letzte Prophet. Il n'y plus de prophètes car il n'y a plus rien à prophétiser. Tout est clair comme

l'eau de roche. Le monde où nous vivons, où nous vivrons pour toujours, est même plus clair que l'eau de roche qui n'est pas toujours très claire. Attaque, riposte, avertissement, sanctions. Et puis, l'eau s'éclaircit. Attaque, riposte, avertissement. Elle s'éclaircit encore. Attaque, riposte. Et encore. Page blanche. Dollars, dollars, dollars. Euros, euros, euros. Roubles, roubles, roubles.

38

Je parlerai de ma douleur, de la bombe atomique qui explose dans mon for intérieur ; ou dans mon estomac. Elle explose plus rarement, cette bombe — deux fois par jour. Je ne suis pas Hiroshima ; je suis toujours en vie. Ce matin, j'ai compris que ces explosions pouvaient être dues à l'eau gazeuse que je bois depuis trois mois en tournant le dos à la Volvic, à l'eau plate en général. Les jours à venir seront un ballon d'essai. Si dans une semaine mon ventre ressemble toujours à un ballon, j'ai un cancer. Sinon, j'ai de l'aérophagie. Si j'ai un cancer, aucun médiateur ne pourra me venir en aide. Si j'ai de l'aérophagie, j'ouvrirai mes portes à un médiateur, pas nécessairement un médecin. Un pharmacien fera mon affaire.

En attendant, j'écris une chronique de notre temps ; ou plutôt de mon temps. Il y a deux chattes dans cette maison située tout près de Chenonceau. Ces chattes ne s'entendent pas très bien. Il est vrai que mon amie les a vus se faire des « mimis », comme elle dit. Cela n'est arrivé qu'une fois, à sa connaissance. Quant à moi, je ne les ai jamais vues se faire des mimis. La vieille chatte crache le feu quand la petite envahit son territoire d'une manière ou d'une autre. Cette nuit, la vieille a hurlé — vers cinq heures du matin. Je venais de me rendormir. Je me lève et me précipite vers le théâtre où un drame est en train de se dérouler. Je ne vois rien à part mon amie qui me rassure. « Il n'y a eu que des hurlements », dit-elle. Il n'y a pas eu de guerre. Les deux chattes dorment paisiblement. Moi, je n'arrive pas à me rendormir. Je n'aurais pas écrit ces pages, si je n'avais rien entendu. Vaut-il mieux écrire ou dormir ?

Je n'ai pas le choix : soit je dors, soit j'écris. Je fais du piano de temps en temps. Le piano de mon amie est désaccordé. On dirait même qu'on ne l'a jamais accordé. Il a été vendu désaccordé, voilà tout. Je n'y fais pas attention ; cela ne me gêne pas du tout. Cela gêne les autres : mon amie, ses parents. Cela gêne les chattes aussi, probablement. Je ne sais toujours pas si ma chatte — la jeune — aime la musique. (La vieille appartient au frère de mon amie.) Une fois, elle s'est installée sur le piano pendant que je jouais une sonate de Schubert. Elle se rapproche du piano même quand je joue la *Sonate en si-mineur* de Liszt, mais elle ne saute pas. Quand je joue du Liszt, je ne la vois pas près du pupitre.

37

Faut-il compter sur Al-Qaïda pour que cela bouge, pour que cette vie change ? Non, laissez-moi en paix. Laissez-moi écrire ce que je veux. Faites ce que vous voulez. Moi non plus, je ne veux pas que la bourse chute. Il faut que j'aille chez Gagnaire, régulièrement. Quelques vins de 1947 ne me feront pas de mal non plus. Ils sont hors de prix, comme tout le monde le sait. Donc, pas d'Al-Qaïda.

J'aimerais vivre l'existence simple d'un homme de soixante et un ans. Comment m'y prendre ? Ulysse a émis le même souhait — dans l'Hadès. L'existence d'un homme ordinaire. Qui sont ces gens ordinaires ? Laboureurs, coiffeurs, téléspectateurs ? Ecrire d'une façon ordinaire. Rien ne doit sortir de l'ordinaire : aucune épithète, aucune métaphore, aucun mot. « Je suis dans le jardin. » Une phrase ordinaire. Ou est-elle

extraordinaire ? Tout le monde ne peut pas avoir un jardin, surtout s'il se trouve à huit kilomètres de Chenonceau. Mais je ne dis pas dans quel jardin je suis assis. Ce jardin est immense ; il débouche sur une prairie, de surcroît. Bon, je suis dans un jardin, n'importe quel jardin. Un jardin minuscule. Même un jardin minuscule risque de poser des problèmes à un homme ordinaire. Donc, je suis dans ma chambre, dans un quelconque HLM. Je fais fausse route : Monsieur Dupont n'est pas nécessairement pauvre. Il est Monsieur Dupont, pas un clochard. Où habite-t-il ? Dans un pavillon de banlieue. Dans quelle banlieue ? Je ne sortirai pas de l'auberge, si je réponds à toutes ces questions.

Il n'y a rien de plus ordinaire que de tenir un journal.

38

Une existence simple et une existence ordinaire, ce n'est pas la même chose. Les gens extraordinaires ont parfois une existence simple. Parfois, ils traînent même une existence misérable. Dans la *Khovantchina* de Moussorgski il y a une scène où trois hommes se parlent ; ou plutôt, deux hommes se disputent. Tous deux sont des aristocrates ; le troisième est un moine. Ce dernier en a assez de la discussion qui roule sur les arbres généalogiques, pas sur les affaires urgentes. « Ne te mêle pas de cela, lui dit le prince Golitsyne. Ce n'est pas de ton ressort.

— Comment ? répond le moine. Sais-tu à qui tu parles ? »

Il révèle son identité ; il est prince, lui aussi. On peut être moine et aristocrate ; l'un n'empêche pas l'autre — surtout dans les œuvres de Tolstoï. Un prince est-il toujours extraordinaire ? Le prince qui se cachait derrière le masque du moine l'était sans aucun doute : à la fin de l'opéra, il subit le supplice du feu, lui et ceux qu'il dirigeait dans sa lutte contre Pierre le Grand. En tous cas, ce n'était pas un homme ordinaire. Avait-il une existence simple ? La lutte, le feu. Pas si simple que cela. L'époque elle-même n'était pas simple. Peut-on avoir une existence simple à une époque complexe ? Ou est-on obligé de traîner une existence misérable ? Même Pierre le Grand traînait une existence misérable. Les complots qu'il fallait déjouer, le fils qu'il fallait exécuter, les inondations. Heureusement qu'il savait nager. Certes, il n'aurait pas gagné les Jeux Olympiques, mais là n'est pas la question.

Comment mener une existence simple ? à notre époque ? Notre époque n'est pas complexe, loin de là. Cela ne me facilite pas la tâche. Tout est simple à tel point qu'on a envie de devenir complexe, extraordinaire, génial, immortel. Pas grâce à l'Académie française — grâce à son propre génie. Il faut fuir cette tentation diabolique. Tant de grands hommes ont survécu à leur gloire. La plupart des critiques littéraires s'accordent pour dire que Soljenitsyne n'a rien écrit en exil — rien qui en vaille la peine. D'après eux, c'était encore pire en Russie, après son retour. Trente-huit années perdues. À coup sûr, il se sentait brimé, malgré son immortalité déjà acquise. On peut être immortel et malheureux. Mais si l'on a une existence simple, on n'a pas d'ambition, on n'a pas de prétention. On se contente de ce que l'on a — loin de la vaine agitation du monde. Pourquoi ne pas vivre en rupture avec une société corruptrice ? Toute société est corruptrice, étant donné que l'homme est né mauvais. Et même si l'homme est né bon, la société le corrompt — pas uniquement la vie mondaine. Pourquoi ne pas devenir épicurien ? Sobre dans la manière de vivre, prudent face à l'assouvissement des désirs, je serais heureux peut-être. Et la sexualité ? On peut s'adonner aux plaisirs de la chair tout en ayant une existence simple. Il faut connaître la mesure, c'est tout. C'est facile

à dire. Peu importe. L'essentiel est de ne pas avoir le goût des grandeurs. Il vaut mieux avoir le goût du juste milieu. Pas de caniveaux, pas de montagnes. Un pavillon de banlieue, un banlieusard heureux. Une vie frugale : pain et eau, un quart de vin par jour au maximum, un petit pot de chèvre frais, pas tous les jours, une fois par semaine. Pour faire bombance. Un hédonisme ascétique. Je viens de manger un chausson au boudin et aux pommes. Et j'ai déjà ouvert une bouteille de bourgogne pour le dîner.

Mais je suis assis dans un jardin qui, comme tous les jardins, doit rappeler le Jardin d'Epicure. Epicure n'est pas là ; ses disciples sont morts, eux aussi. J'ai eu quelques disciples et certains d'entre eux ne sont pas encore morts. Ils ne viendront jamais dans ce jardin pour s'asseoir à mes côtés — pour plusieurs raisons. À quoi bon les énumérer ?

« Un pareil bonheur n'a pu être inventé que par quelqu'un qui souffrait sans cesse », disait Nietzsche. Je souffre de temps à autre, par ci par là ; je ne souffre pas sans cesse. C'est pour cela que ne suis pas heureux peut-être.

Et ma douleur ? Je ne la ressens presque plus. De son côté, Epicure était victime de calculs rénaux. Les entrailles lui faisaient mal à longueur de journée. Mon sursaut d'Epicurisme n'a pas duré ; ma douleur n'est plus là. Reviendra-t-elle ? Je ferais mieux de ne pas parler d'Epicure, ni du jardin où je viens de m'installer une fois de plus. Hier, il faisait beau et frais ; aujourd'hui, il fait laid et chaud. S'agit-il d'un équilibre quelconque ?

Y avait-il quelque chose de simple dans mon existence ? Mon caractère n'est pas simple ; ma vie mentale non plus. Et mon existence ? Si je pouvais la voir de l'extérieur, je dirais si elle est simple ou non. Même si je la voyais de l'extérieur, je ne saurais rien dire : ce n'est pas à moi de juger mon existence. Un être humain ne saurait dire s'il est bon ou mauvais, génial ou médiocre, béni ou maudit. Seul Dieu en est capable. Epicure se souciait peu des dieux.

J'étais un enfant simple ; certainement pas un enfant terrible. Pas un enfant modèle non plus ; quelque part au milieu. Ni trop bruyant ni trop silencieux. Ce que je disais n'était pas toujours à propos. Parfois, fifty-fifty. Trois écoles musicales ; trois examens d'entrée. Dans la première école on a dit à ma mère que j'étais un génie. Dans la deuxième école on a dit à mon père que je ne serais jamais pianiste. Dans la troisième école on a dit à ma grand-mère que j'étais plutôt médiocre. Mes parents m'ont inscrit dans la troisième école qui n'était pas tout près de la maison.

La folie des grandeurs. Pourquoi pas un simple goût des grandeurs ? Le goût des grandeurs, ça se soigne. La folie ne se soigne pas, quel que soit le genre de folie. On ne guérit pas un fou ; on l'enfonce dans sa folie parce qu'il résiste coûte que coûte. C'est dans la résistance que l'on creuse sa folie. Plus je la creusais, plus j'étais surpris par l'étendue de ma folie, par ses dimensions, par sa profondeur. Elle était loin d'être superficielle. Elle n'était pas comme ma douleur qui revient de temps en temps pour que je ne l'oublie pas. En ce moment, je ne la sens pas. Et pourtant je suis penché en avant, un peu ; de sorte que mon ventre exhibe des plis. Il les exhibe toujours, comme s'il en était fier ; quand je me penche, ils sont plus nombreux et plus profonds. Ma douleur doit se cacher dans un de ces plis. Lequel ? Je n'ai pas le temps de les explorer maintenant. Tout à l'heure, tout à l'heure, quand l'inspiration me quittera. Et si elle ne me quitte jamais ? Pourvu qu'elle ne me quitte jamais. Alors, je ne saurai pas où se cache ma douleur : ce sont les plis de l'inspiration. Tant pis, encore un sacrifice. N'ai-je pas dit que j'étais prêt à sacrifier ma vie pour l'art ?

Je voulais composer de la musique — créer au lieu d'interpréter. Cela ne me suffisait pas de singer les autres : je ne voulais pas être singe. Un interprète singe le compositeur d'une certaine façon ; un autre le singe d'une autre façon. Ils sont tous des singes, sauf le compositeur. Donc, je voulais devenir compositeur ; cela n'a pas marché. Donc, je suis devenu écrivain, poète. Mais je rêvais des langues étrangères, le russe n'étant pas une langue internationale. La littérature russe n'était pas omniprésente, à mon avis. Tolstoï n'était pas omniprésent. Si, il l'était, mais les nuances, les nuances. Le monde ne comprendra jamais mes nuances, me disais-je. Et qu'y a-t-il de plus important que les nuances ?

J'ai écrit un roman assez court intitulé *Parlez-vous français ?* La langue française me paraissait plus appropriée à ma folie. En exil, j'ai écrit un roman en français, un long roman. L'éditeur m'a demandé de le raccourcir, mais il reste long, malgré toutes les coupures. Le français est une langue internationale. L'anglais est encore plus international, me disais-je. Donc, je me suis mis à écrire en anglais. Pourquoi décrire ma folie en français ? Parce qu'en anglais on dit *delusions of grandeur* ? Désillusions, rien que les désillusions. J'aurais pu écrire ce journal en anglais.

Je me disais qu'aucun pianiste n'était grand parce qu'un pianiste ne pouvait être grand. Aucun interprète, si génial soit il, ne mérite d'être appelé « génie ». Comment peut-on l'appeler ? Doué, surdoué. Pas génial, surtout pas génial. Donc, il fallait écrire puisque je n'arrivais pas à composer de la musique. Pour quoi faire ? Je suis assis dans le jardin. Ce n'est pas vrai. Je suis sur une de mes terrasses, à la maison. Non, c'est trop compliqué. Supposons que je suis toujours dans le jardin que j'ai déjà décrit à plusieurs reprises. Je ne l'ai pas vraiment décrit, mais peu importe. Je ne décris jamais rien sauf mes pensées. Les pensées n'ont pas besoin d'être décrites ; il faut les suivre, c'est tout. Il faut suivre leurs contours.

Je suis toujours dans le jardin, assis sur un banc, dans un fauteuil en fer. Un coussin jaune me permet de ne pas sentir la dureté du fauteuil. Pourquoi ne pas rester assis comme cela toute la journée ? Il est trois heures et demie. Je pourrais rester assis dans ce fauteuil jusqu'au dîner. Il faut que je fasse une promenade entre les deux, entre ce fauteuil et le dîner. D'ailleurs, pendant le dîner je serai assis dans le même fauteuil. O. K. Il faut que je me promène entre les deux fauteuils, entre le seul fauteuil. Il est bien plus facile de s'asseoir entre deux chaises — surtout en français. Bon. Je me promènerai entre le seul fauteuil en anglais ou en russe. Sois simple, et les gens viendront vers toi, comme disent les Russes. Pourquoi toutes ces complications ? Ne vaut-il pas mieux regarder les oiseaux ou ma chatte qui encore a tué une souris ? Elle est en train de la porter triomphalement, tête haute. A-t-elle la folie des grandeurs ? Elle n'a pas gagné un concours de souris, que je sache. La vieille chatte ne chasse plus. Ai-je dit qu'elle avait un âge canonique, la deuxième chatte ? Elle ne m'appartient pas, mais je l'ai eu deux ou trois fois à la maison : sa maîtresse était en vacances. Je l'aime presque autant que la jeune, la petite, la mienne. Qu'elle attrape les souris ou non m'est bien égal. Mais la petite doit s'enorgueillir de sa supériorité, surtout qu'il ne s'agit pas d'une simple supériorité numérique. C'est pour cela qu'elle tient la tête haute ; la souris n'y est pour rien. Ma chatte n'aurait pas lâché la souris, même si elle avait baissé la tête. Ma chatte, pas la souris ; celle-ci est déjà morte.

Peu importe : ma chatte ne souffrira pas de sa folie des grandeurs. Elle ne souffrira pas du tout. Il n'y aura pas de désillusions. Il n'y aura pas d'illusions non plus. Rien que la vie simple, tranquille. Quelques menaces par-ci par-là. On peut toujours se cacher sous un lit ou sauter par la fenêtre ou grimper sur un arbre. Ton maître est là. Il saura te protéger.

Je protège ma chatte ; je la nourris et je la caresse. Rien n'est plus simple. Dommage que je n'aie pas hérité d'une fortune qui me permettrait d'aller dans mes restaurants favoris sans avoir à travailler. Cela ne m'aurait pas sauvé ; j'aurais continué à écrire, à rêver de ma grandeur.

39

Il fallait que je corrige un texte anglais, un vieux texte. Les corrections étaient là, devant moi, sur un pupitre. Je n'avais qu'à exécuter cette pièce sur le clavier de mon ordinateur. Une partie de mon cerveau était disponible : je n'avais pas besoin de me concentrer à cent pour cent. Par contre, j'avais besoin d'une autre musique ; je ne savais pas laquelle. Je regarde ma discothèque, l'air perdu. Mozart, je l'ai écouté avec la violoncelliste. Beethoven aussi. Nous n'avons pas tout écouté, mais nous avons parcouru ces compositeurs, et je n'ai pas envie de regarder en arrière. Je n'ai pas envie de regarder en avant non plus : je n'ai jamais ce genre d'envie. Je veux regarder vers le bas, comme pour étudier l'anatomie de mes pieds. Je veux regarder la terre, pas l'horizon, pas le ciel. Je choisis les cantates de Bach.

J'ai entamé cette écoute il y a quelques semaines. Un regard en arrière, peu importe. Les cantates de Bach ; les églises romanes. Schweitzer regrette l'absence de structure dramatique dans les cantates que Bach a écrites dans sa vieillesse, même avant. Je ne le regrette pas. Une structure architecturale. Pas de foules qui vocifèrent, pas de coups de fouet. Personne ne porte la Croix. La Croix est déjà là. La Croix est une cathédrale, et je suis à l'intérieur de cette cathédrale.

Je pleure, et je n'arrive pas à retenir mes larmes qui m'empêchent de taper les corrections étalées insolemment sur le pupitre. C'est comme si je corrigeais Bach lui-même. Mon texte se confond avec celui de Bach. Il n'y a que des textes dans le monde ; et certains textes se confondent. Il se peut qu'il n'y ait qu'un texte dans le monde, pas nécessairement la Bible. Le journal que je suis en train d'écrire coïncide avec les cantates de Bach, avec sa *Messe en si-mineur*. Je singe les œuvres de Bach. J'espère que je singe ses œuvres car le reste est littérature ou vie. Je n'aime ni la vie ni la littérature.

Pourquoi suis-je pressé ? Rien ne me presse de terminer ce journal. J'espère qu'il ne se terminera jamais. J'espère que je pourrai l'écrire au XXIIe siècle. Je n'ai pas envie de vivre au XXIIe siècle, mais j'aimerais écrire mon journal — au XXIIe siècle, au XXIIIe siècle. Cela n'a rien à voir avec l'immortalité. Il s'agit plutôt des cantates de Bach. Elles retentissent déjà au XXIIIe siècle. « Sinon, le XXIIIe siècle ne sera pas », comme aurait dit Malraux. Il aurait eu tort. Le XXIIIe siècle est déjà là ; et Bach n'y figure pas. Même pas comme divertissement.

Je suis anéanti par ces cantates. Dans les *Passions*, il y a trop de passions. Dans les fugues, il y a trop de voix. Il n'y a qu'une voix dans les cantates ; il n'y a qu'une passion qui n'en est pas une. Un état de choses. Nous vivons intensément, passionnément. Nous la voyons de loin, cette existence simple. Si elle était trop turbulente, nous la verrions de l'intérieur. Nous la voyons de l'extérieur. Elle est compliquée et calme. Donc, elle est plus ou moins simple. C'est à nous de la rendre encore plus simple. Pas de dramatisation, surtout pas. ABA. Le b.a.-ba de la vie.

40

On ne peut se fier qu'à soi-même. Pouchkine n'avait pas peur de platitudes car il a déclaré dans

Eugène Onéguine, en s'adressant au lecteur, qu'il fallait s'aimer soi-même ; ce qui revient au même. Je m'en rends compte d'autant plus que mes rencontres avec mes semblables se soldent souvent par un échec, malgré ma bonne volonté, leur bonne volonté. Tout le monde est plein de bonnes intentions, mais le résultat est nul ou plutôt négatif. Je ne sais pas si les intentions de ce violoncelliste — appelons-le I. — étaient bonnes ou non. Je ne crois pas, je ne crois pas. En tous cas, le résultat est amer, un arrière-goût amer que laisse parfois un vin mort. I. n'est pas encore mort, et pourtant il parle de sa mort sans arrêt. « Je suis invalide, je suis invalide », répète-t-il pour un oui et pour un non. Pourquoi écouter ses monologues mortuaires ?

Je ne l'aurais pas rencontré de ma propre initiative — pas cette fois-ci. Je l'ai vu pour la première fois à Francfort, il y a une vingtaine d'années. Il était plutôt charmant et pas stupide du tout. Donc, nous nous sommes vus une deuxième fois et même une troisième, dans les pays différents. Nous avons joué ensemble en Russie, en Italie. Puis, il a disparu, moi aussi. Il ne me voyait plus, et je ne crois pas qu'il en ait beaucoup souffert. La semaine dernière, je reçois un coup de fil ; mon amie S. m'appelle pour me dire qu'elle n'en peut plus. Des milliers de gens disent la même chose, mais ils ne sont pas mes amis ; je ne me sens pas obligé de remuer mon petit doigt. Les amis qui sont heureux me laissent indifférents parce que je n'ai pas envie de partager leur bonheur. J'aime vivre chez moi et dans les hôtels, sous les toits anonymes. J'ai un ami qui voyage tout le temps en faisant des escales au bord de la mer Baltique, de la mer Adriatique, de la mer Noire, à condition que ses amis y aient des maisons. Il séjourne dans ces maisons une semaine, deux semaines. On ne lui apporte pas son café sur un plateau d'argent ; il ne prend pas toujours le petit-déjeuner au lit. Il se contente de peu : il lui faut un toit amical au-dessus de la tête. Il préfère les toits de ses amis à ses propres toits. Les goûts et les couleurs.

Donc, mon amie S. me téléphone pour me dire qu'elle va mal, que rien ne va plus. Je me précipite à son secours en exposant mon journal aux pires dangers : je sais que je ne pourrai pas travailler en sa présence. Quand elle passe à la télévision — cela lui arrive de temps à autre — elle crève l'écran. Mais j'ai un cœur d'or ; bon cœur et mauvais caractère. Qu'elle crève tous les écrans du monde ! Je dois la sauver, un point c'est tout.

Je la sauve ; je l'invite chez moi. Elle m'avoue qu'elle veut revoir la France et visiter les châteaux de la Loire. Je réitère mon invitation : je n'ai pas le choix. À quoi bon lire des livres sur la liberté de l'homme, si l'on n'a jamais le choix ?

Je vais la chercher à la gare de l'Est. Au lieu de me parler de sa vie, de ses malheurs, elle m'informe que I. est à Paris. « J'ai oublié jusqu'à son existence, lui dis-je.

— Il t'aime beaucoup, il te respecte, me répond-elle.

Je voulais lui dire qu'il n'était pas seul, mais je me suis retenu ; je me demande pourquoi. Il n'aurait pas fallu la laisser discourir à ce sujet. Son séjour à Paris ; leur séjour à Paris.

— Je lui ai promis de l'appeler, dit-elle.

— Il sera tard, presque minuit.

— Il m'a permis de l'appeler à n'importe quelle heure.

— Pour quoi faire ?

— Tu n'aimerais pas le revoir ? Il a un superbe appartement à Berlin. Les théâtres berlinois sont les meilleurs au monde. Tu y vivras tant que tu voudras. Il était très gentil. Je suis allé chez lui récemment. C'est

un sage.

— Tant mieux pour lui. »

Une fois à la maison, elle lui passe un coup de fil. Il ne répond pas. Tant mieux pour moi. Je fais mon possible pour le joindre : la loi de l'hospitalité oblige. Soit on me dit que le numéro n'est pas attribué, soit personne ne répond. « C'est le destin, dis-je.

— Dommage », dit-elle.

Pour une fois, le destin est de mon côté. C'est ce que je me suis dit sans la mettre au courant de mes pensées. J'ai oublié que le destin avait de l'envergure. Comment ai-je pu le priver des lendemains glorieux ?

Le lendemain, avant de partir pour Chambord, j'écoute les messages enregistrés sur mon répondeur. J'entends une voix que je reconnais tout de suite, malgré les années qui me séparent de son dernier écho.

« Désolé je vous déranger, mais j'ai besoin de votre aide. Je me sens très mal. J'espère que vous connaissez un médecin qui pourra m'aider. Je ne connais personne en France. »

S. appelle I. Cette fois, elle l'a au bout du fil. « Comment ça va ?

— Très mal, répond-il.

— Tu étouffes ou quoi ?

— J'ai mal partout.

— Mon médecin est en vacances. C'est le mois d'août, dis-je à mi-voix. Elle lui fait part de cette information.

— Mais nous allons t'aider, ajoute-t-elle.

— Comptez-vous aller à Paris ?

— Non. Nous allons à Chambord — en principe. Nous irons à Paris.

— Venez, s'il vous plaît. »

Il me donne son adresse et nous allons à Paris. Je vois un homme à la fleur de l'âge. Il a soixante-treize ans, mais on a l'impression que c'est un jeune homme à la recherche d'une jolie fille. Je ne me rends pas compte que c'est moi qu'il cherche avec obstination.

— Vous êtes devenu tellement gentil, dit-il, en me serrant la main. Jadis, vous étiez méchant. À présent, même vos dents sont gentilles. Sans parler de vos lèvres.

— Mon palais est gentil, lui aussi, dis-je.

— Je n'en doute pas une seconde. Je n'ai plus peur de vous. »

Quand les gens n'ont pas peur, ils sont capables de tout. Avant de s'installer dans ma voiture, il me regarde dans la bouche — une expression russe —, comme pour s'assurer que même mes amygdales ont du charme. Il ne sait pas que je n'ai plus d'amygdales : elles ont disparu à la suite d'une opération que j'ai subie dans ma jeunesse. Il se décide à la longue, et son corps se met à bouger à proximité de mon corps. N'y a-t-il pas assez de place sur terre ? pour tout le monde ? Nous ne sommes pas encore au XXI^e siècle.

— Que vous êtes gentil, dit-il.

— Je vous crois, dis-je. Je crois que vous croyez que je suis gentil.

— Aimez-vous Beaubourg ?

— Pas du tout.

— C'est affreux, n'est-ce pas ? Ou diriez-vous que c'est laid ? une laideur inoffensive ?

— Je ne sais pas si c'est vraiment affreux. Je me rappelle surtout l'intérieur du bâtiment.

— À Berlin, on construit mieux. »

Nous sommes déjà en retard ; notre voyage au Chambord n'aura pas lieu. Nous continuons à chercher une place pour garer la voiture. Ensuite, nous marchons dans les rues de Paris pour boire un cocktail dans un café au nom bizarre.

— Vous m'en direz des nouvelles, dit-il. À propos, que pensez-vous de la *Troisième Sonate* de Reger ?

— Je ne l'ai jamais entendue. Je ne connais pas ce café non plus.

— C'est la meilleure sonate pour violoncelle et piano. Il n'y a rien de mieux au monde.

— À part ces cocktails, j'imagine.

— C'est le cosmos, dès la première mesure. On trouve tout dans les premières mesures, le ciel, la terre. Même vos monologues intérieurs y sont, croyez-moi.

— Pourquoi a-t-il écrit le reste ?

— Pour faire durer le plaisir de la découverte. On découvre le monde et soi-même. »

Nous nous perdons en chemin : il ne connaît pas Paris aussi bien qu'il le prétend. Notre itinéraire sinueux lui permet pourtant de m'initier aux mystères de la sonate numéro trois. La quatrième n'est pas aussi extraordinaire, d'après lui. Une moitié de cosmos. Cela ne lui suffit pas.

« Vous savez, j'aimerais jouer cette sonate — la troisième — avec une bonne pianiste. » Un aveu remarquable à plus d'un titre. D'habitude, dans la plupart de langues, on aborde l'humanité du côté masculin. On dit « l'homme » au lieu de dire l'humanité. C'est un raccourci contre lequel s'insurgent les féministes. « Lui ou elle », comme disent les Américains pour ne pas porter atteinte à l'institution qui s'appelle *politically correct*. I. a dit « elle », comme s'il se rangeait définitivement du côté des féministes. D'après S., c'est un coureur de jupon. Il paraît normal donc qu'il parle d'une pianiste qu'il pourrait séduire au passage. Mais c'est à moi qu'il parle, et je ne suis pas une pianiste. Pourquoi me dévoiler ses désirs érotiques ? Pour ne pas dire directement qu'il veut jouer cette sonate avec moi. Et c'est *avec moi* qu'il veut jouer cette sonate. C'est la raison de notre rencontre — j'en suis certain. J'ai acquis cette certitude le soir, deux ou trois heures après la fin de notre promenade musicale. La promenade elle-même se déroulait comme prévu — de son point de vue. Nous sirotions deux cocktails, S. et moi : un cocktail à la menthe et un cocktail où le thé dominait tous les goûts, tous les arrière-goûts.

« Comment trouvez-vous ces cocktails ? nous demande-t-il.

— C'est bon, c'est très bon.

— Je me suis engagé personnellement, dit-il. Je suis très inquiet. J'ai peur de nouveau.

— C'est très bon, dit-elle.

— C'est excellent, lui dis-je.

— Je suis content. Mon but est atteint. »

Pas tout à fait. Je ne jouerai jamais cette sonate avec toi. Je ne veux même pas l'écouter.

Nous continuons à longer les rues de Paris, malgré ses douleurs, ses tourments. Il oublie sa maladie ; il oublie qu'il est à l'article de la mort. La mort, on l'oublie facilement quand on aspire à jouer une sonate de Reger avec une bonne pianiste. Un bon moyen de devenir immortel. Il répète « je suis invalide », mais il n'en

est pas vraiment convaincu : les invalides ne jouent pas la *Troisième Sonate* de Reger qui doit durer une heure environ. Plusieurs fugues doivent l'émailler, et les invalides ne jouent pas de fugues.

La rencontre s'achève *at last*. Aurais-je pu me débarrasser de lui en anglais ? « La sonate m'intéresse beaucoup, dis-je. Pourrais-je avoir votre enregistrement ?

— Je l'ai à l'hôtel. Si vous trouviez une place pour garer votre voiture... »

Je pourrais écouter cette sonate, si je le voulais. À quoi bon ? Le cosmos ne m'intéresse pas. C'est mon petit coin qui est à l'ordre du jour. Il sera toujours à l'ordre du jour.

41

Analysons cette situation, cette rencontre. Je n'avais pas envie d'y penser, et pourtant j'y pensais malgré moi, comme si je n'avais rien d'autre à faire. Je conduisais la voiture ; S. était à mes côtés. Je n'avais donc rien d'autre à faire.

I. me téléphone pour me dire qu'il est à l'article de la mort. Il le fait pour attirer mon attention. Il sait qu'un simple coup de fil ne suffirait pas ; ce n'est pas un homme simple. Nous répondons à son appel, S. et moi. I. pense à la sonate de Reger qu'il a l'intention de jouer avec un bon pianiste. Il se rétablit en un rien de temps et se promène avec nous dans Paris. Mais ce n'est pas tout. Il y a S., sa participation, son intervention dans ma vie. N'a-t-elle pas dit : « Je me sens très mal » ? La même phrase, la même combine. Ils sont de mèche, de toute évidence. Pour avoir accès à ma tanière, il faut appeler au secours. Alors, je réponds ; sinon, je ne réponds pas.

Reconstitution historique. S. rend visite à I. qui lui dit qu'il veut jouer la sonate de Reger. S. est prête à l'aider, à condition qu'elle puisse séjourner à Berlin tant qu'elle veut. La sonate de Reger est si importante — le cosmos, rien de moins — que I. donne son consentement. « Pour ça, je dois aller à Paris », dit S.

— Tu auras le billet demain matin, dit I.

— Classe affaires, dit S.

— Classe affaires, dit I.

— Voici son numéro de téléphone, dit S.

Elle lui donne mon numéro de téléphone réservé aux amis intimes. Récemment, j'ai changé de numéro pour me débarrasser des amis tout court.

— Voici le mien. Appelle-moi dès que tu arrives.

— D'accord. »

Une fois mon analyse terminée, j'entame un dialogue avec celle qui est à l'origine de la rencontre malencontreuse : sans elle, I. n'aurait ?????pu me harceler. « Pourquoi as-tu lui donné mon numéro de téléphone ?

— Il avait ton numéro de téléphone.

— Pas le nouveau numéro.

— Mais il avait l'ancien numéro. Quelle est la différence ?

— À l'époque où je lui ai donné mon numéro de téléphone, nous jouions ensemble. Il m'avait l'air sympa.

— Il n'a pas changé. Il était déjà farfelu, même à cette époque-là.

— Il ne connaissait peut-être pas la sonate de Reger. En tous cas, il ne m'aurait pas appelé, si tu ne lui avais pas donné mon numéro de téléphone.

— Tu sais, j'ai pitié de lui. Il est si maladroit. C'est pour ça que les femmes l'aiment.

— Les femmes aiment mater, je sais. Moi, je ne tomberais pas amoureux de lui.

— Il aurait dû s'y prendre autrement.

— Ce qui m'agace surtout, c'est sa délicatesse. Il ne portait pas le CD dans sa poche. Il est allé le chercher, comme s'il avait peur de me forcer la main. Mais il a tout fait pour que je lui demande de l'apporter. Il comptait sur ma gentillesse. Ce n'est pas pour rien qu'il a dit que j'étais gentille. Je n'avais pas le choix. J'aurais dû lui prouver le contraire.

— Sans doute. C'est de ta faute.

— Pourquoi as-tu décidé de le voir à Paris ? Vous vous êtes vus à Berlin récemment. Donc, il était inutile de le revoir. À quoi bon perdre son temps ? Tu es en France pour quelques jours. Profites-en ! On aurait pu visiter la cathédrale de Chartres, au lieu d'écouter ses divagations.

— Je pensais à toi, à son appartement. Berlin est la capitale culturelle du monde.

— Il ne m'a pas invité.

— Il t'invitera, si tu lui téléphone pour dire ce que tu penses de la sonate de Reger. »

Le discernement dans la parole ; c'est ce que saint Benoît préconise. La gravité caractérise ceux qui parlent avec lucidité, en peu de mots. Faisant fi des lois de la gravité, notre dialogue était extrêmement léger ; mais il ne s'envolait pas. S. n'essayait même pas de se justifier, et j'ai décidé de continuer la conversation jusqu'au moment où je sentirais cette tentative, si volatile soit-elle. Première étape : les gens essaient de se justifier. Deuxième étape : ils se rendent compte que leur tentative est vouée à l'échec. Troisième étape : ils se rendent compte qu'ils sont coupables. Quatrième étape : ils avouent leur crime.

« Notre mourant se porte comme un charme, dis-je à S. Il me prend pour un idiot ou quoi ? Il pense que je ne me souviens pas de son coup de fil ? 'Je suis invalide, je suis invalide.' Il ne suffit pas de le dire. Il faut le prouver. A-t-il prouvé qu'il était invalide, qu'il était mourant ? On ne meurt pas comme ça. On ne se promène pas dans Paris des heures durant. On reste au fond de son lit, on ne bouge pas. On appelle un médecin, on avale des pilules. Il n'a pas avalé une seule pilule. Pour qui me prend-il ?

— Il est peut-être dans son lit, épuisé par la promenade. Il a fait un immense effort pour te revoir, pour te parler. Maintenant il est au fond de son lit, en nage. Il tousse, il étouffe.

— Tu continues à le croire, à le plaindre.

— Je ne veux pas que le monde s'écroule.

— Le monde ne s'écroulera pas à cause d'un escroc.

— Le monde de nos relations s'écroulera. Je ne fréquente pas les gens que je méprise.

— Tu le remplaceras par un autre salaud. Le monde grouille de salauds.

— Il est irremplaçable. Personne n'est capable de monter un coup pareil.

— C'est un artiste, notre violoncelliste. S'il mettait son talent machiavélique au service de l'art, il serait aussi grand que Léonard.

— Françoise Sagan, peut-être. Ou Marguerite Duras.

— Tu as raison. Même s'il tue la moitié de la planète, il ne sera pas Léonard de Vinci.

— Je préfère qu'il soit malade que malhonnête. J'espère qu'il est dans un hôpital. »

Silence, silence, silence. Il y a des monastères où le silence est de rigueur. Dans la vie commune, le mutisme est sans doute condamnable : il faut répondre à ceux qui vous parlent. Il faut aussi les regarder pour ne pas avoir l'air impoli. Je ne veux ni les regarder ni, à plus forte raison, leur parler. Je n'aurais pas dû répondre à tous ces coups de fil. Je menais une vie tranquille, presque simple. À présent, tout se complique. De pseudo-amitiés dont je n'arrive pas à me dépêtrer. Et les vraies amitiés ? Comment distinguer une pseudo-amitié d'une amitié authentique ? Il n'y a que des faux dans le musée de la vie contemporaine, et tout le monde les admire. Ah ! comme c'est beau, comme c'est beau ! C'est beau, cette amitié ; c'est beau, cet amour. C'est beau, cette peinture ; c'est beau, ce film. C'est beau, ce roman. Une cérémonie à couper le souffle. Comme c'est beau, comme c'est beau ! Dans le stade, la Chine déploie ses splendeurs d'hier et sa puissance de demain. Les Jeux olympiques. Les anneaux olympiques s'élèvent ; vingt fées descendent. Elles apportent le bonheur aux hommes. Le bonheur ancien ? Non, un faux bonheur. La Chine ancienne n'existe que dans les livres, pas dans un stade. La garde impériale ; les dynasties Tang, Song, Yuan, Ming et Qing. « Les trois mille disciples de Confucius. » Où sont-ils ? « Les hommes venus de quatre océans peuvent être considérés comme des frères. » Mais les hommes ne sont pas les mêmes. La notion du « frère » n'est pas la même non plus. Rien n'est pareil. Lang Lang qui « donne la mesure de l'événement » est un faux pianiste. Seuls les feux d'artifice ne sont pas faux. Ce sont les feux d'artifice.

Et ce texte que j'ai trouvé dans le livre d'Henri Maspero *Le Taoïsme et les religions chinoises* ?

Qui avale le Cinabre et garde l'Un

Ne finira qu'avec le Ciel ;

Qui fait revenir l'Essence et pratique la Respiration Embryonnaire

Aura une longévité sans bornes.

Une traduction, un faux par excellence. Mais oublions l'aspect linguistique de la chose. Ce texte nous indique les pratiques nécessaires pour atteindre le royaume de l'immortalité. On avale le Cinabre, c'est l'alchimie. On garde l'Un si l'on consacre sa vie à la méditation et à l'extase. Quelle méditation ? Mon journal est aussi un exemple de méditation. Mais il ne s'agit pas de la même méditation. On fait revenir l'Essence, c'est un acte sexuel ; on pratique la Respiration Embryonnaire. Comment ? Un jour, je faisais des exercices dans un parc qui surplombait notre cour. Un lointain souvenir : Moscou, le gratte-ciel où j'habitais, les exercices que je faisais dans l'espoir que ma tension baisse. J'avais déjà de l'hypertension à l'âge de vingt-deux ans. Un sportif faisait ses exercices à quelques mètres de mon corps agité. Tout d'un coup, il s'arrête et me regarde. Il aurait pu me regarder sans arrêter ses exercices. Pourquoi s'est-il arrêté ? Je m'arrête aussi, médusé par son comportement. « Vous faites vos exercices depuis longtemps ? me demandait-il.

— Oui.

— Alors, la mort vous guette.

— Comment ça ?

— Vous ne savez pas respirer. La respiration correcte est la clé de longévité. La respiration incorrecte

est la clé de mort. »

Depuis lors, je ne fais plus d'exercices.

42

Je pense à l'immortalité dès que la Chine ancienne émerge de la nuit des temps, de la nuit des temples. Quelqu'un m'a dit, après avoir lu mes poèmes : « Vous avez peur de la mort. » Non, j'ai peur de ne pas être immortel. Il ne s'agit pas d'écrire des poèmes merveilleux : tôt ou tard, je les écrirai, si je jouis de la vie éternelle. L'immortalité artistique ou politique est une fausse immortalité.

Absorption de drogues, circulation du souffle, alchimie. Chacune de ces méthodes mène à l'immortalité. Ge Hong, au IV^e siècle, affirme que sans l'alchimie on arrivera à prolonger la vie, mais jamais à la rendre éternelle. Deux cents ans, cela me suffirait-il ? À l'âge de cent ans, je comprendrai l'essence du mètre : heptamètre, monomètre, tétramètre, trimètre. À l'âge de cent vingt ans, j'écirai mon premier poème : tous les poèmes que j'ai écrits jusqu'à ici sont faux. À l'âge de cent cinquante ans je comprendrai ce qu'est l'amour. À l'âge de cent quatre-vingts ans, je comprendrai ce qu'est l'amitié. Il me restera vingt ans pour jouir d'une amitié profonde.

Je serais devenu alchimiste, si j'avais vécu il y a quelques siècles. Maintenant, il est trop tard. Les livres ne sont d'aucun secours, si l'on ne trouve pas de maître. Les formules secrètes. Je n'en trouverai pas malgré ma vie sans bornes. « Le cinabre qui a subi huit transmutations, celui qui en prend deviendra Immortel en dix jours. Le cinabre qui a subi neuf transmutations, celui qui en prend deviendra Immortel en trois jours. » Même une demi-transmutation n'est pas dans mes cordes.

Le pain aux céréales ; j'en ai mangé tout à l'heure. La mort se nourrit des céréales qui font naître dans le corps des Vers qu'on appelle les « rongeurs de la vitalité ». « Prenez du pain aux céréales. C'est bon pour la santé. » Un autre faux conseil. Ce ne sont pas des vers ordinaires, des vers solitaires. Ce sont des êtres transcendants qui ont l'apparence tantôt de démons, tantôt d'hommes. Ils sont au nombre de trois. Les Trois Vers causent la décrépitude, les infirmités, les maladies. On les appelle aussi les Trois cadavres. Ils ne se contentent pas de nous ronger. Ils nous espionnent de l'intérieur pour dénoncer nos péchés, ce qui nous fait mourir rapidement. Ils nous dénoncent au Roi des Cieux dans l'intention de quitter notre corps qu'ils considèrent comme une prison. Non, le Roi des Cieux n'y est pour rien. C'est le Directeur du Destin qui retransche un certain nombre de jours de notre vie — selon nos péchés.

*Les Cinq Céréales sont les ciseaux
qui coupent notre vie. C'est une hache qui
tranche notre tête. Elle roule sous nos
pieds. Que ferons-nous
de notre tête ? Jouer au football ?
Ce n'est pas le moment, ni l'occasion. À quoi bon
marquer des buts quand le but n'est pas
atteint ?*

Riz, millet, blé, avoine et haricot. J'en mange tous les jours. « Leur puanteur trouble les Esprits, et le Souffle Embryonnaire cesse. » Et si je n'en mange plus ? Alors, il ne faudra plus boire de vin. Sans vin, la vie paraîtra longue. Je serai immortel, plus ou moins.

Recette de pilule ronde pour chasser les Trois Vers :

Sumac, 2 dixièmes de boisseau ; rhubarbe en poudre, 6 onces ; vin, 1 dixième et demi de boisseau ; graines de navet en poudre, 3 dixièmes de boisseau. Faire chauffer ensemble à un feu doux les quatre produits jusqu'à ce qu'on puisse en faire des pilules ; en faire des pilules grosses comme une graine d'éléococca. Prendre trois pilules avant de manger. Au bout de dix jours le sang impur descendra par le nez ; au bout de trente jours les Vers seront tous desséchés ; au bout de cinquante jours le corps sera resplendissant ; au bout d'un an, on égale à la course un cheval au galop.

43

C'est toujours la respiration qui pose problème. Quand on respire, on ne pense pas ; on ne pense pas à la respiration. On pense à la vie en général, à l'amour, à un repas que l'on s'apprête à prendre dans un jardin fleuri. On respire en même temps ; on continue à respirer n'importe comment. Et la mort entre par le nez pour descendre aux poumons et ensuite au cœur et au siège de l'immortalité qu'elle attaque. La mort attaque l'immortalité et triomphe d'elle ; c'est ce qu'on appelle « le triomphe de la mort ».

Il faut se nourrir de la respiration, de l'air que l'on respire. Cela s'appelle « se Nourrir de Souffle » ou encore « se Nourrir de Respiration ». On ne peut pas se passer de nourriture. On ne mange plus de céréales ; on ne mange plus de viande. On mange l'air, allégrement. Un mangeur d'air ; cela ne suffit pas. Ce qui manque c'est le plat principal ou les zakouski. C'est la salive. Je dois boire mon vin à moi ; j'ai du vin à l'intérieur de mon corps. À quoi bon acheter des bouteilles de vin aux enchères ? J'ai un corps à ma disposition. Il faut que j'en tire le maximum de plaisir, de santé. « En premier lieu se nourrir du souffle aérien ; en second lieu se nourrir de drogues ; en troisième lieu manger peu. »

Je mange peu, j'ai tout compris. Mais de quelles drogues s'agit-il ? Cela recommence. Je ne comprends plus rien. La salive, c'est clair. J'avale ma salive jusqu'à ce que je n'aie plus faim. J'ai toujours faim. Donc, il faut avaler autre chose. Il faut mettre dans sa bouche et savourer une tranche de saumon, par exemple. Ce n'est pas de la viande. Aucune interdiction ne se dresse entre ma bouche et cette tranche de saumon. Donc, je la mange. Je ne l'avale pas. J'en jouis, comme si c'était l'élixir de l'immortalité ou au moins un plat que l'on vous sert dans un restaurant trois étoiles, quatre étoiles. Un ciel étoilé. Pour devenir le cosmos (ou le macrocosme), il faut manger les étoiles, une à une. Laissons le cosmos en paix pour le moment ; concentrons-nous sur ma bouche et mon nez.

On aspire l'air longuement avec les deux narines, et pendant ce temps on remplit la bouche de la Liqueur de Jade — de la salive qui coule sous la langue. Elle coule en abondance ; tant mieux. Je penche la tête et j'avale cette salive, ma salive, mon vin, de façon qu'elle aille en haut réparer le cerveau, en bas baigner les Cinq Viscères. Elle est en train de réparer le cerveau. Comment s'y prend-t-elle ? Je n'en sais rien ; je la laisse faire. Répare-moi le cerveau, ma chère salive. Coule, coule vers le haut, vers le Paradis, vers mon bonheur, mon immortalité. Mais n'oublie pas de baigner les Cinq Viscères. La Liqueur de Jade.

« Frotter la bouche avec la langue en haut, en bas et au milieu, pour faire que la Liqueur de Jade remplisse la bouche, et l'avaler trois fois, cela fait vivre longtemps et prolonge l'existence. » Vivre longtemps ? L'immortalité, c'est à cela que j'aspire, malgré l'avertissement de Swift et de Borges. Je veux être immortel ; pas comme Beethoven, pas comme Flaubert. Je veux vivre parmi vous et vos descendants — dans cent ans, dans trois cents ans. Je veux les regarder dans les yeux. Je serai sociable, à condition que l'on m'autorise à vivre. Je serai sociable, gentille, généreux — je le promets. Tant pis pour mes poèmes, pour mes œuvres en général. Je serai généreux, humain. J'aimerai les hommes plus que les animaux. Je continuerai à aimer les animaux — les chats en particulier —, mais j'aimerai les hommes davantage. Les hommes et les femmes ; et les enfants. Et les cris des enfants ; et leurs pleurs.

La destruction des Vers est longue, très longue : Zhou Yishan a mis cinq ans à s'en débarrasser. Qui est Zhou Yishan ? Quand a-t-il vécu ? Peu importe. Il est Chinois — il n'y pas l'ombre d'un doute. Il lisait les livres dont je parle dans l'original. Il ne comprenait pas grand-chose, sinon il aurait mis quatre ans à se débarrasser des Vers ; trois ans, trois mois. Il faut favoriser la naissance d'un corps immortel. Comment ? en pensant à Zhou Yishan ? Il vaut mieux penser à la respiration. Je suis en train d'y penser. La circulation du souffle. Il y a des embouteillages, des bouchons. Mon souffle n'arrive pas à renouveler mon corps, à le nourrir de bout en bout. Il faut aérer mon corps : j'y étouffe. Il faut ouvrir toutes les fenêtres, toutes les portes. Je n'ai pas peur de courants d'air ; j'ai peur de ne pas être immortel.

Le cosmos, n'est-ce pas une solution ? Il est éternel. En tous cas, son espérance de vie me suffira largement. J'écirai de beaux poèmes et un journal qui fera la une des journaux.

Pour les Chinois, l'homme et le cosmos sont identiques : la tête de l'homme est ronde comme le ciel, ses pieds sont rectangulaires comme la terre. Ses Cinq Viscères correspondent aux Cinq Eléments, ses vingt-quatre vertèbres aux vingt-quatre demi-mois solaires de l'année... Cela devient trop compliqué. Il faut que je me borne à l'essentiel.

Laozi transforma son corps. Son œil gauche devint le soleil, son œil droit devint la lune ; sa tête devint le mont Kunlun, sa barbe devint les planètes et les mansions ; ses os devinrent les dragons ; sa chair devint les quadrupèdes ; ses intestins devinrent les serpents ; son ventre devint la mer ; ses doigts devinrent les Cinq Pics ; ses poils devinrent les arbres et les herbes ; son cœur devint la constellation du Dais-Fleuri ; et ses deux reins, s'unissant, devinrent le Père et la Mère du Réel Zhenyao fumu.

C'est de la grammaire chinoise, comme disent les Russes. Je ne vais pas droit au but car je ne comprends rien, sauf qu'il faut devenir le cosmos. Mon œil gauche est le soleil ; toutes les femmes me regardent et m'admirent. Elles se bronzent au soleil. Mon œil droit est la lune. Les amoureux me regardent ; ils tombent amoureux de ma lumière douce et pénétrante. Ils font l'amour à mon œil droit qui est en extase. Les arbres et les herbes. Je me promène parmi mes propres poils ; je me baigne dans mon ventre. À quoi bon aller au bord de la mer Noire ? Au mois de septembre, je suis censé aller au bord de la mer Noire pour me reposer de mes labeurs, de mon journal, de mon récitation à Salzburg. Je n'ai pas envie de faire un voyage de plus. Il vaut mieux voyager dans son propre corps ou à sa surface : les reins, les poils, les doigts, le ventre, les intestins. Pourquoi ne pas entreprendre un voyage au bout de mes intestins ? Que peut-on voir dans ses

propres intestins ? quel genre de monuments ?

*Le monde inspire l'air, c'est le temps
du « souffle vivant ». Le monde
expire l'air, c'est le temps du « souffle
mort ». La journée se divise
en deux parties. La vie aussi. Il faut que
j'inspire l'air sans avoir envie
de l'expirer. Je n'ai pas envie de
l'expirer. Je l'expire malgré moi. Est-ce
la mort ou un coma ? Ce n'est rien
d'autre que l'expiration
du monde.*

C'est au temps du « souffle vivant » que l'Adepté Taoïste doit inspirer l'air pour le faire circuler à travers le corps ; au temps du « souffle mort » ce serait mortel. Je respire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tant pis pour ma santé, pour mon immortalité.

La circulation du Souffle se complète par celle de l'Essence. Quelle essence ? l'acte sexuel ? Sans doute. Les livres parlent du sperme et du sang menstruel. C'est cela l'essence : le sperme mélangé au sang menstruel. « Au milieu du Champ de Cinabre, l'Essence et le Souffle sont très subtiles. » Le Champ de Cinabre, je n'en ai cure. Où se trouve-t-il ? Que peut-on en faire ? Manger tout ce qui s'y trouve ? Montrez-le-moi et je mangerai tout, à condition que cela me rende immortel. Sinon, je mangerai les rillettes de porc qui pourrissent dans le frigidaire. Ou faut-il faire l'amour au milieu du Champ de Cinabre ? Volontiers. Montrez-moi le champ en question. J'y ferai tout ce que vous voulez, à condition que cela me rende immortel. Je n'ai rien contre l'amour, contre l'Essence en tant que telle. Je n'ai même rien contre le Souffle. Je respire pendant mes ébats amoureux. Tout le monde en fait autant ; personne n'est immortel.

*C'est fini. Le souffle, le souffle. Je respire,
mais cela ne mène à rien. Je respire en pure
perte. J'inspire, j'expire. Shakespeare
se retourne dans sa tombe : il n'arrive plus à
respirer. Il n'est pas immortel,
pas physiquement. Et l'esprit ne suffit
pas, l'inspiration poétique. Les vers
ne suffisent pas. Tout disparaît à part le
corps qui est tangible. Touchez mon
corps ; touchez le corps de Shakespeare. Le
cosmos est intouchable.*

Celui qui retient constamment le Souffle au-dessus du nombril, dans le Champ de Cinabre inférieur, garde son Essence dans son corps. Essence et Souffle s'unissent et donnent naissance à l'Embryon

Mystérieux. L'Embryon Mystérieux se noue et donne naissance à un corps.

Quel corps ? Mon corps me suffit largement. Je ne retiens pas le Souffle — ni au-dessus du nombril ni au-dessous du nombril. Le Champ de Cinabre, qu'il soit inférieur ou supérieur, m'est inaccessible. À qui est-il accessible aujourd'hui ? L'Embryon Mystérieux. Un nouveau poème ?

44

Il pleut, il pleut, bergère. Ma chatte vient de rentrer ; j'ai ouvert les volets, elle a sauté. Il est deux heures du matin. Je n'ai pas de thème sur lequel je pourrais broder. Par de broderie, cette nuit. Ce que je suis en train de faire ne ressemble pas à une thérapie non plus. Je tousse toujours ; j'ai de l'hypertension. Les pensées noires m'assaillent, fidèles au poste. Moi, je suis aussi fidèle au poste, assis en face de mon ordinateur. Fidèle à quoi ? à quel poste ? Rien n'a plus d'importance. Mourir aujourd'hui ou demain. Plutôt demain ou après-demain.

Les Jeux olympiques. La cérémonie de clôture. Ils courent partout ; ils sourient. Un feu d'artifice, mille feux d'artifice. Mille et une nuits. Non, il n'y a que mille nuits. Une nuit manque et tout est déréglé. Les Anglais sont venus dans un bus à impérial, avec des parapluies. Londres, c'est quoi ? Un bus à impérial, un parapluie, une comédie musicale. Un signe, deux signes, trois signes. Une vingtaine de danseurs, une fillette qui leur marche sur le dos. Et on trouve ça drôle, extraordinaire. Un danseur arrive dans une chaise roulante. On pousse la chaise ; il danse à n'en plus finir, au lieu de tomber, au lieu de mourir. On trouve ça amusant, édifiant : il a vaincu la maladie et même la mort grâce aux aérobics. Je ris aussi, mais je ris autrement. Les règles monastiques ne prévoient pas un après-midi de rire. Ce que les anciens voient surtout de mauvais œil, c'est le rire bruyant, la *sculiritas* ; le rire qui secoue le corps et fait couler les larmes. Mon corps tremble de rire ; les larmes coulent le long de mes joues. Un rire moqueur, un rire narquois, un rire méchant, un rire sardonique. Le monde est drôle, le monde est ridicule. Une chanteuse émerge du bus, un guitariste. Ils sont connus dans le monde entier ; on connaît la chanson. Ils sont tous connus dans le monde entier. Le monde ne s'occupe que de ces sportifs et ces danseurs, de ces chanteurs et ces coiffeurs. Une nuit manque toujours ; deux nuits, trois nuits. Toutes les nuits manquent. Il n'y a que des jours, malgré les feux d'artifice ; les jours où l'on reçoit des médailles, où l'on sourit, où l'on s'applaudit, où l'on saute de joie. Les jours glorieux.

Cette nuit — ma nuit — ne manque pas ; cette bouteille de vin non plus. Ma chatte dort à côté, dans la salle à manger. Visiblement, elle n'a pas envie de me rejoindre au lit. Cela m'attriste.

Elle m'a rejoint au lit. Quelle joie !

C'est cela un journal. Une chatte miaule sur le rebord d'une fenêtre. On note son apparition ; elle saute et se dirige vers la cuisine où ses repas l'attendent d'habitude. Pas cette fois. Dépitée, elle s'installe dans la salle à manger. On note ses déplacements. Elle change d'avis et s'installe sur le lit. Un cri de joie que l'on se hâte de consigner.

45

Je n'ai toujours pas de thème. Sur quoi écrirai-je aujourd'hui ? Sur rien. *Verba otiosa*, les paroles

creuses écrites pour passer le temps, pour tuer tout ce qu'on peut tuer, à quelques exceptions près. Les paroles qui ne mènent à rien. Il n'y a rien, donc ce n'est pas la peine de partir. Aurais-je dû aller à Pékin pour assister à la cérémonie de clôture, à la cérémonie d'ouverture ? « Le ciel de Pékin s'embrase dans un véritable bombardement qui fait trembler le stade olympique. Impossible, en revanche, pour les 91 000 privilégiés, d'apercevoir la moindre étincelle. C'est la revanche de ceux qui n'ont pas été invités... » Ma revanche. Effectivement, j'ai aperçu quelques étincelles, 91 000 étincelles. Une éclatante revanche. Une revanche sur Bush, une revanche sur Poutine. *Verba otiosa*. Si je priais au lieu de prendre ma revanche ?

*Seigneur, accorde-moi la paix. Mon âme est troublée
Par le monde. Toutes ces images la troublent, la secouent, la déstabilisent.
Fais en sorte qu'elle soit immobile, attentive à Ta parole, pas
Aux verba otiosa. Images creuses. Les gens
S'amuse. Moi, je ne m'amuse pas. Je ris simplement. C'est un rire
Amer. Débarrasse-moi, ô Seigneur, de cette expression de mon
Amertume. Elle détruit mon âme. Je ne suis ni méchant
Ni moqueur. Pourquoi rire de l'humanité ? C'est Ta création, pourrie,
Pervertie. Ta création, malgré tout. Je Te vois, ô Seigneur,
Dans ces étincelles, dans cette joie qui est déplacée et ridicule. La joie
N'est jamais ridicule. Je le sais aussi bien que Toi. Je ne dois pas me moquer de
Gens qui adorent les enfants. Et ces enfants qui sautillent de joie
Sans comprendre de quoi il s'agit ? Ils sautillent et sourient parce qu'on leur
Ordonne de sautiller et sourire. À leur place j'aurais pleuré. Je ne suis pas
À leur place. Je suis à ma place, et c'est de cette place
Que je Te demande de T'occuper, Seigneur. Prends soin de moi, car
Je suis incapable de prendre soin de moi-même. Ce n'est pas si facile que
Cela. Il faut travailler. Il faut croire en ce qu'on fait. Je n'y crois
Pas. Je ne crois à rien, même pas à Toi. Pourquoi
Ne veux-Tu pas me prouver que Tu existes ? Prouve-le, et je ne penserai plus
Aux ridicules, aux tares, aux travers humains. Je penserai aux étoiles, pas aux étincelles.
Mais Tu es une étincelle, une seule.*

Je m'adresse à Dieu de la même façon qu'à mes semblables. Je pourrais parler comme cela à un ami, si j'en avais un ; un ami à qui j'oserais demander de prendre soin de moi. Je ne suis pas prêt à confier mon corps et mon âme à n'importe quel être humain ; d'autre part, seul un expert — un ingénieur des âmes humaines, comme disent les Russes — serait capable de me soigner comme il faut. Il ne suffit pas de dire : « Tout va bien » ou « tout ira bien » ; il ne suffit pas de me caresser les joues ou m'embrasser sur le front. Il faut prendre soin de moi. On peut se faire soigner par un médecin, mais seul un ingénieur des âmes humaines est capable de prendre soin de vous. Ou un reconstruteur des âmes humaines. Il s'agit de reconstruire votre âme de façon à ce qu'elle se plaise à elle-même. Mon âme a honte de se regarder dans un miroir. Elle n'est

pas laide, loin de là, et je ne sais même pas pourquoi elle a honte d'elle-même. J'aimerais le savoir. Si je le savais, je serais capable de prendre soin de moi-même. Dieu le sait, mais Il ne répondra pas à ma question, même si je la Lui pose directement : c'est à moi de découvrir mes propres secrets.

La prière élargit constamment son champ d'action ; on se purifie, on part en voyage vers une niche où le Christ se cache, comme s'il avait peur de se révéler à un impie. Cette niche se trouve dans mon for intérieur — à la différence de la douleur que je ressens de temps en temps. Le Christ est la douleur, mais pas la même douleur. Le Christ est la joie, mais pas la même joie — pas la joie que j'ai vue à la télévision hier après-midi. La cérémonie de clôture. Ou est-ce la même joie, la joie joyeuse ? Une joie infinie, intense, immense, extrême. Ils étaient ivres de joie. Était-ce une fausse joie ? Comment distinguer une fausse joie d'une vraie joie ? Je n'en sais rien. Je sais que, d'après les ecclésiastiques, les joies du monde, de la terre, sont opposées à la vraie joie. C'est quoi, la vraie joie ? un entretien avec Dieu ? Ce qui me trotte par la tête n'a rien à voir ni avec la vraie prière ni avec la vraie joie. Dieu pourrait-Il m'entretenir, un jour ? Les mots m'engloutissent une fois de plus. Et une prière digne de ce nom ne se compose pas de mots. « Recueillez-vous dans votre cœur et là, pratiquez la méditation secrète » (Théophane le Reclus). Mon cœur ne communique pas avec Dieu par l'intermédiaire des mots. Mon cœur ne communique pas avec Dieu du tout. Laissons cela de côté. Mon cœur communique avec Dieu — en secret. Peut-être. Mon cœur ne me dévoile pas tous ses secrets. Mais s'il communique avec Dieu, il ne le fait pas par l'intermédiaire des mots. Ils se parlent sans intermédiaire, en tête-à-tête, à huis-clos. Tout se passe dans mon cœur, dans son for (très fort) ???? intérieur. Je n'entends rien du tout. D'ailleurs, je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes ; ni de regarder par le trou de la serrure. Que mon cœur fasse ce que bon lui semble ! Le cœur se trompe rarement. Il faut le laisser tranquille, c'est tout. Qu'il prie à sa guise !

Il est inutile de regarder par le trou de la serrure. Le père Irénée Hausherr nous met en garde contre cette pratique licencieuse : « Ne te figure pas la divinité en toi quand tu pries, ni ne laisse ton intelligence subir l'impression d'aucune forme ; mais vas, immatériel à l'immatériel, et tu comprendras. » Quand je regarde, je vois toujours des formes. Il vaut mieux fermer les yeux, mais cette manœuvre ne réussit pas toujours : on voit ce qui se passe à l'intérieur. C'est l'œil intérieur qui s'ouvre et scrute l'horizon. Il descend vers le cœur et voit des formes qui lui font penser aux esprits, aux anges. L'œil réfléchit en ces moments de contemplation. Même l'œil ne doit pas réfléchir. Rien ne doit engendrer des pensées, des formes. C'est le vide qu'il faut rechercher, un vide plein. Il n'exhibe pas les formes, ce vide. Il est plein autrement ; il est plein de lui-même. Un vide intense, productif. L'œil n'est pas censé voir quoi que ce soit. Il devient une partie intégrante de ce vide, à condition que l'on oublie sa fonction primordiale. Il faut oublier tant de choses pour se trouver en présence de Dieu. Il faut oublier les yeux et les oreilles ; il faut oublier le nez et la peau. Il ne faut rien sentir — dans tous les sens du terme. En russe aussi le verbe « sentir » se rapporte à la fois au nez et à la peau, aux doigts qui cherche toujours quelque chose de tangible, de soyeux. Nous cherchons à caresser le monde, comme si c'était un chat. Au toucher, ma chatte est douce et soyeuse. Si le monde était comme cela, je le caresserais sans arrêt. Pour voir Dieu, il ne faut pas caresser le monde ; il faut caresser le vide qui est plein à craquer. Comme si le vide était un chat gigantesque.

Je suis immatériel. Si je touche mon corps, je me heurte au vide : le vide plein est ferme, solide. Si j'ouvre les yeux, je ne vois rien : je n'ai pas d'yeux. Je n'ai pas d'oreilles non plus. En tant que musicien, j'ai

l'oreille fine, mais cela ne doit pas m'empêcher d'entendre Dieu.

C'est ennuyeux. La recherche de Dieu n'est pas toujours divertissante. Ce n'est même pas une leçon pour les autres : chacun cherche Dieu à sa manière. Personne ne cherche Dieu actuellement, à quelques exceptions près. Dieu est déjà trouvé ; Il est là. On L'utilise un quart d'heure par jour. Tout le monde est heureux : même Dieu est heureux : Il se rend utile. Pas dans le domaine littéraire, certes. On parle des anges, de l'au-delà ; on ne parle pas de Dieu. Tant mieux. Il ne faut pas en parler. Quand on parle de quelque chose ou de quelqu'un, des formes surgissent.

Je continue à parler de Dieu. Ce ne sont pas les formes qui m'intéressent : je peux m'en passer aisément. C'est l'immatériel qui est matériel en même temps. La nature est Dieu, elle aussi. Elle est matérielle. Je touche un arbre, une fleur. Je ne touche pas Dieu au moment où je les touche. Pourtant, Il est là. Je ne Le touche pas, mais Il est là car sans Lui l'arbre ne serait pas un arbre et la fleur serait autre chose ; un insecte, peut-être. Et je sais que je ne touche pas un insecte. C'est une fleur que je touche. Ma peau sent quelque chose ; je ne suis pas encore prêt à accueillir Dieu. Tout au plus, je peux concevoir Sa présence. Je ne suis même pas sûr que je la conçoive.

Je sais que Dieu est là ; Il est donc présent. De quelle manière ? Il recouvre le cosmos d'une pellicule divine. On ne peut ni toucher cette pellicule ni la voir. À quoi sert-elle ? À rien. On peut vivre sans elle ; on vit sans elle. Une petite prière par-ci par-là : le matin, le soir, avant d'aller se coucher. Et la pellicule ? que devient-elle ? Rien du tout. Pis encore, le mot « pellicule » est un anglicisme — dans le sens où je l'utilise. Il n'y a plus de pellicule ; je sauvegarde la pureté de la langue française.

« L'intellect ne saurait voir le lieu de Dieu en lui-même, à moins d'être devenu supérieur à toutes les pensées d'objets » (Evagre le Pontique). Et moi, je continue de chercher Dieu à l'aide de mon intellect qui intervient et gâche tout lorsque je tape quelques mots. Dieu, il faut Le sentir. Mais j'ai déjà renoncé à tous mes sens. Avec quoi pourrais-je sentir Dieu ? L'intellect est de nouveau en marche ; une armée de pensées. Seule l'armée américaine est en mesure de les arrêter net. Je ne laisserai pas l'armée américaine intervenir dans mon conflit intérieur. Pas d'ingérence, s'il vous plaît ! Je ne suis ni l'Iraq ni l'Iran. Je ne suis même pas le Kosovo.

C'est ma prière, une longue prière. Il y a beaucoup de détours dans cette prière, et ce n'est pas bien. Un jour, je faisais la queue dans un magasin d'alimentation. J'étais avec une de mes amies. Une femme d'âge moyen ouvre son sac, en sort quelques centimes et commence à les compter. Ensuite, elle hoche la tête et remet les centimes dans son sac. Elle en sort son chéquier et constate qu'il est vide. Ce n'est pas le vide qu'elle recherche. Elle sort sa carte bleue ; elle ne marche pas. La caissière la prend et dit : « Votre carte bleue est périmée. » La femme sort son portefeuille qu'elle aurait pu sortir plutôt. Je pensais qu'elle n'avait pas de portefeuille ; rien qu'un sac des années cinquante. L'a-t-elle hérité de sa mère, de sa grand-mère ? Elle commence à compter les kopecks — pardon, les centimes. Elle compte aussi les roubles. Quand les Russes sont à l'étranger, ils disent toujours « les roubles, les kopecks » ; chez eux, ils disent « les dollars ». Je dis à mon amie russe : « Cette baba nous en fera voir de toutes les couleurs. » Je ne suis pas sûr d'avoir utilisé cette expression, d'autant que je lui parlais en russe. Je n'ai pas dit non plus : « Cette baba nous casse les couilles ». Cela aurait été vulgaire et illogique. En tous cas, j'ai prononcé le mot « baba ». La réaction de la baba a été immédiate : « Ce n'est pas bien, baba. Ce n'est pas bien du tout. »

Ma prière est trop longue. Je compte les roubles, les centimes au lieu de sortir ma carte bleue qui n'est pas périmée. Elle « expire à fin 02/10 ». À Moscou, on m'a volé mon ancienne carte. Cette carte-là, je l'ai obtenue il y a cinq mois, six mois — je suis trop las pour compter les mois, les centimes. J'ai mal dormi cette nuit. Quand je parle de Dieu, je compte les centimes ; c'est cela qui m'effraie. Il faut se donner à Dieu sans calculs, sans détours. Moi, j'emprunte des chemins qui ne mènent nulle part ; ils mènent vers d'autres chemins. Il y a trop de chemins dans ma vie, trop de sentiers, trop d'allées. Il n'y a pas de monuments où je pourrais m'arrêter pour faire des photos. Pas des photos ; on s'arrête devant ce monument, devant ce vide rempli de monuments. Pas de photos, pas de magnétophones. Il n'y a pas de sons, tout est silencieux. Le silence règne, ou plutôt il ne règne pas. Il s'impose, tout simplement. Il n'y a rien en dehors du silence ; il n'a pas besoin de régner. Pourquoi régner sur soi-même ? On domine ses instincts, ses impulsions, ses désirs ; on ne règne pas sur soi-même. Je ne suis pas un esclave de mon « moi ».

Une longue prière ; une prière scholastique. J'analyse ce qui ne se soumet pas à une analyse. Je l'analyse quand-même, le vide qui est plein à ras bord.

Combien de vertus puis-je pratiquer ? Certaines vertus me sont inaccessibles. J'en pratique un certain nombre, pas toutes. J'écris des poèmes ; je joue du piano. Ce sont des vertus, oui ou non ? J'écris de mauvais poèmes ; ce n'est pas une vertu. Il vaut mieux faire du business et aider les pauvres, nourrir les affamés. Je ne nourris pas les affamés en écrivant un mauvais poème. Je nourris mes ambitions, mon orgueil ; et les Africains meurent de faim. Ils meurent de soif aussi : il n'y pas d'eau potable à leur disposition, à portée de la main. Je ne bois pas d'eau du robinet, mais il y a toute une panoplie d'eaux minérales à ma disposition. Je bois de l'eau plate actuellement, de la Volvic. Je reprends mes vieilles habitudes. Il n'y a rien de plus salubre que des vieilles habitudes. Grâce à elles, on peut écrire une centaine de poèmes. Ce n'est pas difficile d'écrire un poème, même au sujet de Dieu ; un sujet épineux.

*J'aime Dieu. Je ne l'aime pas. Comment peut-on
aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas ? Un mariage
arrangé. Je n'ai pas vu ma fiancée. Je l'épouse
quand-même. Elle porte un voile.*

Ce ne sont pas les poèmes que je dois écrire. Je ne dois rien écrire du tout. Ce qu'il faut, c'est réduire ma vie aux dimensions de mon cœur où tout se joue : ma vie, mon éternité. Dans cet espace clos, je suis censé recréer Dieu ou Le créer simplement. S'Il n'existe pas, il faut L'inventer. Je l'invente, je Le forge de toutes pièces — à l'intérieur de mon cœur. Je ne sais si l'opération est réussie. Comment peut-on vérifier la similitude entre mon modèle et l'original ? Même si ce que je forge est un original, il doit correspondre à quelque chose — à l'idée de Dieu qui se répand par le monde depuis des siècles. Il faut être à l'unisson avec ses prédécesseurs, sinon je ne pourrai jamais recourir à l'aide de l'Eglise ou d'un monastère. Supposons que je frappe à la porte d'un monastère. Un moine ouvre la porte et me regarde. « Pourquoi êtes-vous venu ici ? me demande-t-il.

— Parce que j'ai besoin de Dieu et de silence.

— Comment voyez-vous Dieu ?

— Il est sphérique.

— Il ne l'est pas.

— Alors Il est triangulaire.

— Il n'est pas triangulaire non plus.

— Il a la forme de mon cœur.

— Dieu n'a qu'à faire de votre cœur.

— Dieu est vide. Je veux dire qu'Il ressemble au vide.

— Je vous demande de partir, cher Monsieur. Chez nous, il n'y a pas de places pour les individus de votre espèce.

— Je sais qu'il faut dire : 'Je ne vois pas Dieu. Il n'a pas de forme. Il est immatériel. Mais je Le vois, je n'y peux rien. Je Le vois à ma manière.

— Vos manières laissent à désirer. Partez ! »

Je ferais mieux d'apprendre certains textes par cœur. Tant pis pour mon cœur : personne n'y jettera un coup d'œil. Personne ne connaîtra le contenu de mon Dieu. Je dirai que Dieu est là, que je médite sur Lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre, que je L'aime de tout mon cœur. « Celui qui ne rentre pas en lui-même et néglige cette tâche spirituelle ne fera aucun progrès, dirai-je. Et moi, je rentre en moi-même tous les jours. Au fait, je ne sors pas de chez moi. Je ne sors pas de moi. Je reste enfoui en moi-même, comme si j'étais un trésor. Je suis un trésor tant que Dieu est en moi. Je garde Dieu précieusement parce que c'est le plus grand trésor dont un homme puisse disposer.

— Consacrez-vous assez de temps à la prière intérieure ?

— Je vous dis que Dieu est dans mon cœur vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Mais priez-vous votre Dieu ?

— Ce n'est pas mon Dieu. C'est le Dieu de tout le monde. C'est aussi votre Dieu, j'imagine. En tous cas, je compte sur mon futur père spirituel. C'est lui qui se doit d'initier les novices à la pratique de la prière intérieure — le plus tôt possible. Nous pouvons commencer ce soir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Notez bien que cette pratique doit se développer progressivement, lentement, avec une grande sobriété.

— Je sais, je sais. C'est pour ça que j'aimerais commencer ce soir.

— Faute d'être adoptée progressivement, elle risque de perdre son caractère fondamental et de n'être plus, au bout de quelque temps, qu'une simple observance extérieure.

— Il n'y aura rien d'extérieur dans ma vie. Votre monastère logera aussi dans mon for intérieur. Vous-même vivrez en moi, dans mon cœur, dans mes poumons.

— Merci. Ma cellule me convient parfaitement.

— Progressivement. Dans une semaine, je serai capable de prononcer le premier mot de la prière. Un mot par semaine. Est-ce assez lent ?

— Un mot par mois.

— D'accord. Il faut que je vive longtemps. Elle est longue, la prière intérieure ?

— Plus longue elle est, mieux ce sera pour vous.

— Combien de mots contient-elle ? à peu près ?

— Cela dépend de vous et de Dieu.

— J'espère que Dieu m'accordera une longue prière.

— Je l'espère pour vous. Je dois néanmoins vous mettre en garde. Il y a des gens qui, à partir d'une règle extérieure, arrivent à la vie intérieure.

— Si on ne se trouve pas déjà à l'intérieur, il faut y accéder d'une manière ou d'une autre. Si on n'est pas à l'intérieur, on est à l'extérieur. C'est de l'extérieur, par conséquent, qu'on se dirige vers l'intérieur.

— Le principe inaltérable doit être : se tourner dès que possible vers l'intérieur et y allumer l'esprit de zèle.

— Cet esprit est déjà allumé, je vous assure.

— La flamme risque de s'éteindre.

— Je compte sur vous pour le maintenir allumée.

— Avant tout, il faut compter sur Dieu et sur soi-même.

— Je compte sur Dieu et sur ma prière intérieure.

— Faute d'être bien renseigné sur la prière intérieure, vous pouvez vous échinez longtemps sans rien récolter. Cela vient de ce que l'activité extérieure est, par nature, plus facile et donc plus attrayante. L'activité intérieure, par contre, est difficile et, par conséquent, elle rebute.

— Elle ne me rebute pas.

— En êtes-vous sûr ?

— Sûr et certain.

— J'ai l'impression que vous vous éloignez de plus en plus de l'œuvre intérieure.

— Comment puis-je m'en éloigner ? C'est mon œuvre à moi.

— Parlez-vous de vos poèmes ?

— Pas du tout. Je parle de Dieu.

— Dans vos poèmes, vous en parlez aussi. Mais ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu.

— Je parlerai de Lui autrement, je vous le promets. Donnez-moi un peu de temps, une semaine, deux semaines.

— Le premier mot de votre prière intérieure sera 'non'. Il faut dire 'non' à la vie que vous avez vécue jusqu'ici.

— Je dirai 'non' cent fois.

— Une fois suffira, à condition que ce soit un vrai 'non'. »

Non, non, non, non, non. Il faut détruire ce journal et tous mes poèmes, tous mes écrits. Comment détruire la vie que j'ai vécue jusqu'ici ? Pénitence, pénitence. Souvenir, souvenir. Il faut que je détruise tous mes souvenirs. Ou suffit-il de dire 'non' tout simplement ? Non, je désapprouve mes démarches antérieures. Non, je désapprouve mes initiatives d'autrefois. Non, je désapprouve mes actions d'hier. Quand pourrai-je dire « oui » ? Je dis « oui » au monde. Je dis « oui » à mes semblables. Ils sont tous remarquables parce que Dieu les habite. Certains d'entre eux ne le savent pas. Cela ne les empêche pas d'être porteurs d'une étincelle divine. De nouveau, je m'empêtre dans les clichés. La vie religieuse est pleine de clichés. Il faut que je m'y habitue. « Ce n'est pas que nous devions abandonner l'œuvre extérieure ; tout au contraire, elle est le soutien de l'œuvre intérieure et les deux doivent être menées de pair. Il faut toutefois donner la priorité à l'adoration

intérieure, car nous devons servir Dieu en esprit... » Et patati et patata. Il faut pouvoir supporter ce blablabla.

Le style littéraire n'a aucune importance. Les mots véhiculent le sens, une multitude de sens. C'est le sens qui prime, une sorte d'information. « Laissez tomber cette balle ! » Je laisse tomber la balle. « Ramassez cette balle ! » Je ramasse la balle. « Laissez-la tomber de nouveau. » Je la laisse tomber. « Donnez-lui un coup de pied. » Je commence à jouer au football. Je comprends l'information que l'on fournit. Cela suffit : le style n'y est pour rien. On peut et on doit s'en passer. « Ce qui est requis, c'est de vivre constamment avec Dieu, de l'avoir présent à votre cœur quand vous parlez, lisez, veillez ou réfléchissez à quelque chose. » J'écris et en même temps je vis avec Dieu. Je réfléchis à quelque chose, sinon je ne saurais écrire ; cela ne m'empêche pas d'avoir Dieu présent à mon cœur. Je parle à mon chat et à Dieu. Les chats et Dieu sont compatibles.

46

La vieille chatte — appelons-la la vieille — a pris l'habitude de se coucher sur mon lit, juste à l'endroit où je me couche moi-même. C'est mon odeur qui est à l'origine de son bien-être. Chaque fois que je me couche, je lui demande de me céder un peu de place. Elle le fait à contrecœur. Pas tout à fait : elle se blottit contre moi et se met à ronronner. Mon corps n'est pas inférieur à mon odeur, d'autant qu'il est porteur de cette odeur. Elle s'en rend compte et se frotte contre moi en me reniflant. La jeune chatte arrive ; elle s'appelle Dina. Elle nous regarde d'un œil narquois. Non, c'est la jalousie que je lis dans son regard. On dit que le regard d'un animal est neutre : les animaux ne savent ni pleurer ni rire. Ma chatte est jalouse, et elle n'arrive pas à cacher ce sentiment. Je ne sais pas si elle peut cacher quelque chose à part une plume que j'ai lui donnée ou un autre objet avec lequel elle joue tout en pensant que tout le monde veut le lui enlever. La jalousie rayonne de ses yeux ; ce sont des rayons noirs. J'ai déjà parlé du soleil noir dans mon livre sur Dante. Ai-je aussi parlé de la lune noire ?

Dina tourne autour du lit, comme à la recherche d'un angle de vision qui lui permettrait d'assouvir sa soif de jalousie. Ensuite, elle gratte un sac en papier qui gît par terre. Elle le gratte de l'extérieur, de l'intérieur. Elle plonge dans ce sac pour mieux le déchirer. La vieille sursaute ; elle se redresse plutôt. J'espère qu'elle sursautera, un jour ; il sursautait l'année dernière. Nous ne sommes plus en communion ; nous sommes séparés. Une séparation des corps. Dina continue son manège. Ensuite, elle abandonne le sac, saute sur le lit et se blottit contre mon corps de l'autre côté — par rapport à la vieille chatte. Toutes les deux ronronnent. Moi, je ronronne aussi : j'ai rarement été aussi heureux dans ma vie. Deux chattes sont amoureuses de moi. Que me faut-il de plus ? Je m'endors sur mes deux oreilles, ce qui ne m'arrive pas souvent. Au réveil, je vois la vieille qui dort paisiblement de l'autre côté du lit. J'ai dû la déranger pendant mon sommeil. Dina a disparu. Depuis quelques jours, je laisse la porte de ma chambre entrouverte ; les chattes — pas les humains — peuvent entrer et sortir. Pour le moment, il n'y a pas d'êtres humains dans cette maison. Ils n'entrent ni sortent ; ils ne franchissent aucun seuil. Pas le seuil critique du surpeuplement, en tous cas.

Je mets quelques croquettes dans le bol de la vieille. Un craquement s'ensuit. Elle a de l'appétit, tout va bien.

J'ai oublié de raconter notre scène d'amour ; je parle de Dina, cette fois. Je me réveille au milieu de la

nuit. Je sens une patte sur ma main ou plutôt sur mon poignet. Je sais que c'est une patte et pas la couverture. Je sais que cet attouchement n'a rien à voir avec le rêve que j'ai fait avant de me réveiller. La seule question que je me pose est la suivante : De quelle chatte s'agit-il ? Une patte ne suffit pas pour identifier une chatte, surtout dans le noir. Mais je n'ai pas envie de déplacer ma main, par crainte qu'elle ne retire sa patte. Et pour rien au monde je n'aimerais être privé de cette patte douce et tendre, de cette patte amoureuse. J'attends ; elle ne retire pas sa patte. J'attends encore. Je sais que j'ai une seconde main : je ne suis pas endormi au point de ne pas savoir que j'ai deux bras et deux jambes. Mais la seconde main est loin — par rapport à la chatte. Si je la bouge, mon corps bougera aussi. Du coup, la chatte bougera à son tour, et la patte disparaîtra. À quoi bon savoir quelle chatte nous aime ? Toutes les chattes sont magnifiques, dignes de notre amour. C'est nous qui ne sommes pas dignes du leur. Si une chatte daigne d'exprimer un sentiment à notre égard — je parle de l'amour, naturellement —, il faut en profiter au maximum. J'en profite autant que je peux, en étouffant dans l'œuf mon élan de curiosité. Et puis, je comprends que c'est Dina ; je la devine, je la sens. Je n'ai pas besoin de ma seconde main ; ni de la première, d'ailleurs. J'ai besoin de mon poignet sur lequel elle a posé sa patte. J'en aurai besoin aussi longtemps que sa patte demeure immobile. Certes, j'en aurai besoin pour jouer du piano — ce soir, après le coucher du soleil. Je chasse les pensées inopportunes pour jouir au maximum de la patte de ma chatte.

Puis, elle se blottit contre moi, elle marche sur moi. Je la caresse de ma seconde main. À présent, j'en ai besoin. Ma main droite ; sa fourrure. Elle a une fourrure épaisse et douce. Je ne me lasse pas de prononcer le mot « doux » quand je parle de Dina. Un de mes amis l'appelle « Ladoucette ». Elle est en train de guetter une souris dans le jardin. Il faut que je ferme les fenêtres avant qu'elle ne dépose sa proie à mes pieds : je ne veux pas qu'elle épargne les souris dans la maison. L'odeur de la chair morte m'insupporte.

Elle s'enfuit quand je m'approche d'elle. Soudain, elle se laisse tomber et se roule sur un tapis en attendant ma caresse. Mes amis disent que c'est une vraie petite femme. Je dirais plutôt le contraire. Une vraie femme se roule sur les tapis ; une vraie femme ronronne. Une vraie femme attrape les souris et joue avec elles jusqu'à ce qu'elles meurent.

47

La jalousie des chattes, ce n'est pas la même chose. Elles ne fouillent pas partout à la recherche d'une lettre d'amour. (La violoncelliste a trouvé deux lettres d'amour dans la salle à manger.) Elles n'écoutent pas aux portes. Elles écoutent aux portes de temps à autre, mais elles ne comprennent rien ; en tous cas, elles ne me giflent pas. Elles ne citent pas les lettres d'amour qu'elles trouvent dans ma baignoire. Rien de plus facile que de s'entendre avec des chattes, même avec des chattes amoureuses.

Les humains sont complexes, même quand ils ne sont pas amoureux. J'ai un ami qui se plaint à longueur de journée ; malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à le plaindre. Il a toutes les maladies du monde, et il reproche à ses médecins de ne pas le prendre au sérieux. « Je ne suis pas un malade imaginaire, répète-t-il.

— Ce sont des médecins imaginaires, dis-je.

— J'ai changé de médecin, dit-il.

— C'est ton quatrième médecin, dis-je.

— C'est mon cinquième médecin », dit-il.

Il a des amis partout, mais il change d'amis tout le temps. Tantôt il passe ses vacances en Finlande, tantôt il nage dans la mer Adriatique. J'ai déjà parlé de lui pour mettre en relief l'entente cordiale entre les humains. « Comment te remercier ? dit-il. Tu sais, je reviendrai. » C'est cela, sa gratitude.

Il est sur le point de partir. Il quitte ses amis qui ne cessent de l'inviter chez eux. Sa valise ne ferme pas : il a acheté trop de jouets en Finlande. Cela ne fait rien. Il dit à l'hôtesse : « Je laisse ma veste chez vous. De toute façon, je reviens bientôt. » L'hôtesse fond en larmes et quitte la pièce. « Elle doit être amoureuse de moi, me dit-il.

— Tu y passes deux mois par an. Tu aimes la Finlande.

— Elle m'aime, répète-t-il.

— Elle savait que tu allais partir. Pourquoi a-t-elle pleuré au moment où tu lui as dit que tu laissais ta veste chez eux ?

— Parce qu'elle ne voulait pas que je la quitte.

— Elle avait ta veste.

— C'est moi qu'elle voulait, pas ma veste.

— Une veste vide.

— Son mari m'a conduit à l'aéroport. Je lui ai dit : 'Pourquoi pleure-t-elle, ta femme ?' Il m'a dit : 'Je ne sais pas.' Il doit être jaloux. Je leur ai écrit. Ils n'ont pas répondu.

— Tu dois chercher un autre ami dans les pays nordiques. Tu n'aimes pas le soleil. Ou passeras-tu tes vacances ? Pas dans les Caraïbes.

— Il y a des trous dans mon calendrier. Au mois de juin, je devais aller en Suisse. Je n'y vais pas.

— Pourquoi ?

— Je me suis disputé avec la vieille. À Noël, elle a invité des gens que je ne supporte pas. Je lui dis : 'Pourquoi invites-tu ces gens ? Tu ne veux pas que j'aille chez toi ?' Elle dit qu'elle ne peut pas faire autrement. Alors, je lui dis que ne viens pas. Je ne l'appelle plus. Elle m'appelle tous les jours. Je ne réponds pas. Elle laisse des messages sur mon répondeur. Je ne réponds pas. Mais elle doit me donner son piano. C'est moi qui l'ai choisi. Un Steinway. Elle m'a dit qu'il était à moi. Je n'avais pas assez de place pour lui dans mon appartement. Elle m'a dit qu'il m'attendait, le Steinway. Je n'avais qu'à l'appeler pour l'avoir. Alors, je l'appelle. Deux ans après. Je lui dis : 'Tu m'as promis le Steinway. J'en ai besoin.' Elle me dit : 'Il y a un autre pianiste. Il vient chez moi. Il joue sur le Steinway.' Je lui dis : 'Je le savais' et je raccroche. Elle voulait me léguer sa maison. Tu penses que c'est terminé ?

— Il faut que tu changes d'amis, une fois de plus. Ce n'est pas les maisons qui manquent. Ni les vieilles femmes solitaires.

— Elle a une belle maison.

— Ce n'est pas les belles maisons qui manquent. Ni les beaux Steinway. »

Il change d'amis. Mais il y a plusieurs amis chez qui il va en automne et en hiver, au printemps et en été. Son calendrier est plein. Pas cet été, hélas. Plus d'amis en Finlande, plus de vieilles femmes. Non, il en a une ou deux. Mais ces vieilles femmes-là n'ont pas de Steinway à lui offrir. Et leurs maisons ne sont pas aussi belles que celle qu'il a perdue à cause de son orgueil, de son cynisme.

« Tu n'aurais pas dû lui parler du piano, lui dis-je. Il aurait fallu commencer par ses maladies. Elle en a une douzaine, je parie. C'est ça que vous avez en commun.

— Tu défends toujours mes ennemis, dit-il. (Il crie plutôt.)

— Non. J'essaie de renverser la situation.

— C'est moi que tu renverses d'un croc-en-jambe. Tu n'as pas honte ?

— Non, désolé. Pourquoi cries-tu ? Je ne hausse pas le ton. Tu as dû t'en apercevoir.

— C'est ce que je déteste. Tu ne hausses pas le ton parce que tu t'en fiches. Je peux crever.

— *Qu'ils crèvent, les artistes.* As-tu vu cette pièce polonaise ?

— Je ne veux pas crever. Ils sont tous odieux avec moi. C'est moi qui ai choisi ce piano. Sans moi, elle aurait acheté une casserole. Et Philippe ? Pourquoi s'est-il suicidé ? J'allais chez lui, en été, à l'automne. J'aime Nice. Il y a une église russe à Nice.

— Il était amoureux de toi. Mais comme tu donnais des cours à Munich et pas à Nice... Tu aimes le soleil ?

— C'est son secrétaire qui me téléphonait pour me dire qu'un billet d'avion m'attendait à l'aéroport. Pourquoi ne le faisait-il pas, lui ? Trop occupé ou quoi ? J'étais un pianiste, une source de distractions. Un musicien de cour. C'était humiliant.

— Pourquoi y allais-tu, malgré tout ?

— J'aime le soleil, surtout à Nice.

— À ta place, je l'aurais envoyé promener.

— Tu ne hausses pas le ton. C'est une double insulte. Tu me fais remarquer que je hausse le ton, moi. En effet, je hausse le ton — parce que je souffre. Toi, tu ne souffres pas. Tu me donnes des leçons. Je ne suis plus à l'école.

— Tu as dit que c'était une double insulte. La deuxième partie, c'est quoi ? la deuxième insulte ?

— C'est ton indifférence. Oui, tu me fais croire que je suis un goujat. En plus, tu t'en fiches. D'ailleurs, à ta place, je ne le ferais pas.

— Quoi ?

— Je ne hausserais pas le ton. Je ne le supporte pas. Je vis seul, dans le calme. »

Il s'endort dans un fauteuil en regardant la télévision ; il regarde la télévision pour s'endormir. Dès que j'éteins la télévision, il se réveille. « Que se passe-t-il ? crie-t-il.

— Il ne se passe rien. J'ai éteint la télévision.

— Pourquoi m'as-tu réveillé ? J'étais en train de faire un rêve.

— Epargne-moi tes cauchemars, comme disait Beckett.

— Je ne m'en souviens plus. Pourquoi m'as-tu réveillé ? »

Encore un dialogue. Cette fois, il s'agit d'une femme. Je l'emmène dans un restaurant. « C'est un mauvais restaurant, me dit-elle. En France, il y a de bons restaurants.

— Pourquoi est-il mauvais ?

— Parce qu'il y a du sel sur la table.

— C'est un hôtel aussi. Leur cuisine est destinée aux vieillards, sans doute.

— Je ne suis pas vieille.

- Je te demande pardon. Si tu veux partir...
- On reste. C'est mon destin. Je dois subir les avatars de mon destin.
- Tu exagères. C'est un restaurant, pas un échafaud.
- Je suis gourmande. Je suis gourmète.
- Attendons les entrées.
- Je sais ce qui m'attend. Je le sens. Ce n'est pas la peine d'attendre quoi que ce soit.
- Alors, on part ?
- On reste.

On reste, mais on n'attend pas. Si, on attend.

- Que fabriquent-ils ? Ils sont en train de pêcher le poisson ?
- C'est normal. Nous sommes en vacances.
- Ceux qui travaillent ne sont pas en vacances. Ils auraient dû nous servir dans le jardin.
- Ils pensaient qu'il allait pleuvoir.
- Il ne pleut pas. Le soleil brille.
- Depuis deux minutes.
- J'aimerais m'asseoir au soleil.

Trois heures plus tard.

- Le déjeuner était mauvais.
- Pas tant que ça.
- Si, il était mauvais, long et mauvais. Ce restaurant n'est pas noté dans mon guide.
- C'est un guide où il n'y a que des petites tables.
- Montre-moi cette grande table ! Montre-moi ces étoiles ! Il y en a combien ? dix ?

Le jour suivant, dans une librairie.

- Voici le guide Michelin. Ce restaurant a une étoile.
- C'est impossible. Montre-moi cette étoile. En effet. Le propriétaire l'a acheté.
- Quoi ?
- Le guide, les dégustateurs. Tout s'achète, tout se vend. »

Il y a des gens qui aiment les dialogues : dans la vie, dans les livres. Moi, je ne les aime pas. J'aime les monologues, j'aime le silence. J'aime répéter les mêmes mots, ce qui équivaut au silence.

« Je me suis cognée. Il faut que j'aille dans une pharmacie. Y a-t-il une pharmacie dans ce bled ?

- Il y en a deux.
- Tant mieux. On y va.

Une demi-heure plus tard.

- Il me faut de l'arnica C 30, dit mon amie.
- Avez-vous de l'arnica C 30 ? dis-je à la pharmacienne.
- C 30 ? Vous prenez tous les granules à la fois. Mettez-les sous la langue.
- Elle veut que je mette le tube entier sous ma langue ? dit mon amie.
- Oui.
- Tu n'as pas compris. Demande encore une fois !

— Mon amie, doit-elle mettre tous les granules sous la langue ? tous à la fois ?

— Oui, dit la pharmacienne.

— Oui, lui dis-je. (Je le dis à mon amie.)

— Tu n'as pas bien compris.

— Je parle le français depuis mon enfance.

— Tu seras responsable de ma mort. Je n'arrive pas à ouvrir ce machin.

— On l'ouvrira ailleurs. On fait attendre des gens.

— J'ai mal, horriblement mal. Tu es sans cœur. »

Encore un dialogue.

« Je dois aller à Paris. Tu me conduis ?

— Oui.

Vingt minutes plus tard.

— C'est ici. Pourquoi tournes-tu en rond ?

— Je cherche une place pour me garer.

— Je n'ai pas le temps. Je dois travailler mon violon. Il y a des parkings souterrains.

— Je n'aime pas les parkings souterrains.

— Parce qu'il faut payer ?

— À l'air libre aussi, il faut payer. Nous sommes en semaine.

— Tu ne veux pas payer ou quoi ? Je n'ai pas de temps à perdre. »

Encore un dialogue.

« J'ai fait trois cauchemars cette nuit. Quand je dors chez moi, ça n'arrive jamais. As-tu connu l'ancien propriétaire de ton appartement ?

— Vaguement. Pourquoi ? Tu penses que quelqu'un s'est suicidé dans cette pièce ?

— Peut-être. Ou on a tué quelqu'un. Je rêve de camions qui écrasent ma voiture. Ces camions nous enfoncent, moi et ma voiture, dans la terre. Sois gentil, dors dorénavant dans cette chambre ! Moi, je dormirai dans la tienne. »

Encore un dialogue.

« Ton poulet est immangeable. Tu as oublié d'éteindre le four.

— Je n'ai pas entendu la sonnerie.

— Parce que tu lisais une connerie. Ou tu en écrivais une. Je meurs de faim.

— J'irai chercher un autre poulet.

— Je veux celui-ci. Il me plaît. Il est gras.

— Je trouverai un poulet gras. Ce ne sont pas les poulets qui manquent à Versailles.

— Il n'y a rien à Versailles, à part le palais. Je me fiche de ton palais. »

Il ne pleut pas aujourd'hui. Tant mieux.

Bénis le Seigneur, ô mon âme !

Seigneur mon Dieu, Tu es si grand,

Vêtu de splendeur et de magnificence.

*Eteins les étincelles de mon irritation !
 Les gens m'agacent, je n'y peux rien.
 Chaque mot est un couteau
 Qui pénètre mon cœur. Comment
 En faire abstraction ? Il ne faut pas
 Que je les écoute. Je les entends
 Mais ne les écoute pas. Je ne peux pas
 Me boucher les oreilles, pas en leur
 Présence. Je connais le code
 De la politesse. Eux, ils l'ignorent.
 Tu déploies la voûte étoilée
 Comme une tente. Protège-moi !
 Cette tente est trop grande. Je n'arrive pas
 À m'y réfugier. Construis une tente
 Beaucoup plus petite, pour moi
 Tout seul.*

Pas de petite tente ? sur mesure ?

48

La Chine. Dans trente ans elle sera la première puissance mondiale ; ou en 2030. Le monde est déjà à l'image de la Chine. Surpopulation, nivellement ; et absence de l'histoire. Il y avait des hommes de génie dans la Chine ancienne. La multitude n'étouffait pas les voix individuelles. Il n'y a plus de génies dans notre monde ; et la multitude étouffe tout ce qu'elle peut étouffer. Pourtant nous sommes sur la bonne voie puisque nous devenons la Chine. Il y aura toujours quelques traces de la Chine ancienne, du Taoïsme.

La Chine ancienne est hors de notre portée. Quelques rituels taoïstes seraient de mise, pourtant. N'est-il pas plus facile de communiquer avec leurs dieux ?

Je brûle quelques bâtonnets d'encens et je présente quelques offrandes. Puis, je me prosterne et j'invite l'esprit à descendre :

*Que l'expansion des Souffles de Rectitude
 Remplisse le Ciel et la Terre !
 Que le Corbeau d'Or s'avance en son vol,
 Pareil à la foudre dans les nuages !
 Que le Lapin de Jade brille avec éclat,
 Pareil à une roue de char !
 Que l'Etoile du Sud et le Boisseau Septentrional
 Descendent ensemble !
 Que la constellation Ziwei au milieu de ses lumières,*

*Ouvrant la route correcte
 Dans la grotte de la Source des Pêcheurs, invite l'Immortel !
 Moi, devant le brûle-parfum,
 Je salue trois fois pour inviter.
 J'invite Guandi à descendre auprès de moi.
 Que les soldats divins, rapides comme la lumière,
 Aillent le chercher, conformément
 À l'ordre reçu !*

Le Corbeau d'Or est le Soleil ; le Lapin de Jade, la Lune. Guandi est un dieu qui rompt les maléfices. Qu'il pourfende les démons ! Qu'il corrige mon destin ! Ce n'est pas trop tard. Même si je meurs avant que le destin me sourie, on pourra me rendre immortel — dans ma tombe.

On organise des fêtes pour les morts. On prie pour que les ancêtres jusqu'à la septième ou la neuvième génération soient arrachés aux Demeures Obscures.

49

Qu'est-ce l'histoire ? C'est notre instituteur qui nous avait posé cette question. J'avais onze ans. J'ai déjà raconté cette histoire, j'en suis certain. Elle se trouve dans mon livre sur la musique. Mais il s'agit en l'occurrence de mon histoire personnelle qui pourrait faire partie de l'histoire universelle, si j'étais un écrivain de génie. Le fait qui appartient à l'histoire sort de l'ordinaire : Karl Jaspers insiste sur ce point. La nature a sa propre histoire, mais si on calque l'histoire de l'humanité sur celle de la nature, on dénature l'histoire qui est un grand individu. Et cet individu se compose de tous ceux qui ont une touche personnelle et ajoutent une nuance unique au tableau de l'histoire. Où est cette touche unique ? Le tableau contemporain ne ressemble même pas au *Carré noir* de Malevitch ; ni à son *Carré blanc*. Rien qu'un tableau noir ou un tableau blanc : cela dépend de celui qui le regarde.

George W. Bush. Fait-il partie de l'histoire ? A-t-il élargi l'espace humain ? L'espace abruti existe aussi ; qui plus est, il fait partie de l'humanité. Et il fait partie de l'histoire encyclopédique qui est peu scrupuleuse. À la maison, j'ai beaucoup d'encyclopédies, mais je ne les lis pas d'un bout à l'autre. Je les consulte de temps en temps. La vraie histoire — la seule qui mérite ce nom — procède de la même façon : elle consulte les chroniques de l'humanité.

George W. Bush peut noircir une marge de l'histoire, un tout petit coin, à condition qu'il inspire un grand artiste. Pas de chance : il n'y a pas de grands artistes de nos jours. Musil aurait pu en faire quelque chose. Aurait-il daigné consacrer quelques mots à ce président des États-Unis ? L'espace de son ironie n'était pas infini.

L'histoire est le temps qui débouche sur l'éternité. L'histoire est un mouvement que l'éternité photographie ; elle ne le filme pas. Un mouvement immobile. Ce n'est ni un bond en avant ni un bond en arrière. C'est un mouvement qui effleure à la fois le passé et l'avenir ; il les caresse parfois, surtout le passé. Il ne faut pas choyer l'avenir.

Le passé et l'avenir sont sur notre bureau ; nous les mesurons. Les chiffres apparaissent sur les écrans

de nos ordinateurs. Entre-temps, le passé et l'avenir demeurent immobiles sur notre bureau. Ils nous regardent d'un air indifférent. Rien ne les étonne plus : ils sont déjà habitués à notre comportement. Nous fermons nos ordinateurs ; nous rangeons passé et avenir dans des boîtes. Y a-t-il eu un mouvement durant ce processus ?

L'histoire nous regarde d'un air désabusé. Elle feuillette nos livres ; elle ne les lit pas. Elle ne se donne même pas la peine de les détruire. Nos livres sont partout ; ils jonchent le sol, s'entassent dans les couloirs. L'histoire marche entre eux, sceptique et rassasiée. Parfois, elle donne un coup de pied à un livre, à une dizaine de livres. Ce n'est pas un match de foot, loin de là : l'histoire n'est pas férue de football. Elle donne des coups de pied, rien de plus. De temps à autre, quand cela lui chante.

Il en va de même pour nos idoles. L'air nonchalant, l'histoire renverse leurs statues, mais ne les piétine pas ; nous les voyons toujours. Elles sont bien là. Mieux encore, nous avons l'impression qu'elles sont debout, posées sur leur socle. Erreur. Mais l'erreur est humaine, et nous sommes humains. Nous continuons donc à déposer des fleurs à leurs pieds.

« C'est une grande erreur de spéculer sur la sottise des sots. » Valéry avait raison.

« Obama, l'homme qui veut changer l'Amérique. » Erreur. Tout au plus, il lui trouvera une autre boîte.

Des nationalismes virulents, une bataille pour les ressources, des affrontements pour des territoires et des sphères d'influence... Non, il n'y aura pas de XIXe siècle au XXIe siècle. Ni au XXIIe siècle. Pas d'éternel retour, pas de retour transitoire. Il n'y aura que XXIe siècle au XXIe siècle. Un livre d'histoire ? Non, un livre des comptes.

Y aura-t-il le XXIe siècle au XXIIe siècle ? Peut-être. Sans doute. L'éternel retour ?

50

Encore un voyage en Russie. Le mot « ténèbres » surgit dans mon esprit lorsque je pense à la Russie. Ténèbres extérieures, ténèbres intérieures. Non, il ne s'agit pas de l'empire des ténèbres : nous vivons tous au purgatoire. Chaque voyage en Russie est une leçon des ténèbres. « Ce sont les ténèbres, l'âme étrangère », disent les Russes. Ce sont des étrangers pour moi, à présent. Et moi, je suis étranger pour eux. Ce mot est dévalué ou surévalué par Camus. L'étranger. On ne peut plus prononcer ce mot en français, sans penser à son roman. Même en Russie, certains penseront à ce roman en entendant le mot « *tchoujoï* ». Je l'emploie dans un autre sens. Quelqu'un que je ne connais pas. Ce quelqu'un est peut-être mon frère, mais je ne le connais pas ; et je ne le connaîtrai jamais. On ne connaît pas toujours ses frères et sœurs.

En réalité, ce mot se balance entre deux sens : quelqu'un que je ne connais pas et celui qui ne sera jamais mon frère, même si je le vois tous les jours, même si nous dormons dans le même lit. Ce mot glisse d'un sens à l'autre, de sorte que j'hésite à me prononcer définitivement. Pour les Russes, je suis un étranger car j'habite en France ; quand je parle français, la plupart d'entre eux ne me comprennent pas. Je pense en français, ne serait-ce qu'en partie. Ces pensées-là leur sont inaccessibles. D'ailleurs, ils ne veulent pas me connaître : ils ont d'autres chats à fouetter. Même s'ils comprenaient un quart de ma personnalité, de ma substance, ils feraient tout pour ignorer mes beaux restes. Et ils feraient leur possible pour rejeter ce quart, pour le jeter aussi loin que possible. Ne suis-je pas en train de faire la même chose ? Je les rejette systématiquement. Je m'appauvris en les rejetant. Je les honore d'une réflexion abstraite qui les écarte au

lieu de s'en approcher.

Mes voyages à Moscou ; un jeu d'ombre et de lumière. Aujourd'hui je vais à Moscou, et j'y arrive dans le passé. Le temps passe ; il me dépasse parfois, tout le temps. Je ne le remarque pas toujours ; c'est donc de ma faute. Le passé réclame son dû. Même quand je vais à Londres, je descends dans le passé. Pourquoi associe-t-on le passé aux descentes, aux plongeurs ? On peut monter vers le passé, plus haut, toujours plus haut. Le passé est sans doute parmi les étoiles. Les âmes ne montent-elles pas vers le ciel ? ne séjournent-elles pas sur la lune ?

Et si un jour j'entreprends un voyage en Egypte, je monterai aussi vers le passé ; vers le passé d'Egypte et vers le jour où j'ai découvert ma première pyramide. C'est vers Moscou que je dirige mes pas aujourd'hui. Je parcours les boutiques de l'aéroport à la recherche de champagne qui est très cher à Moscou. Je dois aussi acheter quelques cadeaux. Toujours la même chanson : quatre bouteilles de champagne, quatre cadeaux.

Je range mes bagages et m'installe dans mon fauteuil : l'avion est plein. On ne peut pas avoir toute une rangée pour soi. L'homme assis à mes côtés dégage une mauvaise odeur. Ce n'est pas la peine de faire un effort pour me souvenir des trains de ma jeunesse soviétique : ils sont là, ces trains. Les effluves du corps humain. Comme si j'avais pris un train pour rejoindre mon ami dans sa datcha. On peut quitter un train ; on ne quitte pas un avion avant qu'il n'arrive à sa destination. Il y a une histoire russe à ce sujet ; je ne m'en souviens pas. C'est aussi du passé.

À l'arrivée, une énorme queue. L'aéroport Cheremetievo ne change pas. Il ne s'agrandit pas, comme pour accueillir les voyageurs dans une sorte d'intimité où ils ont tout loisir de se bousculer, d'échanger des propos désagréables. Moi, je me souviens des jours anciens, mais je ne pleure pas.

Je me souviens de la haine que je nourrissais contre les idées communistes. Et j'ai continué à entretenir cette haine à l'étranger — en Belgique, en France. Au début des années quatre-vingt, à Paris, j'ai vu un film sur Rosa Luxembourg. Le communisme me poursuivait toujours, malgré la distance qui me séparait des frontières soviétiques : le parti communiste français existait encore.

Je détestais Rosa Luxembourg. Pareil à un téléspectateur américain, j'étais prêt à tuer l'actrice qui tenait son rôle. (L'acteur qui tenait le rôle de J. R. dans *Dallas* recevait trois cents ou trois mille lettres de menace par jour.) J'attendais l'assassinat avec impatience : je savais qu'on allait la tuer. Je sentais que la fin s'approchait ; je regardais ma montre.

On l'emmène dans une pièce où un jeune soldat la surveille. Un officier entre et dit à Rosa : « Nous sommes le pouvoir d'Etat, pas vous et vos tristes camarades.

— L'histoire vous prouvera le contraire », répond-elle.

Les communistes invoquent toujours l'histoire ; ils sont sûrs qu'elle est de leur côté. Au début des années quatre-vingts, elle était encore de leur côté, ne serait-ce qu'en partie. Elle n'est plus de leur côté. J'ai revu ce film récemment, à la télévision. Au lieu de jubiler, au lieu de crier : « Tu t'es trompée, salope », j'étais au bord des larmes. « L'histoire vous prouvera le contraire. » L'histoire s'enlise et ne s'intéresse plus aux idées ; elle n'a pas le temps pour les idées. « J'ai l'impression que toute cette folie, ce borbier moral où nous pataugeons, peut se métamorphoser magiquement en quelque chose de grand », disait Rosa Luxembourg. « Ce borbier moral. » Un euphémisme ou plutôt une réduction. Un borbier moral, un

bourbier artistique, un borbier spirituel, un borbier religieux. Un borbier tout court. C'est ainsi que l'on pourrait réduire ce borbier. Quant à la magie et à la grandeur, parlons-en !

« Dès demain la Révolution se dressera à nouveau et proclamera à votre effroi : 'J'étais, je suis, je serai !' » Pauvre Rosa ! Si elle avait su ce qu'elle deviendrait, sa Révolution ! Quelques points d'exclamation qui se dressent à sa place, tandis qu'elle ne gît même plus par terre. Morte et enterrée, elle n'a même pas envie de bouger dans son cercueil. Elle ne se retourne pas dans sa tombe, quand elle regarde les oligarques russes qui roulent dans leurs Bentley et ne se donne même pas la peine de se moquer d'elle.

C'est le jour de mon anniversaire, aujourd'hui. La violoncelliste m'a offert un pyjama et quelques roses. Je ne déposerai pas ces roses sur la tombe de la Révolution parce que je ne l'aime toujours pas. Je déposerais ses roses sur la tombe de Rosa Luxembourg, si j'étais à côté de cette tombe. Je ne sais même pas si elle en a une : on a jeté son cadavre dans une rivière. « Ne tirez pas », aurait-elle dit à son meurtrier. Il serait charmant de voir mes roses flotter sur cette rivière. Pauvre Ophélie !

« Le monde doit être renversé, mais chaque larme versée, quand on aurait pu l'essuyer, est une accusation. » Le monde doit être renversé et tant pis pour les larmes ! Non, je suis toujours contre les révolutions. Il ne faut même pas secouer le monde. Ce qu'il nous faut, c'est un grand lavage de cerveaux. Pas dans le sens où l'on entend cette expression. Les cerveaux sales ne sont pas l'apanage des régimes totalitaires. Ce livre est un produit de lavage, un nouveau genre littéraire.

« Sur ce qui se passe, il faudrait écrire un livre qui s'abattrait sur l'humanité comme une massue. » Kafka, lui aussi, comparait un vrai livre à une massue. Briser la glace qui recouvre notre cerveau, notre cœur. Que faut-il écrire quand il ne se passe rien ? Il se passe toujours quelque chose, même quand il ne se passe rien. « Rien » est aussi quelque chose, une sorte d'événement. Briller par son absence. Quelque chose brille.

51

Cheremetiëvo. Une queue interminable. Même Rosa Luxembourg n'arrive pas à remplir ce vide, le trou du temps où je m'enlise. Je commence à lire un livre sur la Chine : *La pensée chinoise* par Marcel Granet. « Celui que ne s'assemble pas avec les autres hommes s'égale au Ciel. » Que peut-on faire dans une queue pareille ? L'Homme véritable ne fait pas attention aux queues, aux aéroports. Il passe à travers tous les murs, tous les corps, comme s'ils étaient des jouets de l'air. Tout passe à travers lui, comme s'il était une tranche de vide, comme s'il acceptait le monde entier. Le Tao « rayonne inlassablement d'une sorte de vacuité continue ». Un porteur du Tao rayonne aussi. Est-il sur la terre ? est-il au ciel ? Ses pieds ne s'appuient sur rien, sauf sur un nuage peut-être. Il s'en va au gré du vent, à l'est, à l'ouest, comme une feuille ou un fétu desséché. C'est le vent qui l'entraîne. Ou est-ce lui qui entraîne le vent ?

Je faisais partie d'une queue ; il y en avait plusieurs. Je n'étais en mesure ni de passer au travers de ces gens ni de m'envoler pour rejoindre le vent, sa liberté d'expression. Au bout d'une heure, j'ai accepté la situation. Les gens que je voyais autour de moi se sont mis à parler. J'ai refermé le livre pour écouter leur propos. Il y avait des langues que je ne comprenais pas, et j'ai éprouvé une sensation oubliée ; une valse oubliée de mon enfance. C'est à cinq ans que j'ai appris quelques mots français, quelques mots allemands. À quatre ans, en entendant des mots étrangers, je croyais que les gens jouaient un jeu. Eux-mêmes, ils ne comprenaient rien de ce qu'ils disaient. Ils faisaient semblant de dire quelque chose ; ils s'amusaient tout

simplement.

Une jeune Française m'a posé une question à laquelle j'ai su répondre. Je comprenais ce qu'elle disait ; je savais de quoi elle parlait. Je parlais sa langue. Nous habitons le même pays, mais elle n'était jamais venue en Russie auparavant. Elle ne savait donc pas comment appeler la France depuis Moscou. Je lui ai tout expliqué.

Elle me repose la même question ; je lui réponds de la même façon. Elle fait semblant de comprendre. Elle commence même à faire le numéro. Puis, il interrompt le processus et s'adresse à un homme qui fait partie de la même queue ; un autre Français. Il lui dit la même chose. Elle comprend cette fois ; elle fait le numéro. Il a mon âge, ce Français. Un bel homme, les beaux restes. La jeune femme — elle n'est pas mal non plus — dit « au revoir », pousse sur un bouton et se tourne vers moi. « Vous venez souvent en Russie ?

— Assez souvent. Faites attention quand vous traversez la rue. En Russie, on écrase allégrement les piétons. »

Elle sourit et fait un pas. Cela suffit pour m'écarter de la sphère d'influence qui se forme constamment autour d'elle. À présent, c'est mon beau rival qui lui parle. Je n'entends presque pas leurs voix. Ce ne sont pas les voix qui manquent.

« La France profonde est super. Elle me rappelle la Russie.

— Les petits pains sont bien.

— Les autres disent qu'ils ne sont pas bien. Rien de spécial.

— Il faut que je les goûte moi-même. »

J'entends les voix, et je vois les gens qui parlent. Mais je ne vois pas toujours les bouches qui s'ouvrent ou ne s'ouvrent pas ; de sorte que je ne sais pas qui parle ou ne parle pas. Les têtes bougent et me bouchent la vue. Je ne sais pas s'il s'agit de petits pains français ou non. De quel pays parle-t-on ? Les petits pains, les hôtels où l'on peut loger pour rien ou presque : trente euros par nuit.

« On m'a dit que j'étais folle. 'Tu te feras tuer.' Je suis toujours en vie. Ce n'était pas mal. »

En tous cas, cette fille-là ne parle pas des États-Unis. Une autre fille qui se tient près de moi parle de Chicago. Et puis, je ne la vois plus. Quelqu'un d'autre lui répond. Je ne vois pas cette personne non plus. Une voix masculine. « La vie est si longue, dit la voix. On peut visiter tant de pays.

— Ils peignaient les bancs. Ou plutôt, ils étaient censés les peindre, mais ils ont oublié la peinture.

— Il y a des gens qui triment comme des bêtes. Moi, je bossais dix-heures par jour.

— Alors, ils se sont mis à balayer les allées. »

Un petit Chinois fait une grimace et pianote sur son ventre. De temps à autre, on entend un cri ou un chœur de cris féminins. Quelqu'un s'évanouit, et les dames réagissent à leur manière. On entend aussi des cris masculins — plus rarement. Un ténor s'exclame : « J'ai chaud. » Une basse constate qu'il n'y a pas d'air conditionné dans l'aérogare où chacun fait la queue pour montrer son passeport à une femme assise dans une cabine. Je me demande si ces femmes souffrent autant que nous. Moi, je sais au moins que dans une heure ou deux je serai à l'air libre. Elles le savent aussi sans doute. Elles savent que je sortirai de l'aérogare dans une heure ou deux. Elles savent aussi qu'elles en sortiront — plus tôt peut-être. Certaines quittent leur poste et disparaissent derrière des murs qui ne sont pas transparents : il ne s'agit pas de murs soumis à la volonté d'un taoïste. Tout le monde attend. Une femme change de queue ; on la repousse. Un Chinois se met juste derrière

moi. Un Portugais pousse un cri et le repousse violemment. Le Chinois ne bouge pas. Un autre Chinois joue de coudes. Je suis entouré de Chinois. Peu à peu, la queue s'habitue à leur présence. Moi, je fais partie de cette queue. J'ouvre le livre sur la Chine que je tiens toujours dans ma main gauche. Un écrivain m'a dit un jour : « Mon éditeur dit qu'il ne faut jamais préciser de quelle main ou de quelle poche il s'agit. On perd son temps inutilement. »

En Chine, l'antithèse de la Droite et de la Gauche n'a rien d'une opposition absolue. Le Yin et le Yang eux-mêmes ne s'opposent pas, comme le Non-Etre et l'Etre ou le Pur et l'Impur. Les Chinois n'ont pas la fougue religieuse qui condamne à répartir les choses entre le Mal et le Bien. Nous honorons la Droite, détestons la Gauche, qualifions de sinistre tout ce qui appartient au Mal : nous blâmons les gauchers et nous sommes droitiers. Les Chinois sont droitiers comme nous ; pourtant ils honorent la Gauche, et leurs plus grands héros, Yu le Grand, T'ang le Victorieux, sont l'un gaucher, l'autre droitier.

Mon bras droit me laisse choir dès que je lui ordonne de porter un objet lourd. Cet objet ne tombe pas : obstinément, il continue à le porter, malgré la douleur qui s'installe peu à peu. Je n'ai pas encore parlé de toutes mes douleurs. Un jour, en faisant du ski, je suis tombé sur la neige qui recouvrait une pierre. Depuis lors, la douleur ne me quitte que rarement. Elle se manifeste surtout quand je porte un objet lourd dans ma main droite. C'est pour cela que tout à l'heure je parlais de la main gauche. Il n'y avait pas de nuances sinistres dans ma narration ; rien que la douleur. D'après les Chinois, il n'y a pas de différence entre le bras gauche et le bras droit. Par conséquent, le bras gauche me fait mal, lui aussi ; je ne le sais pas encore. Je le saurai un jour, à moins qu'une partie de mon cerveau ne soit déjà atteinte — ou éteinte, pour parler poétiquement. L'hémisphère gauche de mon cerveau s'est déjà éteint. Ou est-ce l'hémisphère droit qui s'occupe du bras gauche ? J'ai oublié de quoi nos hémisphères s'occupent et dans quel ordre. D'abord les mathématiques, ensuite les arts. Ou n'y-t-il pas d'ordre dans le fonctionnement de notre cerveau ? Peu importe. Un hémisphère se charge des chiffres, l'autre des émotions. Peu importe : les deux hémisphères se valent et se ressemblent. Les émotions sont toujours parsemées de chiffres. Trois décibels d'amour ; quatre décibels de passion. Mais les passions et les amours s'entremêlent.

51

Dans quatre jours, je m'envole pour la mer Noire. Quoi que j'écrive, les billets sont achetés. Les lauriers sont coupés. Cinq jours au bord de la mer Noire. Si l'avion ne s'écrase pas, j'y nagerai dans quatre jours. La littérature n'est pas aussi importante qu'un avion. Elle ne change rien, sauf notre état d'esprit. Être dans une bonne disposition ; être dans une mauvaise disposition. Quelle est la différence ? Une disposition littéraire. Si on ne vous dispose pas à lire un livre, vous ne le lirez pas. Et même si vous le lisez, vous n'irez pas au bord de la mer Noire, ni au bord de la mer Rouge, à moins qu'une agence de voyage ne vous fournisse un billet qui vous permettra d'effectuer ce voyage. La littérature ne nous guide pas ; seule la vie peut le faire. C'est le temps qui crée notre existence de toutes pièces, en remettant sans cesse le compteur à zéro. Nous étions riches et reconnus hier ; nous ne serons rien après-demain. Et demain nous serons « plus un » ou

« plus deux », pour mettre les choses au mieux.

À la télévision russe, j'ai vu une émission consacrée à un acteur qui a été très connu dans les années cinquante et même au début des années soixante. Je me souviens de lui surtout parce que dans chaque film il s'arrangeait pour prêter sa veste à sa compagne — pendant une averse, par exemple. C'est plutôt le scénariste — toujours le même, j'imagine — qui s'arrangeait pour que cet acteur adulé par les femmes et certains hommes enlève sa veste et la mette sur les épaules d'une jeune ouvrière, d'une institutrice timide. Il a mal fini, cet acteur. À la fin de sa vie, il se produisait sur de petites scènes ou en province où il chantait les chansons d'autrefois ; les chansons liées à son nom. Dans une séquence, il chantait sous la pluie dans le parc Gorki. Il n'y avait même pas de parapluie au-dessus de sa tête. Tous les autres se protégeaient de la pluie. Touchant, pathétique. Il s'est mis à faire mariner des cornichons — à la veille de son sixième anniversaire. On les a mangés après ses funérailles.

La littérature ne mène à rien. C'est la vie qui se charge de cette mission — elle nous mène quelque part. La route bifurque sans arrêt et nous prenons une décision, deux décisions. Nous suivons une route ; puis, nous nous rendons compte que c'est l'autre route — celle que nous n'avons pas choisie. Ce n'est pas Dieu qui l'a choisi non plus. Dieu, c'est de la littérature : un Dante, un Tolstoï. La vie est plus puissante que Dante ; la texture de la vie est plus complexe que les tercets.

Sur Internet, j'ai trouvé le débat qui, dans les années soixante-dix, avait opposé Noam Chomsky à Michel Foucault. Chomsky disait que l'on devait se proposer une espèce d'idéal — pour avancer, pour accomplir une tâche même indigne de cet idéal. Mais on n'accomplit rien sans un idéal. Foucault disait que tout idéal dépendait de forces politiques, sociales et même artistiques. Un idéal n'existe pas dans le vide, d'une façon abstraite. C'est notre réalité pernicieuse qui le fabrique à sa guise. En d'autres termes, n'importe quel idéal est la réalité déguisée ; une parcelle de la réalité. Il en va de même pour la nature humaine. Elle n'a rien à voir avec des notions abstraites, telles que la bonté, l'amour, la décence. Même notre amour dépend de nos institutions préfectorales. On ne peut compter ni sur lui ni sur la nature humaine en général pour la bonne raison qu'elle n'existe pas dans un état idéal. C'est le temps qui la tisse ; et l'espace. Ou Athéna. Nul humain n'est en mesure de rivaliser avec elle. Ceux qui osent se mesurer à la déesse, courent à leur perte.

53

Je me réveille chaque nuit, comme si j'étais à Versailles, à la maison. Mon corps ne croit pas en mes voyages. « Profession sédentaire et casanière, qui effémine et ramollit », écrit Rousseau. De quelle profession s'agit-il ? Toutes mes professions sont sédentaires : le piano, l'ordinateur. Mon corps est ramolli, mon âme efféminée. Mon âme voyage ; mon corps est casanier.

Que mon âme reste tranquille ! Sois observatrice, pas conductrice ! Que ta vie soit pleine de points d'exclamation ! Comme c'est ennuyeux ! Comme c'est stupide ! Comme c'est ridicule ! Comme c'est touchant ! Comme c'est insignifiant ! « Pourquoi les Anglais aiment-ils tant les instruments à vent ? Dans chaque film anglais, il y a des instruments à vent. » Je ne sais pas si cette remarque est touchante ou insignifiante. La violoncelliste est en train de regarder *Romeo et Juliette* en anglais. En effet, j'entends des instruments à vent. La scène du bal. Je suis dans la cuisine, en face du frigo. Il n'y a presque rien dans le frigo. Il faut qu'on aille faire des courses. À quoi bon noter tout cela ? Les mots ne remplissent pas le frigo.

La postérité n'a besoin ni de ce frigo ni de cet ordinateur. Il y aura d'autres frigos et d'autres ordinateurs : on n'arrête pas le progrès. Il n'y aura pas d'autres bals.

Je ne vois que l'écran de mon ordinateur et le frigo. Je sais qu'il faut remplir ce frigo, sinon je mourrai de faim. J'oublierai de le remplir, si je n'écris pas qu'il faut le remplir. Je risque de tout oublier, si je ne décris pas ma vie. Il est dangereux d'oublier la vie ; c'est à cela que sert l'ordinateur. Je n'ai besoin de rien d'autre. Le frigo, l'ordinateur. J'entends quelques mots anglais. *Romeo et Juliette*. Je n'en ai pas besoin, mais je n'ai pas envie d'intervenir dans la vie de la violoncelliste. Elle veut apprendre l'anglais coûte que coûte. Elle écoute donc *Romeo et Juliette* en anglais ; une version sous-titrée en russe. La traduction de Pasternak qui est loin d'être fidèle à l'original. Tout est loin : le texte anglais, le film et même Shakespeare. Néanmoins, j'entends quelque chose, quelques mots. J'entends aussi le frigo qui est assez bruyant. Je n'ai pas besoin d'entendre le frigo pour savoir qu'il faut le remplir ; il suffit de le voir.

Approche ! je vais te dire ce qu'est le Tao suprême ! Retraite, retraite, obscurité, obscurité : voilà l'apogée du Tao suprême ! Crépuscule, crépuscule, silence, silence : ne regarde rien, n'entends rien ! Retiens embrassée ta puissance vitale, demeure dans la quiétude : ton corps ne perdra pas sa correction native ! Conserve la quiétude, conserve ton essence : tu jouiras de la longue vie ! Que tes yeux n'aient rien à voir ! tes oreilles rien à entendre ! ton cœur rien à savoir ! Ta puissance vitale conservera ton corps, ton corps jouira de la longue vie ! Veille sur ton intérieur, ferme-toi à l'extérieur : savoir beaucoup de choses est nuisible...

Suis-je influencé par cet extrait ? La littérature n'influence personne. Le texte est trop littéraire. Ce n'est pas un ordre ni un conseil. Crépuscule, crépuscule, silence, silence. À quoi bon répéter ces mots ? Il ne faut même pas les prononcer. « Ne regarde rien » suffit largement. Celui qui vous conseille de ne rien regarder ne vous conseillera pas d'écouter quelque chose. Tu jouiras de la longue vie où il n'y aura ni couleurs ni sons. Faut-il remplir mon intérieur ? De quoi pourrais-je le remplir ? de souvenirs ?

Un film que j'ai vu dans ma jeunesse. La télévision apporte son soutien à ma mémoire. Un sculpteur se rend compte que ses œuvres ne valent rien. Il les détruit à l'aide d'une hache. Il tombe malade dans le sillage de cette destruction. Un quelconque traitement le rétablit ; il revient à la vie créatrice. À présent, il connaît la vérité sans laquelle l'art n'a pas de sens. Un film des années soixante ; un film soviétique, le réalisme socialiste. Même nos réalistes cherchaient la vérité et tombaient malades s'ils ne la trouvaient pas. Leur vérité était partielle ou fausse. Peu importe. Certains d'entre eux cherchaient la vérité — c'est ce qui compte. Une recherche est bien plus importante qu'une trouvaille. On ne trouve que des trouvailles. Il n'y a plus que des trouvailles dans l'art contemporain. Parfois, il n'y a même pas de trouvailles.

Je n'ai toujours pas rempli le frigo. C'est la télévision qui m'en empêche. Obscurité, obscurité. Cette pièce est obscure, mais il y a un écran lumineux en face de mon lit. Mi-couché, je regarde une émission consacrée à un poète ou un chanteur ou un chansonnier — je ne sais pas comment appeler ces gens — qui a quitté l'Union Soviétique en 1974, si je ne me trompe. Peu importe. Il s'installe à Paris et constate qu'il n'a plus son public. Les salles sont à moitié vides. Les Français ne comprennent pas le russe et le régime contre lequel il s'insurge. Alors, il s'insurge contre les Français, contre les Occidentaux en général ; contre leur

régime. Il dit que sous le nez de certains dirigeants pousse une moustache stalinienne. On lui apporte un cadeau empoisonné : un téléviseur. Il branche l'antenne et s'écroule, foudroyé par le courant électrique. Lui aussi, il voulait regarder la télévision — à la recherche d'information, à la recherche d'inspiration. Il n'a rien trouvé. Moi, j'ai trouvé quelque chose cet après-midi : sa vie, sa mort. Il composait des chansons, des poèmes. « Je reviendrai, je reviendrai... » Où ? comment ? Je ne fais que revenir ; je reconnais tant de choses.

Personne ne sait qui a tué ce chanteur. Les Russes, les Américains ? À cette époque-là, on tuait encore les artistes. On disait : « Qu'ils crèvent, les artistes ! » À présent, on ne les tue plus. Ils crèvent tout seuls, comme des grands. Ils ont appris à crever.

54

À un moment donné, j'ai dit que les tercets de Dante étaient inférieurs à ceux de la vie. J'ai changé d'avis. En tant que poétesse, la vie est bien inférieure à Dante. Mais la vie n'a pas cette prétention ; Dieu non plus. Laissons Dieu tranquille pour le moment. Le Dieu de Spinoza est toujours tranquille, d'ailleurs.

La vie est simple et tranquille. Pas de poésie, rien que de la prose. Elle vous tranche la gorge sans prêter attention aux nuances. La gorge est là et elle la tranche, un point c'est tout. Une question est là et elle tranche la question. Au fait, il n'y a pas de questions : c'est nous qui les inventons. Même la vie ne peut trancher les réponses. Donc, les réponses sont là ; elles survivent à tout.

Je ne prends rien ; je ne donne rien. Je ne donne rien à personne en écrivant ce journal. Ou ce roman, ou ce poème. Je ne donne rien ni à moi-même ni à la postérité. Je prends les effluves de la cuisine. Pour en faire quoi ? Pour les mettre dans cette œuvre. Mais cette œuvre n'existe que pour son créateur — pour moi. Donc, elle n'existe pas. Donc, je ne prends rien. Je ne donne rien ; je ne prends rien.

Si on allait se promener en bateau-mouche ? Ils sont en service jusqu'à la fin du mois de septembre. Je tourne la tête et regarde par la fenêtre. Le temps se gâte ; le temps se gâte souvent à Moscou, comme à Paris, comme à Versailles. « Ne regarde pas par la fenêtre : le Tao céleste t'apparaîtra. » Je n'aurais pas dû regarder par la fenêtre. Le Tao céleste serait apparu ; le soleil aurait brillé. Nous aurions passé une heure ou deux sur un bateau-mouche. Nous aurions passé deux ou trois heures dans le Jardin Sans Ennui — mon jardin préféré. J'espère que la pluie ne nous empêchera pas de faire des courses. Le frigo n'est pas tout à fait vide : il y a deux casseroles où vieillit la *soljanka*. Elle se bonifie en vieillissant, mais il ne faut pas qu'elle vieillisse trop. Demain elle serait immangeable, d'autant qu'on ne l'a pas mis au frigo toute de suite.

55

Les jeux télévisés sont plus intellectuels en Russie : il y a des thèmes comme « la littérature » ou « la musique ». Et on ne parle pas de mariages entre chanteurs pop. Mais on passe les bornes, parfois. Un joueur doit deviner la profession qu'exerce un homme ou une femme qui se tient devant lui. Il y a « architecte » sur la liste des professions. Il y a aussi celui qui « peut dix fois par nuit ». Ce n'est pas une profession ; une capacité ou un talent. Je ne crois pas qu'en France on mettrait ce talent en évidence au cours d'un jeu télévisé. Le joueur dit : « Si je me trompe, l'homme désigné n'osera pas admettre qu'il ne peut pas le faire dix fois de suite. » L'homme désigné est notre homme. Il dit : « Je pourrais faire plus, mais les femmes ne

tiennent pas le coup. »

« Connaître autrui n'est que science ; se connaître soi-même, c'est comprendre. » J'ignore ces mariages, ces nuits folles, ces gens, leurs soucis et leurs « espaces sans souci ». Pas de science ; rien que la compréhension. Je ne sais pas si je me connais, mais je connais un homme qui regarde des séries télévisées et attend avec impatience un dîner que la violoncelliste lui servira d'ici une demi-heure. Je ne sais pas si « servir » est le mot juste, d'autant que c'est moi qui mets la table.

56

C'est de la mer que j'ai envie de parler. Cette mer m'engloutit, la mer Noire. Nous sommes arrivés hier. Il pleut bergère. On ne peut rien prédire, ni le temps ni la mort. On a beau être malade ; on consulte toujours son gros agenda. On ne veut pas croire que le temps peut être mauvais aux abords de la mer Noire.

La vue de la mer Noire m'enchanté toujours ; surtout la première vue, le premier regard. Je me souviens de nos voyages en Crimée. Mes parents m'y emmenaient dans leur voiture soviétique qui s'appelait « Volga ». Elle aurait dû s'appeler « Mer Noire ». Une colline, un rude cahot ; je vois la mer. Et je sens la mer, même si les vitres de la voiture sont fermées. Soit j'ai perdu une partie de mon odorat, soit la mer Noire ne sent pas aussi fort qu'autrefois. Les algues, le pétrole, ont-ils détruit le bouquet de la mer que j'adore toujours ?

J'espérais voir la mer depuis l'avion. Au tout dernier moment, j'ai vu une gigantesque flaque d'eau. La mer est malade quand elle ressemble à une flaque.

Nous avons atterri ; la pluie nous a arrosés abondamment car la voiture qui nous attendait n'avait pas le droit de se garer dans la zone réservée aux oligarques. (En Russie, on dit les « oligarques », même s'il s'agit d'autorités quelconques.) J'ai reçu une rose qui embellit à présent ma chambre d'hôtel. Elle gît sur un fauteuil ; une tombe anonyme.

Nous arrivons à l'hôtel. On nous annonce qu'il n'y a pas d'ascenseur. Nous logeons tous au quatrième étage. Le chef de notre délégation — une dame âgée qui se déplace avec une canne — menace de repartir pour Moscou. « De plus, il pleut, dit-elle. »

J'ouvre les fenêtres de ma chambre. J'entends la mer ; parfois, il me suffit de l'entendre. Dans certains hôtels, on utilise les enregistrements de cette musique pour endormir les clients insomniaques. Je dormirai bien cette nuit, même si la pluie ne s'arrête pas.

La pluie s'arrête ; quelques rayons de soleil. Je descends pour m'approcher de la mer. Il n'y a pas de zones réservées aux oligarques. Je regarde la mer. Robert Frost le disait aussi : « Les gens regardent la mer. » Je veux me débarrasser de la poésie : la mer n'en a pas besoin. Elle n'a besoin de rien, même pas de mon regard. Que je la regarde ou non, cela lui est bien égal. Je la regarde quand-même : ce n'est pas pour elle que je la regarde. Je ne la regarde pas non plus pour écrire quelque chose sur elle. Je la regarde parce que je ne peux pas faire autrement, en ce moment. Il y aura d'autres moments, d'autres mers ; du moins, je l'espère. Mon agenda est vide, mais j'espère qu'il y aura d'autres moments. L'espoir n'est pas un gros carnet ni un téléphone mobile. C'est un grain de sable, peut-être ; ou un galet. À cet endroit, le bord de la mer est plein de galets ; il suffit d'en ramasser un.

Je regarde la mer, et je comprends que la mer a toujours raison, quoi qu'il arrive. Même quand elle

engloutit nos navires, elle a raison. J'ai failli me noyer dans cette mer — à l'âge de cinq ans. Grâce à elle, j'ai découvert le silence, la musique et la poésie. Elle a eu raison.

Je ne sais pas si le monde a besoin de ma poésie, de ma musique. Le monde n'a sans doute même pas besoin de mon silence ; la mer non plus. Malgré tout, je lui offre mon silence sur cette jetée. Et sur la plage où il y a tant de galets.

57

J'attends un ami à la réception. Une jeune femme entre et me dit : « Bonsoir. » Je la salue à mon tour. Elle est belle. Ce serait amusant d'écrire un poème minimaliste.

Une jeune femme, une jeune femme, une jeune femme.

Elle est belle, elle est belle, elle est belle.

J'ai envie d'écrire un autre poème minimaliste :

Il pleut, il pleut, il pleut, il pleut,

Il pleut, il pleut, il pleut,

Non, à ce moment-là, il ne pleuvait plus. J'étais déjà sorti pour me promener au bord de la mer. Ensuite, je rentre à l'hôtel et je vois une femme qui me dit « bonsoir ». Elle ouvre une porte de service et disparaît pour réapparaître un peu plus tard. Elle remplace le réceptionniste. Mon ami arrive ; il regarde la réceptionniste et me fait un signe de tête. Nous allons au restaurant. En sortant, je demande à la jeune femme si je peux avoir mon passeport. « J'oublie souvent mon passeport à la réception », lui dis-je. Elle voit que j'ai un passeport français ; mon stratagème a réussi. Pourtant, je ne suis pas sûr d'avoir bien calculé mon coup. Il vaut mieux être un oligarque russe qu'un écrivain français.

Je regagne ma chambre. Une fois de plus, le sentier de ma vie bifurque. Dois-je descendre pour lui parler ? de quoi ? Je descends, j'achète une bouteille d'eau minérale dans le magasin d'en face, je rentre à l'hôtel et je lui dis : « Je voulais vous offrir cette eau, mais je me suis ravisé au dernier moment. Une mauvaise plaisanterie. Pourriez-vous la garder une demi-heure à peu près ? J'aimerais me promener au bord de la mer. » Elle sourit et range la bouteille sous le comptoir.

Je me promène au bord de la mer que je ne sens plus : rien que l'odeur de brochettes, de cigarettes. La plupart des promeneurs fument comme pour lutter avec les effluves de la mer. On tire sur des boîtes de conserves pour gagner une bouteille de champagne ou un ours en pluche. Une heure s'écoule. Il n'y a plus personne au tir forain, mais la propriétaire ne perd pas son temps. Assise sur le comptoir, elle tire sur les boîtes elle-même. À côté, trois filles dansent à moitié nues. De nouveau, il se met à pleuvoir. Il pluvine plutôt ; c'est un crachin. Mais il ne présage rien de bon.

Quand je rentre à l'hôtel, la réceptionniste parle au téléphone. Je tombe au mauvais moment. Elle me rend néanmoins ma bouteille.

Une fois de plus, je regagne ma chambre. Les fenêtres sont ouvertes. J'entends de la musique et des

voix. Quelqu'un chante. Je ne m'endors pas tout de suite.

58

Il pleut à verse, il pleut à verse, il pleut à verse,

Il pleut à verse, il pleut à verse, il pleut à verse,

Il pleut à verse, il pleut à verse, il pleut à verse.

Je me réveille, et je vois la pluie. Je regarde la pluie fixement. La mer n'est pas loin, mais je ne la vois pas depuis le lit. J'allume l'ordinateur : je n'ai rien d'autre à faire. Je ne peux pas me promener au bord de la mer — ni de me baigner, à plus forte raison.

Faute de mieux, j'ai écrit deux pages. Autrefois, je vivais pour écrire ; je vivais pour pouvoir écrire quelque chose. Je ne décrivais pas ma vie ; je la transposais, je la révisais. J'espérais qu'un jour, je vivrais pour vivre — tout simplement, sans arrière-pensées. Je vis de plus en plus simplement, et mes arrière-pensées me quittent, peu à peu, une à une. Les autres pensées me quittent aussi : il faut faire des sacrifices pour nettoyer le cerveau. Il faut ôter une douzaine de pensées qui sont aux avant-postes ; les arrières pensées suivront leur exemple. Les pensées se communiquent et se contaminent.

Goethe disait : « Je ne tolère aucune connaissance qui ne m'incite pas à l'action. » Il faut tolérer les connaissances qui ne nous incitent pas à l'action. Il faut choyer les connaissances qui ne nous incitent pas à l'action. Toute connaissance doit être mise à l'abri des actions. Dans la solitude, nos connaissances se fanent. Elles ternissent, elles flétrissent, elles périssent. La conscience enregistre la réalité ; puis, la mémoire efface l'enregistrement.

Il faut que je comprenne une fois pour toutes que je n'ai pas besoin d'écrire pour vivre. La vie peut se dérouler sans aide, sans support ; elle a une valeur intrinsèque. Elle n'a pas de sens, sauf celui qui nous permet de vivre. Appelez-le comme vous voulez : l'élan vital, l'instinct vital, l'instinct de conservation. Il ne s'agit pas d'un sens quelconque ; c'est plutôt un élan, un instinct, un désir. Même si l'on n'attache aucun prix à la vie, on vit tant bien que mal.

Je veux écouter la mer ; je veux la regarder. Ce matin je ne l'entendais plus à cause de la pluie. Maintenant, je l'entends. Il est treize heures. Entre-temps, j'ai pris mon petit déjeuner en compagnie de mes amis. En sortant, j'ai eu l'impression que la même jeune femme se tenait derrière le comptoir de la réception. « Vous avez veillé toute la nuit, ma pauvre, lui ai-je dit.

— Pas du tout. Je viens d'arriver. »

Même sa voix était semblable à celle de sa collègue. « Toutes les femmes se ressemblent », disait un homme qui n'avait pas de chance dans le domaine de la séduction. Non, les femmes ne se ressemblent pas.

Dans quelques minutes, j'irai de nouveau au restaurant. Je jette un dernier coup d'œil sur l'écran de la télévision. Deux hommes se parlent ; je n'entends rien car j'ai coupé le son. Je regarde par la fenêtre. Les nuages ne forment pas une masse homogène, unicolore. Des bandes bleu pâle strient la grisaille du ciel. Un bon présage ?

La mer déferle sur les galets de la grève.

La mer déferle sur les galets de la grève.

La mer déferle sur les galets de la grève.

De plus en plus faiblement.

De plus en plus faiblement.

De plus en plus faiblement.

Il faut que je me rase avant d'aller au restaurant.

59

Le soleil brille ; je me change. Une chemise à manches courtes. La veille on nous a dit que nous pouvions nous installer sur la plage destinée aux enfants. Il n'y a pas d'enfants sur cette plage, rien que des corps adultes. Il y en a trop. Je me contente de ma promenade habituelle. La mer est patiente ; elle supporte tous ces corps sans les brutaliser. Les vagues sont inoffensives. Les nageurs y sautillent à la manière des sages chinois. (Pour nourrir sa vie et « obtenir le Tao », à la façon de P'eng-tsou, qui réussit à durer plus de sept cents ans, il faut se livrer à des exercices d'assouplissement ou, mieux encore, danser et s'ébattre à la manière des animaux.) La mer est clémente.

Une femme me supplie d'écouter un pianiste aveugle ; il y a un piano à l'hôtel. Je l'écoute ; il joue mal. Mais, à la différence de ses jeunes collègues qui ont une vue à toute épreuve, il ne fait pas de grimaces charismatiques. Il ne harcèle ni la musique ni le public — moi, en l'occurrence — ni le piano. Il écoute la musique ; il écoute le monde. Faudrait-il crever les yeux des artistes qui n'écourent que les applaudissements ?

60

Je me réveille au milieu de la nuit. J'écoute la pluie. Rien à faire : pas de baignade en perspective. Je me rendors. Je me réveille une deuxième fois, une troisième fois. Je me rendors aussitôt.

Quand je me réveille de nouveau, je vois de la lumière. Le jour se lève. Il ne pleut plus. Je m'habille et je quitte l'hôtel. Il n'y a personne sur la plage. Les vagues déferlent sur les galets. Je regarde la mer. Je regarde la mer. Je regarde la mer. Personne ne se baigne. Tant mieux. Il n'y a pas de navires non plus.

Soudain, j'aperçois une voile. Elle semble voler au-dessus de la mer. Non, elle ne vole pas ; elle glisse sur la mer. Elle croît à mesure que je me concentre sur elle. Comme si elle s'approchait de la plage, de moi. Elle ne s'approche pas. Elle continue de croître.